This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

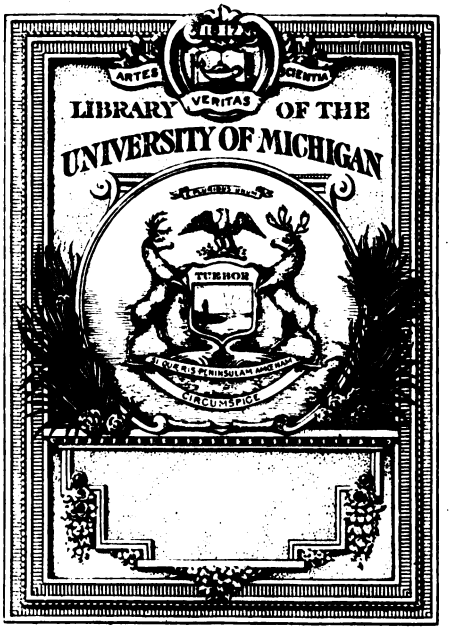
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

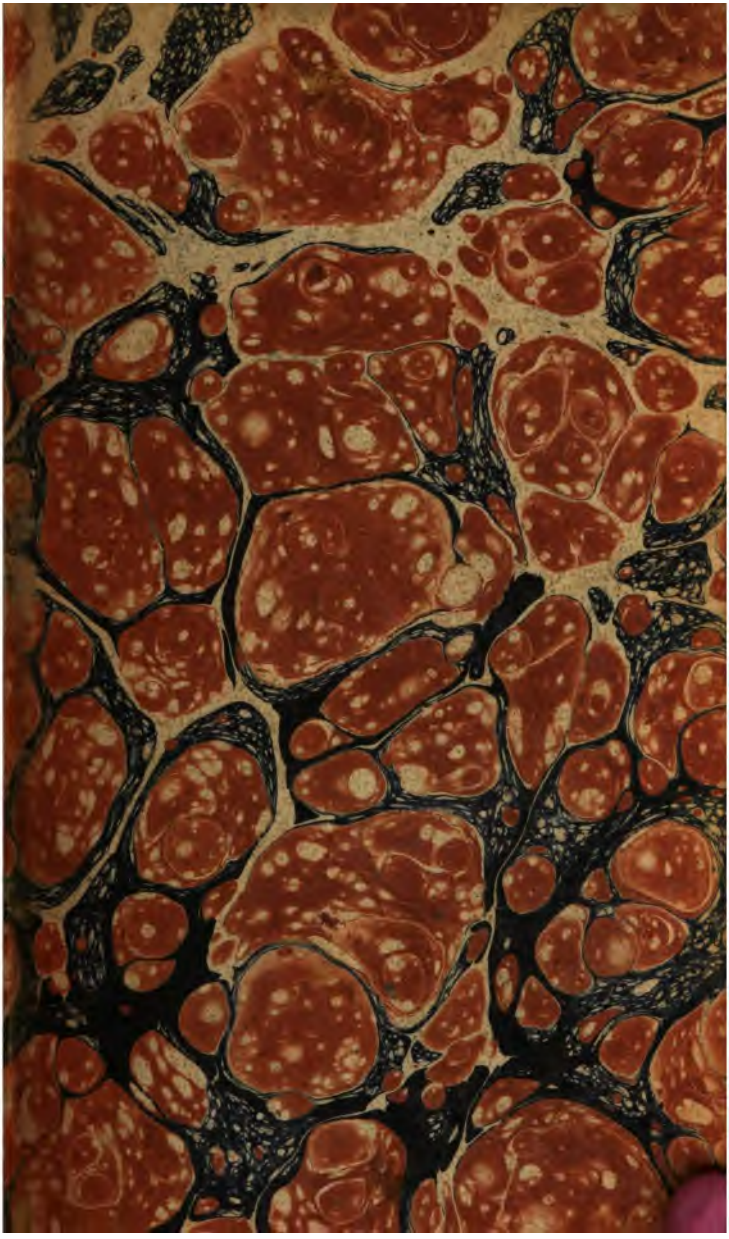
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE



3 vols.

848
G33vn
1802

LES

VŒUX TÉMÉRAIRES,

OU

L'ENTHOUSIASME.

PAR M.me DE GENLIS,

AUTEUR du Théâtre d'Education, d'Adèle et Théodore, etc.

Eh ! le vœu le plus libre et le plus volontaire,
Au Dieu qui prévoit tout, peut sembler téméraire.

LA HARPE.

La modération est le trésor du sage.

VOLTAIRE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez M ARADAN, Libraire, rue Pav ée-Saint-André-des-Arcs, nº. 16.

AN X. — 1802.

1-2-42
94248

LES VŒUX TÉMÉRAIRES.

CEPENDANT le temps calma par degrés le trouble et l'agitation de mon ame, la mélancolie succéda au désespoir; accoutumée à voir chaque jour tous les objets qui me retraçoient ma félicité passée, leur impression devenoit moins vive et s'émoussoit par l'habitude. Je sentis enfin que ma guérison n'étoit pas impossible, et cette idée me donna de nouvelles forces pour y travailler. En triomphant insensiblement d'une passion si malheureuse, je devins susceptible d'un nouveau regret, sans doute moins déchirant, mais qui sembloit s'augmenter à mesure que l'amour s'affoiblissoit dans mon cœur. Jusqu'alors je n'avois existé que pour un unique objet, j'avois placé toute ma gloire

dans sa seule opinion; mais en me détachant de lui, ma sensibilité se replia sur moi-même; je déplorai la perte de ma réputation, et je m'étonnai même d'y avoir si peu réfléchi et d'en avoir été si peu affectée jusqu'à ce moment. Je cherchai à me consoler par l'idée que le temps dévoile toujours la vérité, et que, tôt ou tard, on me rendroit justice. J'ai connu depuis, que pour l'obtenir il faut deux choses : une grande fortune, et ne pas quitter le monde. Une excellente maison fait tout oublier, ou finit par tout justifier. Le monde a trop de malignité, et il est trop léger pour revenir gratuitement sur ses sentences injustes; ses arrêts rigoureux sont sans appel, à moins que l'intérêt de ses plaisirs ne les lui fasse révoquer; il abjure volontiers une prévention favorable, mais il n'absout jamais les déserteurs qu'il a condamnés. Mon ressentiment contre lord Clarendon reprit de nouvelles forces; en réfléchissant à sa con-

duite (jusqu'à cette époque je n'avois songé qu'à ses sentimens), je pensois, avec la plus vive indignation, que, certain de mon innocence, loin de chercher à me justifier, il confirmoit, par ses procédés avec moi, tout ce que la haine et la méchanceté avoient osé publier. L'estime des autres me devenoit si nécessaire, que je commençai à m'inquiéter de l'opinion que pouvoient avoir de moi le petit nombre de domestiques qui m'entouroient, et surtout l'honnête et fidèle Tompson. Pour entrer en conversation sur ce sujet, je lui demandai, un jour, pourquoi il ne m'avoit pas avertie de la perfidie de mes femmes. Je ne l'ai connue, répondit-il, que lorsqu'il n'étoit plus utile d'en parler: j'avois bien su qu'elles alloient tous les matins chez lady Bolton, lady Névil et la comtesse d'Elby, mais j'ignorois alors ce qui se tramoit. — Et n'avez-vous pas entendu dire à vos camarades qu'ils m'avoient vue, la nuit, prendre le che-

min du jardin, pendant le voyage de mylord à Bath? — J'en entendis parler confusément, et sans comprendre de quoi il s'agissoit : on se cachoit de moi; on savoit que je n'étois pas capable de trahir milady. — Mais, Tompson, que pensez-vous de tout cela, me croyez-vous coupable? — Je n'y ai pas réfléchi. Il ne nous appartient pas de juger nos maîtres. — M'avez-vous vue quelquefois pendant la nuit descendre l'escalier? — Non, milady. Je n'ai jamais fait le métier d'espion. — Eh bien, Tompson, en effet je descendois la nuit au rez-de-chaussée. — Ce n'est pas mon affaire. Milady a toujours été pour moi bonne et généreuse, je dois être reconnoissant, le reste ne me regarde pas. A ces mots, je priai Tompson de m'écouter attentivement, et je lui contai succinctement l'histoire des gouaches d'Ophélia. Malgré la clarté que je tâchai de mettre dans mon récit, Tompson n'y comprit pas grand'chose; il m'écouta froi-

dement et avec assez de distraction : comme il l'avoit dit lui-même, *ce n'étoit pas son affaire*. Il lui importoit peu que je fusse innocente ou non, il ne me jugeoit que d'après mes procédés et mes relations avec lui. Et si tous les hommes se conduisoient ainsi dans la société, on n'y trouveroit plus de dupes et d'ingrats.

J'avois fait demander à Londres un chapelain, je l'attendois avec impatience, il ne vint qu'au bout de cinq mois. C'étoit un homme plein de mérite et de vertu. Son arrivée me procura le premier mouvement de joie que j'eusse éprouvé depuis mon départ de Londres. J'avois toujours eu de la religion, mais une piété véritable ne peut s'allier avec des passions violentes ; ce sentiment sublime et consolateur demande une ame libre, et la mienne ne l'étoit pas encore : aussi l'idée d'avoir, en M. Konelli (c'étoit le nom de cet ecclésiastique) un directeur éclairé, m'occupoit beaucoup

moins que l'espérance de trouver en lui un ami respectable qui me rendroit justice. Le devoir, qui, dans la religion catholique, paroît ordinairement le plus pénible, la confession, n'est, pour les cœurs vertueux et calomniés, que la confidence la plus consolante. Il est doux de parler de son innocence avec la certitude de n'inspirer aucun doute de sa sincérité. Ce fut de cette manière que je m'empressai d'ouvrir mon ame à M. Kornelli; et, de ce moment, certaine d'avoir obtenu son estime, sa société me devint aussi nécessaire qu'agréable. Il me fit faire d'utiles réflexions, en m'observant que tous mes malheurs étoient mon propre ouvrage. En effet, la Providence m'avoit donné un époux aimable, et dont le caractère égal, doux et facile sembloit devoir assurer mon bonheur; j'aurois été parfaitement heureuse, si, plus fidelle aux préceptes si sages et si salutaires de la religion, j'avois su modérer mes sentimens; mais, livrée sans

réserve à la passion la plus impétueuse, j'avois perdu le repos, la santé, la réputation : enfin, tous les dons de la nature et de la fortune m'étoient devenus inutiles, ou, pour mieux dire, ils ne servoient plus qu'à redoubler l'amertume de mes chagrins, et à rendre plus actives et plus éclatantes les calomnies de mes ennemis.

Deux mois après l'arrivée de M. Konelli, j'appris une nouvelle qui me fit connoître, par la joie qu'elle me causa, combien j'aimois encore lord Clarendon : je lus, dans les papiers publics, que l'inconstante Ophélia venoit de rompre avec lui, et de le quitter pour le jeune lord ***. M. Konelli me proposa de profiter d'un moment si favorable, pour tenter de ramener à moi lord Clarendon ; il m'offrit de partir pour Londres, d'aller le trouver comme de lui-même, et de lui parler avec toute l'énergie du sentiment et de la vérité. Je m'opposai foiblement à ce projet, et l'honnête chapelain partit sans délai.

Mais nos espérances furent cruellement déçues ! M. Konelli m'écrivit au bout d'un mois, que, malgré les plus pressantes sollicitations, il n'avoit pu obtenir de lord Clarendon un moment d'audience ; il finissoit sa lettre, en m'apprenant qu'une succession l'appeloit en Irlande, et qu'il alloit s'y rendre. Cette lettre renouvela toutes mes peines. Cependant ma sensibilité n'égala pas mon ressentiment ; l'amour n'étoit pas éteint dans mon cœur, mais il n'y dominoit plus ; le dépit, la fierté blessée, des regrets superflus causoient alors mes plus grands chagrins, et ceux-là sont supportables lorsqu'on a éprouvé tous les tourmens que peut causer l'attachement le plus tendre et le plus malheureux. J'étois sur-tout effrayée de me retrouver dans une solitude absolue ; j'avois le besoin de me plaindre et le desir de me distraire. Le départ de M. Konelli pour l'Irlande m'affligeoit et me blessoit ; il me sembloit qu'il auroit dû tout sacrifier à

l'espérance de venir m'offrir quelques consolations. Les infortunés sont exigeans et injustes, parce que leur souffrance les rend crédules; ils croient aisément que la compassion qu'ils inspirent est proportionnée à leurs maux, alors ils en attendent tout ce qui peut les consoler; si on ne remplit pas cette attente, ils pensent qu'on les a trompés et qu'on les trahit. Dans l'état où j'étois, je ne pouvois me suffire à moi-même; les talens n'étoient plus une ressource pour moi; la musique m'attendrissoit et me rappeloit des souvenirs que je voulois écarter; il m'étoit impossible de m'appliquer; d'ailleurs j'avois trop connu l'intérêt et le bonheur de plaire, pour pouvoir m'occuper sans émulation. La lecture même n'avoit aucun charme pour moi; les livres sérieux me fatiguoient, et les romans me déchiroient l'ame. Le retour de la belle saison, loin de contribuer à me dissiper, ne fit qu'augmenter ma mélancolie. Pendant tout l'hi-

ver, je n'étois pas sortie du château ; dès les premiers jours du printemps, je commençai à faire de longues promenades, et je revis, avec autant d'émotion que jamais, les prairies et les bois que j'avois parcourus dans des temps plus heureux. J'entrois et je restois, sans aucun trouble, dans le cabinet, dont toutes les peintures me retraçoient la vive image de mon bonheur passé ; accoutumée à les voir à toute heure, j'étois parvenue à les regarder avec indifférence ; et des arbres et des gazons, que je n'avois aperçus qu'en arrivant, produisoient sur moi la plus forte impression. Ce sont nos sensations et l'imagination frappée qui, sur-tout, prolongent la constance de la douleur et celle d'un amour malheureux ; l'on est à peu près guéri et consolé lorsque l'habitude a familiarisé avec tous les objets qui peuvent nous rappeler celui de nos regrets ; c'est pourquoi les personnes douées d'une grande imagination paroissent

plus sensibles que les autres; souvent elles n'aiment pas mieux, mais elles oublient moins facilement : un rien peut réveiller en elles le souvenir le plus éloigné, et leur rendre toute l'illusion d'un sentiment éteint. Je m'étois mariée au commencement du printemps, et je ne puis donner une idée de l'effet qu'excitoient en moi le ramage des oiseaux et la vue des premières fleurs et de la verdure renaissante. Tompson, un matin, m'apporta un bouquet de muguet et de violette; je n'en avois point encore vu; je tressaillis en l'apercevant; j'avois reçu, chaque jour, dans ce mois même, un don pareil de lord Clarendon! ..... L'odeur de ces fleurs me rappela si vivement le temps où j'aimois avec passion, que dans cet instant je crus encore aimer plus que jamais. Je posai sur une table ce bouquet enchanté, et, regardant une chaise placée à côté de moi, grand Dieu! m'écriai-je, il étoit assis là, dans ce même cabinet,

sur cette même chaise, je le vois!.... C'est lui qui a cueilli ces fleurs, et qui vient de me les apporter!..... O quelle illusion enivrante exhalent ces parfums!.... En disant ces paroles, épouvantée moi-même de mon propre égarement, je me levai avec précipitation, et, fondant en larmes, je fus m'enfermer dans une autre chambre. Ces impressions nouvelles s'effacèrent insensiblement comme toutes les autres; mais en perdant la violence d'un sentiment malheureux, je ne repris point la tranquillité. Les grandes passions agitent, tourmentent et déchirent le cœur; mais elles occupent fortement, et tant qu'on les conserve, du moins on ne connoît point l'ennui; elles sont une source intarissable de pensées et de sensations toujours nouvelles, et, en s'éteignant, elles laissent au fond de l'ame un vide affreux. La paix, ce premier de tous les biens, est l'heureux fruit de la sagesse; il ne peut se recouvrer en un instant, je ne l'éprou-

vois que trop ; affranchie enfin d'une passion funeste, je ne savois pas encore apprécier la liberté qui m'étoit rendue ; il me sembloit que, sans un grand attachement, la vie ne pouvoit être qu'une insipide végétation ; j'étois forcée de renoncer pour jamais à l'amour ; cependant il me falloit une idole, et je crus que la seule amitié pourroit la devenir. Ce fut alors que je me reprochai avec amertume d'avoir négligé les occasions précieuses d'acquérir une amie. Je ne regrettai point ces liaisons passagères, formées par la vanité, et qui ne méritent pas le nom dont on les honore ; mais j'avois passé deux ans à Londres : dans la foule qui m'environna d'abord, j'aurois pu trouver sans doute une femme dont le caractère eût sympathisé avec le mien. Hélas ! un cœur occupé par l'amour a-t-il encore d'autres vœux à former ? et quand le trouble et l'agitation le consument, osera-t-il, dans cet état d'égarement, s'offrir à l'amitié ? Non,

il n'est digne d'elle que lorsqu'il peut se donner tout entier. Il n'y a qu'une ame saine et libre qui puisse goûter les charmes d'un sentiment si pur, et celui qui nomma l'amitié *la passion du sage*, sut également la connoître et la définir. Ces différentes idées me rappelèrent naturellement le souvenir du comte d'Elby; c'étoit l'unique ami que j'eusse jamais eu, et la seule personne au monde qui me connût parfaitement; et qui fût en état de me rendre une entière justice. Il m'écrivoit régulièrement, je lui répondois de même; ses lettres étoient toujours datées de Paris, et adressées à Londres, à son correspondant qui me les faisoit parvenir. Je les avois reçues, pendant long-temps, avec l'indifférence que je mettois à tout ce qui n'avoit pas rapport à lord Clarendon, mais depuis quelques mois j'y trouvai plus d'intérêt, et enfin elles me devinrent nécessaires. Il faut avoir vécu dans un solitude absolue, pour savoir de

quel agrément peut être un commerce de lettres avec une personne aimable et qu'on estime. Le comte avoit supérieurement d'esprit, et écrivoit avec une perfection rare. J'attendois les heures de la poste avec une impatience qui s'augmentoit chaque jour : en lisant ses lettres, je m'étonnois de n'avoir pas été plus frappée d'un mérite si distingué ; de mon côté, je lui écrivois avec plus de soin et de détail, et sur-tout avec l'expression d'une amitié que je ne lui avois jamais montrée. Comme je lui parlois avec une entière confiance, je lui mandois que j'avois enfin triomphé d'une passion funeste, et que le souvenir de lord Clarendon ne troubloit plus mon repos. Il me répondit, à l'une de ces lettres, que, devant partir pour l'Italie sous trois mois, une affaire indispensable l'obligeoit de repasser en Angleterre, et de séjourner quelques semaines à Londres ; il ajoutoit qu'il lui en coûteroit beaucoup de se retrouver si près de

moi sans me voir, sur-tout à la veille d'un nouveau voyage qui seroit au moins de deux ans, et que, si je le permettois, il feroit une course dans le Derbyshire, iroit aux eaux de Matlok, et viendroit de là me voir *incognito*, et passer quelques heures avec moi. Je sentis qu'après les calomnies dont j'étois l'objet, la prudence et la bienséance m'obligeoient à refuser positivement une telle proposition; mais je desirois vivement cette entrevue: je me dis que lord Clarendon, qui connoissoit mon innocence, ne pourroit raisonnablement condamner cette démarche; que je ne devois compte de ma conduite qu'à lui seul, et qu'il y auroit de l'extravagance, et même de la lâcheté, à sacrifier à la vaine opinion du monde, le plaisir de revoir, pendant quelques instans, un ami fidèle. C'étoit mal raisonner; car se permettre une démarche qui doit nécessairement être mal interprétée, c'est en quelque sorte, justifier la calomnie;

c'est du moins renoncer au droit de s'en plaindre : mais le plus grand malheur des personnes calomniées, lorsqu'elles joignent à peu d'expérience une certaine fierté de caractère, c'est de braver l'opinion publique, de perdre toute circonspection, et de croire se venger des injustices, en donnant de nouvelles armes à la méchanceté. Je répondis au comte, que j'aurois un sensible plaisir à m'entretenir avec lui, mais que je ne le verrois point, ou que je le recevrois sans aucun mystère. En effet, dès que je prenois l'imprudent parti de le voir, je ne devois pas m'en cacher. Quand on se décide à risquer une démarche légère qui n'a rien de criminel, il faut la savoir faire avec le courage de l'innocence. Je ne reçus point de réponse à cette lettre. Je supposai que le comte étoit en route, et qu'il arriveroit incessamment : je ne me trompois point. Je l'attendois avec une impatience qui n'étoit pas sans mélange de quelqu'émotion ; je sen-

tois aussi que sa vue me rappelleroit vivement tous les maux que j'avois soufferts. A cette idée se joignoit la crainte des fausses interprétations que la méchanceté ne manqueroit pas de faire sur sa visite ; ces différentes pensées me troubloient et m'agitoient : cependant je comptois les jours, et le temps paroissoit s'écouler avec plus de lenteur qu'à l'ordinaire. Un soir que j'étois dans un petit pavillon qui se trouvoit au milieu d'un bois voisin du château, j'entendis marcher précipitamment dans la route qui conduisoit au pavillon ; j'écoutois avec attention, lorsque tout-à-coup la porte s'ouvrit, et je vis paroître le comte : mon premier mouvement fut d'aller à sa rencontre, en lui tendant la main ; le second fut de m'arrêter en rougissant ; et la crainte mortelle que cette espèce de perplexité ne fût remarquée, me causa un tel embarras que j'en perdis tout-à-fait la contenance et la parole. Le comte n'eut point l'air de s'aper-

cevoir de mon trouble ; il s'avança avec empressement, et, d'un air attendri, il prit une de mes mains qu'il baisa en disant quelques mots entrecoupés, ensuite nous nous assîmes. Son maintien simple et ouvert me remit à mon aise ; j'osai enfin le regarder, et je fus effrayée de sa maigreur et du changement de sa figure : comme je le lui témoignais, je n'ai pas voulu, me dit-il, émouvoir votre sensibilité par de tristes détails, vous aviez assez de vos propres chagrins ; ainsi dans mes lettres je ne vous ai point parlé des miens ; mais si la monstrueuse ingratitude de lord Clarendon vous a fait gémir, je n'ai pas moins souffert de son absurde injustice envers moi. Je l'aimais avec enthousiasme, mon amitié pour lui fut, pendant quinze ans, la passion dominante de mon cœur ; un sentiment semblable, n'en doutez pas, imprime au fond de l'âme de plus profondes traces que l'amour n'en peut laisser ; aussi, ajouta-t-il en souriant,

je ne puis retrouver ma santé, et vous avez déja repris toute votre beauté. Ce discours me toucha vivement, et la dernière phrase me causa une sorte de surprise que je ne pus dissimuler, car jamais le comte d'Elby ne m'avoit dit un seul mot sur ma figure, et cette espèce de compliment me parut étonnant dans sa bouche. A présent, lui dis-je, il m'est bien égal d'être belle ou non, mais c'est, je crois, la première fois de ma vie que je vous entends faire une pareille remarque. En effet, reprit le comte, je n'ai pas naturellement beaucoup de galanterie dans l'esprit; d'ailleurs, l'estime me suffiroit pour m'en interdire le langage avec vous, et, avant de vous avoir voué l'attachement le plus tendre, je n'étois pas tenté non plus de l'employer. L'épouse chérie de lord Clarendon n'étoit point une femme pour moi, c'étoit un être céleste, une divinité que j'aurois cru profaner en osant la contempler. Ce respect religieux

que m'inspiroit un titre alors si sacré, mon admiration vous le conserve, il a changé de motif, sans s'altérer : ainsi, vous serez toujours de toutes les femmes celle que je révérerai le plus, et que je louerai le moins. Cependant, continua-t-il, il faut que je vous donne encore une louange sur une chose qui a achevé de me confirmer dans l'opinion que j'avois de votre manière de penser, c'est de me recevoir ici ouvertement et sans mystère ; vous m'avez fait rougir du timide *incognito* que je vous proposois ; en effet ces ménagemens sont nécessaires au vice, mais la vertu s'abaisseroit en les employant. Cependant, repris-je, ne pensez-vous pas que vos ennemis et les miens pourront tirer un grand avantage de cette démarche.

Point du tout, interrompit-il, j'ai passé quatre jours à Londres, j'ai été à la cour et dans le plus grand monde ; j'avois trouvé votre dernière lettre si parfaite, que je l'ai montrée à plu-

sieurs personnes dignes de l'apprécier, entr'autres à la duchesse de *** qui en a été tellement enchantée qu'elle en a parlé à la reine, et cette princesse a exprimé une sincère admiration de la franchise de votre conduite : en tout, poursuivit-il, j'ai vu clairement combien vous vous abusiez en croyant votre réputation ternie : tout le monde vous estime et vous plaint, et la conduite scandaleuse de lord Clarendon suffiroit seule pour vous justifier. Vous me consolez, répliquai-je, mais pourtant je suis déchirée d'une manière cruelle dans les papiers publics. — Il ne faut pour cela que deux ou trois ennemis, répondit-il, et enfin des libelles ne prouvent que le déchaînement de l'envie ; je puis vous assurer que, même dans les premiers momens de votre séparation d'avec lord Clarendon, vous aviez pour vous tous les gens raisonnables. Vous savez sans doute ce que la reine dit publiquement le lendemain de votre

départ? Non, je l'ignore, répondis-je. Rien n'est plus surprenant, reprit-il, car cela fut imprimé dans plusieurs feuilles publiques que j'ai lues en France; je vais vous rapporter fidèlement, et par conséquent sans modestie, les propres paroles de la reine. On parla de votre exil, et la reine dit: L'histoire que quelques personnes ont faite à ce sujet n'a pas le sens commun; l'austérité des mœurs, la vertu du comte d'Elby, et la passion de lady Clarendon pour son mari, ne permettent pas d'ajouter foi à de pareilles impostures.

J'écoutois avec avidité ces discours flatteurs; le comte ajouta à ce récit beaucoup d'autres détails du même genre, qui firent sur moi toute l'impression qu'il désiroit produire. Cependant la nuit étant tout-à-fait tombée, je voulus retourner au château; le comte me donna le bras, et nous nous mîmes en marche. Quand je me trouvai dans l'épaisseur du bois, au

milieu de l'obscurité, seule avec un homme que lord Clarendon avoit paru croire son rival, je fus saisie d'un sentiment pénible que l'entretien du comte ne put dissiper : je me rappelai que je ne m'étois jamais promenée dans ce même bois, à une telle heure, qu'avec lord Clarendon ; cette pensée m'attendrit et m'attrista profondément ; mais, en approchant du château, j'éprouvai une autre sorte d'embarras non moins désagréable ; je redoutois mortellement de paroître aux yeux de mes gens, accompagnée du comte : je lui confiai mes craintes. Il est vrai, dit-il, que le défaut de lumières et la grossièreté des domestiques exigent des ménagemens particuliers ; séparons-nous, j'irai retrouver mes chevaux qui sont à l'entrée du bois : pour vous, allez gagner le jardin, remontez sans bruit chez vous comme si vous ne m'aviez pas rencontré, et je ne reviendrai que dans une heure. A ces mots, charmée de cet expédient, je

me

me hâtai de quitter le comte ; je me rendis au château et dans mon appartement sans être aperçue ; mais là, je réfléchis à ce mystère, et je me repentis presque de l'avoir employé, en songeant combien il ressembloit à l'intrigue. Au bout de trois quarts d'heure, on vint m'annoncer l'arrivée du comte. Depuis mon retour dans ce château, même pendant le temps que M. Konelli étoit avec moi, je m'étois toujours tenue dans un petit cabinet, voisin de ma chambre ; mais ne voulant pas recevoir le comte d'une manière si familière, j'ordonnai qu'on le fît attendre dans le salon, et qu'on mît le couvert dans la salle à manger, où je n'avois pas mis le pied depuis mon arrivée. Après avoir donné ces ordres, je me rendis dans le salon, je trouvai le comte debout, les bras croisés, et se promenant, à pas lents, d'un air triste : j'avois moi-même le cœur serré. Il vint à moi, et prenant une de mes mains, il la serra forte-

ment dans les siennes en gardant le silence; quelques larmes s'échappèrent de mes yeux; il me conduisit vers un fauteuil, et s'asseyant près de moi, je ne puis vous exprimer, me dit-il, ce que j'éprouve en me retrouvant dans ce salon..... il y a, dans ce temps-ci, à peu près quatre ans que nous y étions tous rassemblés !.... mais quel changement depuis cette époque !.... l'avenir, le terrible avenir étoit alors entre nos mains, il dépendoit uniquement de notre raison, de nos sentimens et de nos volontés..... et maintenant la fortune et le hasard le décideront au gré de leurs caprices..... Le comte prononça ces paroles avec tant d'émotion et d'un ton si solemnel, que j'en fus également saisie et frappée : au bout de quelques minutes il revint à lui-même; mais cependant je remarquai qu'il avoit l'esprit beaucoup moins libre que dans le premier entretien que nous venions d'avoir ensemble. Je lui en sus gré, j'attribuai sa mélan-

colie à des motifs touchans et purs qui faisoient honneur à son cœur. Plus je l'examinois, et plus je trouvois de rapports entre sa manière de sentir et la mienne, et plus je m'attachois à lui.

A dix heures on nous avertit que le souper étoit servi; nous fûmes dans la salle à manger, où nous retrouvâmes tous les souvenirs qui nous avoient poursuivis dans le salon. Pour moi, j'en fus distraite par l'embarras de me voir à table, tête à tête avec le comte, en présence de mes gens; je sentois ce mal-aise invincible qu'éprouvent toujours les ames délicates lorsqu'elles se laissent entraîner à ce qu'elles désapprouvent en secret. Le comte, au commencement du souper, me parla toujours en françois à cause des domestiques, et moi, pour être entendue d'eux, j'affectai de répondre en anglois; il devina facilement mon motif, alors la conversation devint tout-à-fait angloise, et ne roula plus que sur des

choses indifférentes. En sortant de table, je congédiai le comte; il se retira, et je rentrai dans ma chambre. J'avois besoin de me retrouver avec moi-même pour démêler ce qui se passoit en moi. J'étois enchantée de l'arrivée du comte : isolée, abandonnée de l'univers entier, privée depuis si long-temps de toute conversation, il m'étoit doux de revoir un ami fidèle qui connoissoit mon cœur, et qui paroissoit partager tous mes sentimens. Cependant je ne pouvois repousser l'espèce de remords que j'éprouvois, en pensant que l'homme qu'on m'avoit donné pour amant se trouvoit seul avec moi, sous le même toit, et qu'il alloit y passer plusieurs jours; plus j'y réfléchissois, et plus cette idée me frappoit et me révoltoit. Sous le prétexte d'une légère indisposition, je fis coucher une de mes femmes dans ma chambre; je desirois m'entourer de témoins, et, en même temps, je rougissois à mes propres yeux de ces

humiliantes précautions, qui me faisoient sentir avec amertume, qu'il est des bienséances d'autant plus respectables qu'on n'y peut manquer sans s'exposer à des soupçons déshonorans, ou du moins sans les craindre, et qu'alors on est forcé de recourir à des artifices qui ne servent souvent qu'à déceler le trouble d'une conscience agitée. Je ne dormis point, et je me promis bien d'exiger positivement du comte qu'il ne passeroit plus les nuits au château. Je savois qu'il avoit laissé sa voiture et établi ses gens dans un village à six milles du château; je me décidai à lui demander d'y aller coucher tous les soirs. Je ne songeai nullement à l'embarras de lui faire une proposition qui supposoit de si honteuses craintes; mais, le lendemain matin, quand je me trouvai au moment de le revoir, je sentis que je n'aurois jamais le courage de lui parler à ce sujet; outre la délicatesse qui m'empêchoit d'entrer dans une

semblable explication, je craignois de lui déplaire et d'altérer l'opinion qu'il avoit de la franchise et de la force de mon caractère. Le moyen de séduction le plus dangereux qu'un homme adroit puisse employer avec une jeune personne, c'est d'ériger en qualités sublimes, et de lui persuader qu'il voit et qu'il admire en elle les défauts qu'il lui désire, tels que la témérité, l'imprudence, le mépris de l'opinion publique. Trop susceptible d'enthousiasme, je suis néanmoins naturellement timide et réservée; mais le comte me louoit avec excès sur la décision de mon caractère, et je ne voulois pas avoir l'air de me démentir. On commence à se corrompre dès qu'on accepte des louanges qu'on ne mérite pas, et que, loin de les repousser, on a la foiblesse de les entendre avec plaisir; c'est accueillir la flatterie, qu'on n'écoute jamais impunément, et qui a perdu plus de femmes que l'amour.

Aussitôt que je fus habillée, je de-

mandai si le comte étoit levé, et mon étonnement fut extrême, en apprenant qu'il n'avoit pas couché au château. Tompson me dit que la veille, au soir, après être resté quelques minutes dans l'appartement qu'on lui avoit préparé, il en étoit ressorti en disant que, voulant écrire à Londres pour la poste du lendemain, il avoit besoin d'un papier qui étoit resté dans sa voiture, qu'en conséquence il avoit pris un guide, et s'étoit fait conduire à ce village. Je soupçonnai qu'il y avoit là-dessous quelque mystère, et j'attendois impatiemment le comte qui ne vint qu'à midi. Je m'empressai de lui demander pourquoi il n'avoit pas couché au château. Votre curiosité m'embarrasse, répondit-il en souriant; mais comme il m'est impossible de vous rien déguiser, au risque même de vous paroître puérile et pusillanime, il faut bien vous avouer la vérité. Imaginez, continua-t-il, qu'après vous avoir quittée hier au soir, tout-à-coup il m'est

venu dans la tête que l'exacte bienséance exigeroit peut-être que je ne fusse pas établi dans ce château seul avec vous..... Je n'ai pas naturellement un caractère craintif, mais véritablement vous me rendez poltron ..... A ces mots, je fus si émue, si touchée, que, sans pouvoir parler, je tendis une main au comte, qui dut voir sur mon visage la joie et l'attendrissement qu'il venoit de me causer; mais feignant de ne pas s'en apercevoir, je suis certain, reprit-il, qu'avec l'intrépidité dont il a plu au ciel de vous douer, vous me trouvez bien foible et bien extravagant.

Ce dernier trait du comte acheva de m'inspirer pour lui une confiance si aveugle que, de ce moment, je ne songeai plus à réfléchir aux choses qui pouvoient blesser la bienséance et nuire à ma réputation; il me sembla que je devois me reposer d'un tel soin sur un ami si attentif, si prudent, et dont la manière de penser avoit avec la

mienne une conformité si extraordinaire. C'est ainsi que cet homme, profondément artificieux, séduisoit ma raison et subjuguoit mon cœur. Connoissant parfaitement mon caractère, qu'il avoit étudié si long-temps, il savoit que l'inclination naturelle ne m'auroit jamais entraînée vers lui; mais au défaut du penchant, il créa et forma entre nous une sympathie artificielle, en devinant mes pensées, mes inquiétudes, en pénétrant mes scrupules qu'il paroissoit ne pas connoître, afin de se les approprier et de me les confier comme ses propres sentimens. La violence de ses passions avoit fini par corrompre son caractère; mais son ame, naturellement grande et généreuse, tenoit encore à la vertu par les remords et par les sensations; il pouvoit encore deviner tous les mouvemens et tous les combats qu'elle peut exciter; genre de pénétration que la seule supériorité d'esprit ne donnera jamais: enfin, égaré, entraîné, mais

non entièrement perverti, il avoit renoncé à ses principes sans parvenir à les détruire, il les sacrifioit et les conservoit malgré lui.

Il passa près de six semaines de suite avec moi, ayant toujours le soin de s'en aller tous les soirs coucher dans son village. Pendant tout ce temps, le reste de sa conduite répondit à l'idée qu'il m'avoit donnée de sa prudence. Je ne le recevois jamais que dans le salon, et il m'engageoit à faire tenir constamment Tompson et deux ou trois autres domestiques dans une salle voisine. Presque toujours une de mes femmes travailloit à la tapisserie dans le salon même où nous étions; en outre il avoit établi en tiers entre nous un enfant âgé de six ou sept ans, le fils d'un de mes gens; le comte paroissoit l'avoir pris en amitié, l'alloit chercher en arrivant, et le gardoit toute la journée. A la promenade, si nous sortions des jardins, il vouloit que je fusse suivie par un domestique; enfin, il

étoit impossible de pousser plus loin l'observance scrupuleuse de toutes les bienséances. Sa société me devenoit tous les jours plus agréable. Dans le temps de notre première liaison, je lui avois trouvé un esprit supérieur et beaucoup de sensibilité; mais il étoit alors triste et préoccupé; il ne songeoit point à me plaire, il ne s'occupoit que du soin de m'étudier et de gagner mon estime : je ne connoissois pas les ressources inépuisables de son esprit et de son imagination; son entretien étoit à la fois solide, piquant et attachant; on y trouvoit toujours de la justesse et un fonds de raison, même dans ses plaisanteries; il avoit de l'originalité dans les idées, et une manière particulière de varier la conversation, en passant tout-à-coup et naturellement, d'un sujet frivole à une matière sérieuse, ou de la mélancolie à la gaîté. On n'a jamais poussé plus loin l'art séduisant d'écouter avec intérêt; il avoit l'air de s'oublier absolument;

tout entier à l'objet auquel il vouloit plaire, il paroissoit ne parler que pour entendre et pour interroger, et ce qu'il disoit de plus ingénieux, sembloit toujours une réponse nécessaire, que l'on trouvoit d'autant plus aimable qu'on s'attribuoit l'honneur de l'avoir inspirée. Il me félicitoit souvent d'avoir pu retrouver la paix et la tranquillité : du moins, me disoit-il un jour, vos infortunes vous préservent à jamais de la plus impérieuse de toutes les passions ; d'autant plus que vous n'avez guères connu de l'amour que son amertume, sans avoir pu goûter tous ses charmes, car lord Clarendon ne sait pas aimer. Un malheur qui surpasseroit infiniment tous les vôtres, seroit celui de regretter un objet qui auroit véritablement partagé une grande passion. Quel dangereux souvenir doit laisser un tel sentiment ! et quels biens dans la vie, quel genre de bonheur peuvent consoler de la perte d'une semblable félicité ! Mais, repris-je,

vous parlez toujours de l'amour comme si vous ne l'aviez jamais connu; cependant, malgré toute votre austérité, on vous a supposé un grand attachement pour lady L***, et lord Clarendon m'a paru croire que vous l'aviez passionnément aimée. *Passionnément aimée !* s'écria le comte, est-ce lady Clarendon qui profane une telle expression en l'employant si légérement? Non, madame, je n'ai jamais *passionnément aimé !* je connois mon cœur, et, en même temps, je voulois remplir les devoirs qui sont imposés à tout homme qui a l'avantage ou le malheur de naître dans une société civilisée, et si j'eusse aimé passionnément, j'aurois fort mal payé cette dette si sacrée, car j'aurois été certainement alors le plus mauvais citoyen des trois royaumes. Pourquoi donc, interrompis-je, si vous eussiez fait un bon choix? Je vous prie de croire, répondit-il, que je n'aurois pu m'attacher à une personne vicieuse ou bornée, ainsi j'au-

rois fait un excellent choix. Mais, dites moi, de grâce, vous, madame, qui avez passionnément aimé, n'étiez vous pas très-malheureuse quand lord Clarendon vous quittoit si souvent pour aller passer quatre ou cinq heures au parlement, ou quand il alloit au club politique discuter les intérêts de la patrie pendant des journées entières? eh bien, s'il eût aimé comme il l'étoit lui-même, il auroit laissé là les affaires, la politique, la société, l'univers entier; il seroit encore à vos genoux ici, oubliant, sans effort, ce qu'on appelle la gloire, qui n'est, après tout, qu'un supplément au bonheur. Mais pour vous prouver l'effet que l'amour auroit produit sur moi, je vous dirai seulement que j'avois une mère que j'ai perdue à seize ans; son affection pour moi étoit inexprimable, et je l'aimois avec idolatrie. J'ai senti mille fois depuis sa mort, que je n'aurois jamais pu supporter ses anxiétés et ses tourmens pendant la guerre, et que

si elle eût vécu, j'aurois certainement quitté le service. Voilà pourquoi, madame, je n'ai jamais été et ne serai jamais un amant passionné.

C'étoit par de semblables discours que le comte d'Elby, avec une adresse dont je ne puis rendre la profondeur et toute la finesse, trouvoit le secret de s'insinuer au fond de mon cœur, et d'y faire naître sinon la passion qu'il dépeignoit si bien, du moins une confiance sans bornes, l'intérêt le plus vif et le plus tendre, et une estime qui alloit jusqu'à l'admiration. En général, à l'exception de la haine dont mon cœur n'est pas susceptible, tous mes sentimens sont extrêmes; je ne sais ni mépriser, ni estimer modérément, ni pardonner à demi. Les défauts et les torts qui ne m'inspirent pas la plus violente indignation, obtiennent toujours de moi une entière indulgence; enfin je ne connois point les demi-affections; je n'aime point du tout, ou j'aime avec enthousiasme:

voilà, du moins, ce que j'étois alors; j'espère que l'expérience, mes malheurs et mes fautes ont réformé les inconvéniens d'un tel caractère.

Le comte, qui partageoit toutes mes opinions, me montroit de grands sentimens de religion, quoiqu'en qualité de protestant il se moquât doucement, quelquefois, de ce qu'il appeloit mes superstitions; mais il ajoutoit toujours que ce genre de dévotion convenoit aux femmes: la crainte et la timidité, disoit-il, ont en elles des grâces touchantes; la candeur et la simplicité les embellissent; ainsi, j'aime à leur voir une piété crédule, craintive et minutieuse, sur-tout lorsqu'elles ont de l'esprit; c'est pourquoi j'ai toujours trouvé que de toutes les sectes du christianisme, la religion catholique est celle qui leur convient le mieux: ce sont les femmes qui ont dû inventer le culte des reliques, par le même sentiment qui leur fait attacher tant de prix à un chiffre, à un nœud de rubans, ou

une boucle de cheveux qui leur vient d'un objet aimé.

La conduite du comte s'accordoit parfaitement avec ce langage. Il m'engageoit à relire les ouvrages de Sherlock, et il m'avoit prêté les pensées de Pascal, en françois, qu'il portoit toujours, disoit-il, avec lui.

Le comte joignoit à tous ces artifices une patience bien rare, avec une imagination et des passions aussi vives. Jamais il ne s'empressoit imprudemment de se faire valoir, il savoit attendre l'occasion favorable, et la préparer avec un art inimitable. Par exemple, quoiqu'il me témoignât une extrême confiance, j'avois remarqué qu'il en manquoit sur un seul point, et qu'il évitoit de me parler de sa femme: plus d'une raison me faisoit desirer de l'interroger à ce sujet, et je lui dis un soir, que j'avois une question à lui faire, mais que je craignois de lui paroître indiscrète. Cela est impossible, répondit-il, l'amitié n'a-t-elle pas le

droit de tout demander et de tout savoir? Eh bien, repris-je, j'ai un tel besoin de vous admirer sur tous les points, que je voudrois que vous m'expliquassiez les motifs de votre conduite avec la comtesse d'Elby? A ces mots, il prit un air embarrassé, baissa la tête, et garda le silence. Vous savez, continuai-je, que je ne dois pas l'aimer, mais le ressentiment ne me rend point injuste. La comtesse d'Elby a de l'esprit, une figure qui peut plaire, une conduite irréprochable; elle vous adore, et cependant il me semble que vous n'avez pas pour elle l'attachement que vous devriez avoir. Je vous dirai d'abord, dit le comte, que cette *figure qui peut plaire* n'a pas ce pouvoir sur moi; pour son esprit, il ressemble à son caractère, il est malin et faux; à l'égard de sa passion, je crois, en effet, qu'elle en a eu pour moi, mais elle est de ces femmes qui, en se guérissant de l'amour, perdent toute espèce de sentiment pour l'objet qu'elles ont

aimé ; vous conviendrez qu'une telle passion n'est pas fort intéressante : quant à sa réputation, si elle est *irréprochable*, j'ose vous assurer que c'est uniquement parce que j'ai toujours eu la plus grande aversion pour les reproches inutiles. Combien vous m'étonnez ! m'écriai-je ; quoi ! la comtesse d'Elby !..... J'aurois desiré, je l'avoue, interrompit-il, ne point entrer dans ce détail, quoiqu'il soit tout à mon avantage ; mais jamais vous ne m'interrogerez en vain ; ainsi je me décide à vous révéler un secret que je ne puis confier qu'à vous. Ecoutez donc mon étrange histoire, je vais vous la conter en peu de mots. J'épousai lady Elisabeth sans aucun amour, et uniquement parce qu'elle étoit la sœur de lord Clarendon. Elle me montra beaucoup de passion, une jalousie importune et ridicule ; je lui trouvai peu d'agrément, mais je lui supposai, pendant long-temps, des vertus qu'elle n'a pas, et qui me firent excuser son

intolérance, son déchaînement contre toutes les femmes qui n'ont pas une conduite austère. Enfin je l'estimois, et le soin de la rendre heureuse me parut un devoir sacré que je remplissois sans effort. Telle étoit ma situation depuis quatre ans, lorsque nous quittâmes ce château pour retourner à Londres. Vous savez que la comtesse partit quelques jours avant vous, pour aller aux eaux de Malvern, soigner sa mère qui étoit mourante : des affaires ne me permettant pas de la suivre, je la laissai partir seule, et je me rendis à Londres. Le jour même de mon arrivée, je reçus un courrier que m'envoya Selden, qui étoit dans le Dévonshire, au moment de se marier ; il me mandoit qu'une lettre de Londres lui apprenoit que le chevalier Barleton venoit de tomber en apoplexie ; Selden ajoutoit qu'il avoit lieu de croire que le chevalier avoit fait un testament en sa faveur, que, ne pouvant quitter le Dévonshire, il me prioit de veiller à ses

intérêts, et qu'il m'envoyoit, à cet effet, sa procuration en bonne forme. Je fus sur-le-champ chez le chevalier, qui vivoit encore, mais sans nulle connoissance; il mourut le lendemain. On ouvrit son testament, et, en effet, il nommoit Selden son légataire universel. En vertu de ma procuration, je fis tout ce que Selden auroit pu faire lui-même. Il faut que vous sachiez, madame, que le chevalier Barleton, mort à cinquante-un ans, avoit eu de grands succès auprès des femmes, et que ces succès se prolongèrent jusqu'à la fin de sa vie. Je pensai qu'il seroit honnête de brûler toutes les lettres galantes qu'il pouvoit avoir conservées; je communiquai cette idée à son valet de chambre, qui m'ouvrit son secrétaire, où je trouvai un fatras énorme de lettres et de petits billets de diverses écritures, confondus pêle-mêle, le tout entre-mêlé de portraits en miniature, dont je reconnus presque tous les visages. Je pris toutes ces beautés

rivales, réunies comme dans un sérail, et je les jetai, avec leurs écrits, dans un brasier ardent que le valet avoit allumé dans ce dessein. Je croyois avoir fini ma recherche; mais le valet de chambre me dit qu'il y avoit encore une espèce de coffre à secret au fond du secrétaire; je l'ouvris et je vis un paquet de lettres déployées, bien arrangées, et je reconnus l'écriture de la comtesse d'Elby, ce qui ne m'étonna point, parce qu'elle connoissoit depuis son enfance le chevalier, et je savois qu'elle lui écrivoit quelquefois. Je pris ce paquet, en disant au valet de chambre que ces lettres étoient de ma femme, et le mis dans ma poche. Le soir, en rentrant chez moi, je jetai ces lettres sur la table, sans avoir la moindre curiosité de les lire; elles étoient rangées en ordre de dates, de manière que celle sur laquelle j'avois jeté machinalement les yeux, en prenant le paquet, avoit été écrite quelques mois auparavant, et ne signifioit absolument

rien; mais, en les sortant de ma poche et en les posant mal-adroitement sur la table, elles se dérangèrent, et une partie du paquet tomba à terre; je le ramassai, et mes yeux se fixèrent, par hasard, sur deux ou trois lignes qui me parurent singulières; alors j'examinai ces lettres, et je découvris, avec une entière certitude, que le chevalier Barleton avoit séduit la comtesse avant son mariage. Ici, je ne pus m'empêcher d'interrompre le comte, pour exprimer l'excès de ma surprise. Ce n'est pas tout, reprit le comte, par une de ces lettres, écrite un mois après son mariage, la comtesse, au désespoir et ayant absolument perdu la tête, apprend à son ancien amant, sans déguisement ni tournure délicate ou mystérieuse, que ses craintes n'étoient que trop fondées, et qu'elle est grosse au moins de deux mois : cette lettre, la seule que j'aye gardée, contient beaucoup de reproches et demande des conseils; le chevalier donna

sans doute celui de feindre une chute dans le huitième mois. En effet, on trouva un jour la comtesse, couchée au bas d'un escalier, criant et pleurant, et protestant qu'elle avoit sauté dix marches ; elle accoucha au bout de six jours, ce qui, d'après cet accident, n'étonna personne, et le hasard fit que l'enfant qu'elle mit au monde étoit si petit et si foible qu'il ressembloit parfaitement à un avorton. Mais il a vécu ; il a, aujourd'hui, près de huit ans, une fort bonne santé, et, quoiqu'il ne soit pas mon fils, il héritera d'une grande fortune et de tous les titres de ma famille, et même si j'avois conservé les deux garçons que j'ai perdus, j'aurois vu l'étranger bâtard dépouiller mes propres enfans. Cette découverte me surprit étrangement ; mais j'avois déja perdu mes deux fils, je me promis bien de n'en point avoir d'autres, et je pris très-facilement mon parti sur cette aventure. Je pensai que, dans tous les cas, il étoit bon que lord

Clarendon

Clarendon ne l'ignorât pas, je lui portai les lettres et l'instruisis de tout : il aime extrêmement sa sœur, il fut au désespoir ; je le consolai en l'assurant que je n'étois nullement tenté de faire un éclat ridicule et des reproches inutiles ; je lui donnai ma parole de n'en jamais parler à sa sœur ; il me dit qu'il auroit la même discrétion, parce qu'il étoit certain qu'elle mourroit de douleur, si elle pouvoit soupçonner que j'eusse la moindre connoissance de cette aventure. Lord Clarendon auroit bien desiré que j'eusse brûlé toutes les lettres ; mais je lui annonçai positivement que je garderois toujours celle où la comtesse déclaroit sa grossesse : je veux bien, ajoutai-je, pardonner et me taire, mais je veux conserver les preuves de ma générosité. Malgré ce refus, lord Clarendon me montra la plus vive reconnoissance ; mais de ce moment je remarquai une grande altération dans ses sentimens pour moi ; il se crut obligé de me ménager da-

vantage, il me craignit et m'aima moins. Quant à la comtesse, elle n'a jamais eu la plus légère idée de tout ceci. Elle étoit persuadée que Barleton avoit brûlé toutes ses lettres d'amour, parce qu'elle les terminoit toujours par cette phrase : *Brûlez sur-le-champ cette lettre.* Elle ignoroit que les hommes à bonnes fortunes n'anéantissent pas ainsi les monumens de leurs victoires. Pour moi, malgré les suites fâcheuses de cette intrigue, j'aurois facilement excusé une faute commise avant que j'eusse le droit de m'en plaindre, si la comtesse d'Elby eût été douce, humble et sur-tout indulgente. J'ai toujours pensé qu'une femme est avilie dès qu'elle n'a plus pour son séducteur qu'une parfaite indifférence; elle doit l'aimer ou le haïr; si elle le revoit sans trouble, elle a perdu tout à-la-fois et le sentiment qui anoblit les foiblesses, et la confusion qui les expie. Je me rappelai avec indignation la pruderie et l'audace intrépide de

cette femme qui avoit eu assez peu de pudeur pour recevoir froidement chez elle son corrupteur; je me la représentois le regardant tranquillement caresser son fils!..... Je me ressouvins de mille fausseté odieuses faites sans aucune nécessité, comme, par exemple, la manie de répéter sans cesse que son fils me ressemble; vous lui avez entendu dire mille fois qu'il a *mes yeux et mon sourire*. Elle ne manque pas non plus de faire remarquer combien il est étonnant qu'un enfant venu avant terme soit aussi grand et aussi fort. Je crois réellement qu'elle a tout-à-fait oublié ce qui s'est passé entre elle et le chevalier Barleton; qu'elle est comme ces gens qui, à force d'hypocrisie, finissent par se persuader qu'ils sont dévots: du moins, il est certain qu'elle pense avoir tout réparé en préférant un mari de vingt-six ans à un amant de quarante-sept, car tel étoit l'âge du chevalier quand elle s'est mariée. Ce récit mit le comble à mon

admiration pour le comte. Il m'apporta le lendemain matin les papiers qui me prouvèrent l'exacte vérité de tout ce qu'il m'avoit dit, plusieurs billets de lord Clarendon, et la lettre où la comtesse confioit à son séducteur ce criminel secret. Le comte s'attendrit en voyant combien j'étois profondément touchée de sa confiance et à quel point j'admirois sa conduite. J'ai fait ce que j'ai dû, me dit-il : si j'avois pu chasser de ma famille le bâtard usurpateur qui en envahira frauduleusement tous les biens, la probité m'eût prescrit alors de recourir aux tribunaux ; mais j'avois des preuves suffisantes pour déshonorer sans retour la sœur de mon ami et celle qui porte mon nom, et je n'en avois pas assez pour gagner juridiquement ma cause : la lettre de la comtesse n'est pas signée, d'ailleurs les lois auroient toujours légitimé l'enfant né au bout de sept mois et demi de mariage. J'ai gardé le silence, et j'ai méprisé une

femme sans principes et sans délicatesse : si, malgré son égarement, elle eût été intéressante, je me serois tû de même, et j'aurois, au fond du cœur, adopté son enfant. Au reste, ajouta-t-il, cette femme vile et coupable jouit de la plus grande considération, elle est citée comme le modèle de la vertu; et lady Clarendon est calomniée !..... Quel prix doit-on attacher à l'opinion publique? Le jour même de cette conversation, le comte me proposa de faire une promenade sur l'eau, ce que j'acceptai : nous passâmes toute l'après-midi sur la rivière; nos gens étoient dans un bateau séparé qui suivoit notre barque. Le soir, en descendant la rivière pour retourner au château, je tombai insensiblement dans cette rêverie qu'inspirent le déclin d'un beau jour, et sur-tout le mouvement de l'eau et le bruit mesuré des rames. Je me rappelai que j'avois souvent fait avec lord Clarendon cette même promenade. Les yeux tournés vers l'une

des rives, je regardois avec mélancolie les bords que nous parcourions ; malgré l'obscurité, je reconnoissois, en soupirant, les arbres, les chaumières et jusqu'aux masses des buissons ; ces objets fugitifs se succédoient rapidement et se perdoient dans l'ombre ; cette contemplation m'offroit une image de mon sort : en effet, entraînée sur les ondes, je n'avois plus que des projets confus, une espérance vague, et des desirs incertains ; quelquefois des souvenirs affoiblis me retraçoient encore le bonheur ; je ne pouvois plus lire dans l'avenir, je craignois moins de le trouver impénétrable que de lever le voile mystérieux qui le couvroit. Le comte m'examinoit en silence, et, au bout d'un quart-d'heure, répondant à ma pensée : Oui, dit-il, c'étoit sur ce même rivage, sous ce même ciel..... de même un bateau nous suivoit.... Il n'y manque, reprise-je, que la musique champêtre que nous avions toujours dans le bateau de suite.

A peine avois-je dit ces mots, que j'entendis les sons rustiques des cornemuses et des flageolets..... C'étoit une surprise que m'avoit ménagé Tompson, et qui me causa un saisissement inexprimable. Je ne puis rendre ce que j'éprouvai, en reconnoissant tous les mêmes airs que j'avois écoutés jadis avec une émotion si différente..... Infortunée ! s'écria le comte d'une voix entrecoupée, en saisissant une de mes mains, ah ! je partage, je sens tout ce qui se passe au fond de votre ame !.. En disant ces mots, il appuya ma main tremblante sur son cœur, dont la violente palpitation lui coupoit la parole !.. La nuit étoit tout-à-fait tombée, et le ciel s'étant subitement couvert de sombres nuages, nous nous trouvions dans une profonde obscurité..... Il me seroit impossible de dire ce que je ressentois dans ce moment, je ne le sais pas encore. Le comte s'étoit tellement identifié à tous mes sentimens, et il m'étoit devenu si cher, que j'ignore

si le trouble inconcevable que j'éprouvois venoit du sien ou de mes souvenirs. Au bout de quelques minutes, il pressa ma main contre ses lèvres, et je sentis couler ses larmes.... Dans cet instant, les bateaux s'arrêtèrent et nous débarquâmes. Lorsque nous fûmes dans le salon et qu'on apporta des lumières, sans savoir pourquoi, je regardai le comte avec plus d'intérêt qu'à l'ordinaire, et cependant avec une sorte d'embarras timide dont je ne me rendois pas raison. On servit le souper, et, pendant que nous étions à table, il survint tout-à-coup le plus violent orage que j'aye jamais vu, un tonnerre affreux accompagné de grêle : j'ai la foiblesse d'avoir peur du tonnerre ; mais ce qui m'inquiétoit le plus en ce moment, étoit l'idée que le comte alloit faire six milles à cheval par un temps semblable. Je lui proposai de passer cette nuit au château ; ce qu'il refusa positivement : il consentit seulement à rester un peu plus long-temps.

Après le souper, l'orage parut se calmer et le tonnerre cessa ; aussitôt le comte partit ; il étoit dix heures et un quart. Mais, une demi-heure après son départ, l'orage redevint plus impétueux que jamais ; je supposai que le comte devoit être alors dans le milieu d'un bois très-touffu ; j'ouvris ma fenêtre, et je vis que les nuées et la tempête étoient précisement fixées de ce côté-là. Dans ce moment un coup de tonnerre épouvantable me causa un tel effroi que, m'élançant à l'autre extrémité de la chambre, j'allai tomber presqu'évanouie sur un canapé : je sonnai, Tompson vint, qui, connoissant mes frayeurs, me dit de me rassurer, que ce coup de tonnerre seroit le dernier, parce qu'il étoit sûrement tombé. Et où supposez-vous qu'il soit tombé ? demandai-je. Sur le bois, répondit-il, la nuée le couvroit, et a crevé là. A ces mots, je fis signe à Tompson de sortir, et je fondis en larmes. L'inquiétude déchirante que j'éprou-

vois pour le comte, ne me permit pas de songer à me coucher.

J'attendois avec impatience le jour, afin d'envoyer à son village, lorsqu'à une heure après minuit, j'entendis le galop d'un cheval qui traversoit la cour : ne sachant qu'imaginer, mais éperdue, je descendis rapidement l'escalier ; c'étoit un des gens du comte qui s'empressa de me dire que son maître étoit arrivé sans accident, quoiqu'il eût vu tomber le tonnerre à vingt pas de lui, et que, connoissant les frayeurs que j'en avois, il envoyoit savoir de mes nouvelles. Ce domestique me remit un billet écrit en françois, le voici :

« Je crains que l'orage ne vous ait « fait du mal, et je ne puis me mettre « au lit avec cette inquiétude. Pour « moi, j'ai traversé le bois fort paisi- « blement à la lueur des éclairs : je « savois que mon ange tutélaire veil- « loit sûrement, et que, durant cette « tempête, elle daignoit penser à moi.

« Je me représentois lady Clarendon « à genoux, priant Dieu en tenant, « dans ses mains, la petite vierge d'A- « gathe qui fut un jour trouvée dans « son écritoire, et cette douce image « m'occupoit entièrement.

« J'imagine bien, madame, que vous « serez couchée depuis long-temps, « lorsque James arrivera au château, « puisqu'au moment où j'écris, il y a « près d'une heure que l'orage a cessé; « mais James interrogera Tompson, « et me rapportera de vos nouvelles: « il laissera ce billet, que vous rece- « vrez à votre réveil, et qui vous ap- « prendra que l'ami le plus fidèle et « le plus tendre vit encore pour vous « aimer et vous admirer; et qu'il ira « demain de bonne heure vous deman- « der si l'agitation de cette journée n'a « pas troublé votre sommeil. »

Pour la première fois je fus em- barrassée de répondre. Je pensai que puisque le comte me supposoit cou-

chée, il trouveroit extraordinaire que je ne le fusse pas ; je cherchai donc à rendre ce fait extrêmement simple, en disant que l'orage m'avoit laissé un violent mal de tête ; et n'osant exprimer l'inquiétude que j'avois éprouvée, je n'en parlai point du tout. Mon billet étoit court, froid, entortillé, et je passai près d'une heure à l'écrire. Mais celui qui le reçut avoit un esprit trop fin et trop éclairé pour en être mécontent ; et sans doute que l'espèce de dissimulation qu'il y trouva, ne fit qu'accroître encore ses coupables espérances. J'avois une sorte de crainte de le revoir, que sa présence dissipa bientôt. La simplicité de son maintien et de ses manières me rendit toute ma sécurité ; alors, me repentant de ne lui avoir pas dit un mot de l'inquiétude qu'il m'avoit causée, je fis la double imprudence de lui en parler avec autant de détail que de franchise : il m'écouta attentivement, mais sans montrer la moindre émotion ; il affecta,

pendant toute cette journée, de ne m'entretenir que de son voyage d'Italie, disant qu'il alloit passer une quinzaine à Londres pour arranger ses affaires, qu'il reviendroit me dire adieu, et qu'ensuite il partiroit sans délai. Quand je lui demandois combien il comptoit passer de temps en Italie, il me répétoit qu'il y séjourneroit au moins trois ans. Je ne lui cachai point que ce projet m'affligeoit; mais il me répondoit toujours sur ce point avec une brièveté et une certaine sécheresse qui m'étonnoit et m'intimidoit : du reste, il m'assuroit qu'il m'écriroit exactement, et qu'il m'enverroit des camées et de beaux dessins d'après l'antique. A propos de dessin, ajouta-t-il, je voudrois bien en emporter un de vous, fait pour moi; ce don de l'amitié me seroit précieux. Je ne vous demande point votre portrait; car, malgré la pureté du sentiment qui me le fait desirer, comme il faudroit le cacher à tous les yeux, je serois l'homme

du monde le plus malheureux si je le possédois ; je craindrois toujours qu'on ne le découvrît, et jamais trésor n'auroit causé autant d'inquiétude et de tourmens ; mais je vous demande de peindre une figure qui ait votre taille et votre air, et dont le visage soit tourné de manière qu'on ne le puisse voir ; je saurai me représenter ce visage-là beaucoup mieux que vous ne pourriez le peindre, malgré tout votre talent. Cette pensée me parut agréable et ingénieuse, l'idée d'un refus ne se présenta même pas à mon imagination, et je promis de faire ce tableau. Peu de jours après, le comte partit pour Londres, en m'assurant qu'il reviendroit au bout de quinze jours. Son départ me causa un abattement inexprimable, je trouvai une distraction dans la promesse que je lui avois faite ; je peignis ma figure, c'est-à-dire ma taille ; je choisis le moment qui me parut être le plus touchant de ma vie, et qui donna lieu aux plus noires ca-

lomnies, celui où j'allois chercher, pour les copier, les gouaches d'Ophélia. Je me représentai debout en profil, le visage tourné et caché par des boucles de cheveux, enfin tenant d'une main une lanterne sourde, et de l'autre une clef. Je travaillai sans relâche à ce tableau, que je finis en moins de huit jours. Le comte m'écrivoit régulièrement, mais ses lettres n'étoient pas aussi tendres qu'avant notre réunion; j'y trouvois un ton de mélancolie et de sécheresse qui me frappa. Une de ces lettres finissoit ainsi : « On « conte assez généralement à Londres « que lord B*** est amoureux de vous, « que cet amour le retient dans sa « terre qui n'est qu'à dix-huit milles de « la vôtre, et que depuis quatre mois il « passe sa vie dans votre château. La « morale de ceci, c'est qu'on seroit bien « dupe de compter le monde pour « quelque chose dans les motifs qui « nous font agir. Il faut aimer la vertu « pour elle-même; elle est en effet si

« belle et si aimable qu'elle mérite « bien un culte désintéressé!» Quelques jours après, je lus, dans les papiers publics, une nouvelle qui me troubla beaucoup : voici cet article fidèlement traduit :

« Le comte d'Elby vend toutes ses « terres, et vient d'acheter, en Italie, « celle du Prince de C..... située dans « le royaume de Naples. On dit que « l'intéressante et vertueuse comtesse « d'Elby reste en Angleterre, mais « que, si elle en étoit la maîtresse, elle « n'hésiteroit pas à partager cette « étrange expatriation.» Cet article me fit faire beaucoup de réflexions, car je ne doutois pas qu'il ne fût conforme à la vérité : je me rappelai qu'en effet le comte, sans s'expliquer clairement, parloit souvent de l'Italie comme s'il devoit s'y établir, et qu'il n'avoit commencé à tenir ce langage qu'environ quinze jours avant de me quitter. Mais pourquoi n'avoit-il conçu ce dessein que depuis si peu de temps, et pour-

quoi m'en faire un mystère ? Il ne me fut pas difficile d'expliquer les raisons d'une telle conduite, ou, pour mieux dire, les artifices les plus adroits me firent imaginer tout ce qu'on vouloit me persuader. Je pensai que le comte ayant passé six semaines avec moi dans l'intimité de la plus douce confiance, me voyant guérie d'une passion malheureuse, et entièrement abandonnée et oubliée de lord Clarendon, avoit enfin pris pour moi un sentiment dont son austère vertu s'alarmoit ; cette supposition m'expliquoit son refroidissement apparent, son projet d'expatriation, et le desir de me le cacher, afin de s'épargner l'embarras et le danger de répondre à mes questions. J'admirai cette conduite avec enthousiasme, je me répétai mille fois que le comte d'Elby étoit l'homme le plus sensible et le plus vertueux qui existât sur la terre, qu'il avoit une ame incomparable, et que lui seul au monde pouvoit donner l'idée de la perfection.

Cependant je songeai à la manière dont je devois me conduire moi-même; il y en avoit une bien simple, c'étoit de respecter les motifs de sa réserve, de paroître ignorer ce qu'il vouloit cacher, et de lui laisser exécuter un projet qu'il jugeoit nécessaire, et qui, en effet, le mettoit sûrement à l'abri des dangers qu'il redoutoit. Si j'eusse pris ce parti, j'échappois à tous les piéges qu'on me tendoit, j'en eusse été la dupe sans pouvoir en devenir la victime; mais ma tête étoit trop exaltée pour qu'il me fût possible de m'arrêter à la résolution la plus raisonnable : je me dis qu'il seroit affreux de souffrir qu'un ami si fidèle s'expatriât pour moi, et qu'à trente-quatre ans il renonçât à son pays, à ses amis, à la carrière politique qu'il parcouroit avec tant de gloire, pour aller vivre obscurément dans une terre étrangère; qu'enfin, s'il avoit absolument résolu de s'exiler du pays que j'habitois, c'étoit à moi de m'expatrier,

moi qui ne tenois plus à rien ; que j'irois m'établir en France, heureuse de m'éloigner pour assurer son repos et pour le rendre à sa patrie.

Le comte revint au bout de quinze jours, comme il l'avoit annoncé ; il montra beaucoup d'émotion et d'attendrissement en me revoyant ; mais, ce premier moment passé, il affecta une sorte de réserve et de gravité qui m'en imposa tellement que je n'osai jamais lui faire la moindre question sur son voyage. Cependant il me dit que, si je le permettois, il resteroit avec moi douze jours ; il désigna même le jour fixe de son départ, qui devoit être un lundi. Après cette petite explication il se hâta de changer d'entretien. Je lui donnai le tableau que j'avois fait pour lui ; lorsqu'il en examina le sujet, je remarquai quelqu'altération sur son visage. Il le posa sur une table et tomba dans une profonde rêverie. Au bout d'un quart-d'heure, reprenant le tableau et le regardant encore : oui,

dit-il, ce tableau me sera bien cher. En disant ces mots, il le mit dans sa poche et n'en parla plus. Les jours suivans j'essayai plus d'une fois de mettre la conversation sur son voyage; mais il répondoit toujours si brièvement sur ce sujet et avec une telle sévérité, qu'il m'étoit impossible de continuer, d'autant plus qu'il ne manquoit jamais de changer brusquement d'entretien : d'ailleurs, quoiqu'il affectât beaucoup de préoccupation et de mélancolie, son imagination lui fournissoit d'inépuisables moyens de plaire sous cette forme nouvelle. Ses distractions avoient quelque chose d'intéressant, car il sembloit vouloir les dissimuler; sa conversation plus laconique, moins douce, moins affectueuse, n'en étoit que plus vive et plus animée; elle étoit remplie de saillies heureuses, qu'une légère teinte d'humeur et de causticité rendoit aussi piquantes qu'originales. Enfin tout me montroit en lui un homme également vertueux et

passionné, craignant de se trahir et combattant son penchant avec toutes les armes que peuvent fournir la raison et la prudence; et je me promis, à mon tour, de lui laisser exécuter son dessein, et de n'entrer dans aucune explication avec lui. Cependant nous arrivâmes à la veille du jour désigné pour son départ : il vint ce jour-là de bonne heure, et je trouvai son extérieur tout-à-fait changé; il avoit l'air attendri, troublé et le son même de sa voix avoit une expression différente: il parla très-peu dans le cours de la journée, et ne dit que quelques mots touchans qui me pénétrèrent. Sur les six heures du soir, James, un de ses gens, entre tout-à-coup dans le salon, et lui demande à quelle heure il vouloit les chevaux de poste pour le lendemain matin. Le comte, feignant une vive colère, répondit qu'il avoit déja dit qu'il partiroit à la pointe du jour. James sortit, et le comte, mettant ses deux mains sur son visage, fondit en

larmes. L'austère raison qu'il me montroit depuis douze jours n'avoit pas dû me préparer à cette scène, aussi fit-elle tout l'effet qu'il en pouvoit attendre : mes pleurs coulèrent aussi..... Alors le comte, paroissant revenir à lui-même, pardonnez, madame, me dit-il, un instant de foiblesse..... et songez, du moins, qu'il est naturel de s'affliger lorsqu'on quitte ses amis, et pour si long-temps..... Oui, repris-je, pour *long-temps* en effet !.... A ces mots, le comte me regarda fixement avec l'air étonné. Dans ce moment j'oubliai la dernière résolution que j'avois prise, et j'eus l'imprudence de lui dire : Oui, je le sais, vous m'abandonnez pour toujours ! Vous abandonner ! s'écria-t-il, moi ! grand Dieu ! ah ! je ne puis que me sacrifier, que m'immoler pour vous ! Mais qui vous a donc révélé ce triste secret ? Alors je lui contai naïvement ce qu'il savoit aussi bien que moi, je lui fis le détail de ce que j'avois lu dans un journal. Il parut

surpris et fâché. Je puis, dit-il, me taire avec vous, mais non vous tromper : il est vrai, dans quelques heures je vous quitte pour jamais ! des réflexions confuses, un instinct secret, m'ont décidé à ce parti violent, qui achevera de montrer l'absurdité des calomnies répandues contre vous..... Eh ! peut-on, repris-je, échapper aux traits de la méchanceté ! Souvenez-vous de ce que vous m'avez mandé sur lord B*** dont j'ai pourtant toujours refusé les visites, et qui, depuis mon retour, n'a pas mis les pieds dans ce château ? mais, continuai-je, mon intention n'est pas de vous demander les raisons de ce projet d'une absence éternelle, ni même de le combattre. Je suis sûre que vos motifs dictés par la vertu sont respectables, et j'y souscris. Séparons-nous pour toujours, j'y consens ; mais souffrez que ce soit moi qui fasse le sacrifice entier ; souffrez que j'abandonne une patrie où je suis inutile et délaissée ; restez-y pour la ser-

vir, et laissez-moi l'obscurité, c'est le partage qui me convient. A ces mots, le comte me dit tout ce que la reconnoissance peut inspirer de plus tendre, en même temps il me répéta que sa résolution étoit inébranlable. Mais, poursuivit-il, pourquoi dites-vous que vous ne voulez pas m'en demander les raisons? Cette question m'embarrassa, je ne répondis rien; et le comte, reprenant la parole : Si vous pensez, dit-il, que je doive craindre de vous ouvrir mon ame, vous m'estimez moins, et ce seroit pour moi le comble du malheur; non, continua-t-il sans me donner le temps de répondre, je n'ai rien à cacher, je vous aime, il est vrai, comme on n'aima jamais; je n'avois pour vous, avant notre réunion, qu'un vif intérêt et une tendre compassion, vos lettres fortifièrent cet attachement; mais en vous voyant de plus près et de suite, j'ai chéri en vous la vertu sans pruderie, sans ostentation et sans préjugés, telle

enfin

enfin que ma seule imagination me l'avoit représentée jusqu'alors. J'ai reconnu avec transport l'idole de mon cœur ; je me suis écrié : Toi que j'adorois avant de t'avoir rencontrée, toi dont la noble idée élevoit mon esprit, embrasoit mon ame, et servoit de but et de récompense à mes actions, dois-je te craindre sous cette forme angélique !... ah ! l'enthousiasme même que j'éprouve n'est-il pas le garant de ton pouvoir et de ma fidélité !..... Je sais qu'avec la corruption de nos mœurs, le nom de passion paroît ne pas convenir à l'amitié ; cependant, avant de vous connoître, ce sentiment sublime fut dès-lors une passion pour moi, faut-il ne plus lui donner ce nom parce que vous en êtes l'objet ?... Enfin, j'atteste tout ce qu'il y a de sacré pour les cœurs généreux et sensibles, que dans tous les rêves d'une imagination uniquement remplie de vous, je n'ai jamais formé qu'un seul souhait, celui que vous fussiez ma sœur, afin d'a-

voir l'heureux droit de vous consacrer ma vie. J'écoutois ces discours séducteurs avec la stupide admiration d'une crédule simplicité. Le comte ajouta ensuite qu'il avoit voulu éviter de me faire connoître toute l'étendue d'un sentiment si désintéressé, qu'il ne desireroit même pas qu'il fût partagé; mais que le prix qu'il attachoit à mon estime le forçoit enfin à parler sans déguisement, d'autant mieux qu'un tel langage pouvoit être permis au moment de me quitter pour toujours: quant à son expatriation, il m'assura qu'il ne s'y déterminoit nullement par la crainte des dangers qu'il pouvoit courir en restant auprès de moi, qu'une idée si injurieuse à nos caractères ne s'étoit même pas offerte à son esprit; mais qu'il avoit senti qu'il lui seroit impossible d'habiter l'Angleterre sans me voir, et sans laisser pénétrer à tout le monde son attachement exclusif et passionné pour moi; qu'en même temps, il n'avoit pu se dissimuler

qu'une telle conduite renouvelleroit les plus indignes calomnies, et ternir à jamais ma réputation ; que d'ailleurs il avoit encore d'autres raisons très-puissantes qui le forçoient à s'exiler pour toujours, et qu'il seroit trop long de détailler. Comme il achevoit cette explication, on vint avertir que le souper étoit servi. Nous nous mîmes tristement à table ; j'étois extrêmement attendrie, en songeant que dans quelques instans j'allois lui dire un éternel adieu. Il ne mangea point, parla peu, et fut très-rêveur. En sortant de table, je lui proposai de rentrer une demi-heure dans le salon, ce qu'il ne faisoit pas ordinairement; il me suivit sans me répondre ; et quand nous fûmes seuls, j'ai encore mille choses importantes à vous communiquer, me dit-il, et j'ai pensé, pendant le souper, qu'il faut absolument que vous m'accordiez une entrevue particulière ce soir : j'ai des conseils à vous donner, je vous en demanderai aussi, et puis, nous n'avons

rien arrêté relativement à notre correspondance : tout cela peut s'expliquer parfaitement en cinq quarts d'heure, avec la certitude de n'être pas interrompus, et voici ce que j'ai imaginé pour cela. Je vais m'en aller, comme si je retournois à mon village; au lieu de cela, je resterai dans le bois, je reviendrai dans une heure, par l'allée de noisetiers sur laquelle donne votre jardin particulier, vous m'en ouvrirez la porte, ou vous m'en donnerez la clef, et nous pourrons avoir une dernière conversation où j'acheverai de vous expliquer tous mes motifs, et de vous faire connoître, comme je le désire, tous les sentimens si purs de mon cœur. J'avois une telle idée de la vertu du comte, mon admiration étoit si aveugle et ma prévention si forte, que cette étrange proposition ne me parut point du tout choquante; mais elle m'étonna, et je répondis bonnement que, sans tout ce mystère, cet entretien pouvoit avoir lieu sur-le-champ

dans le salon ; que mes gens ne trouveraient pas singulier que, devant partir le lendemain, il restât plus longtemps que de coutume..... Eh quoi donc ! s'écria-t-il d'un ton pénétré, craignez-vous, à l'instant d'une éternelle séparation, de me donner une véritable preuve de confiance et d'estime ? ne ferez-vous pour l'ami qui vous a tout sacrifié, que ce que vous feriez pour un étranger qui passeroit ici ?.... Ah ! ma confiance en vous est sans bornes, répondis-je ; mais, en vérité, je ne vois nulle nécessité à ce que vous me proposez. Songez donc, reprit-il, que vos gens et vos femmes, accoutumés à entrer dans ce salon sous mille prétextes, sans en être renvoyés jamais, viendront à tous momens nous interrompre ; que, d'ailleurs, entourés ici de domestiques, nous serons toujours obligés de parler en françois, afin de ne pas risquer d'être entendus ; vous possédez cette langue comme la vôtre, mais elle ne m'est pas

aussi familière, et il m'est pénible et douloureux de ne pouvoir m'exprimer dans le dernier entretien que nous aurons ensemble, qu'avec désavantage et difficulté. — Mais que penseront vos gens en vous voyant revenir si tard ? — Je dirai, qu'ayant voulu prendre le chemin le plus court, je me suis égaré..... enfin, le temps s'écoule, décidez-vous ; me refusez-vous ?... Pressée ainsi, ne sachant qu'opposer à ses raisons, et manquant également de présence d'esprit et de courage : Hé bien, dis-je, accordez-moi deux jours de plus, ne partez que jeudi, et je vous recevrai mercredi comme vous le souhaitez. Cette proposition ne lui plut pas, il la combattit vivement, en prétendant qu'il ne pouvoit différer son départ ; mais voyant que j'étois décidée à ne pas accorder davantage, il céda enfin : non-seulement il me fit donner ma parole que je le recevrois le mercredi suivant, à onze heures, dans ce jardin particulier, mais il me demanda de

lui remettre sur-le-champ la clef de la porte extérieure. Je fus la chercher, je la lui apportai, il la mit dans sa poche et se retira aussitôt. Dès qu'il m'eut quittée, je restai pendant quelques minutes immobile, n'osant réfléchir à ce qui venoit de se passer; ensuite je m'écriai : Quoi! je viens de donner un rendez-vous secret à un homme que je crois amoureux de moi !.... j'ai promis de le recevoir la nuit dans un lieu retiré, loin de tout ce qui habite ce château !.... mais si cette démarche étoit sue, ne serois-je pas justement déshonorée ! Comment ai-je pu prendre un tel engagement, comment a-t-il osé le proposer ? Je n'ai aucun doute sur la pureté de ses sentimens; je sais qu'il ne me parlera qu'avec les expressions de la tendresse fraternelle, et que son ame est si vertueuse qu'il se méprend lui-même sur le penchant qu'il éprouve, et qu'il pense véritablement n'avoir pour moi que de l'amitié; mais, moi, puis-je ne pas découvrir l'amour aux

traits dont il dépeint ce qu'il ressent ! il m'aime, comme j'aimois !... je reconnois mon cœur en lisant dans le sien. Enfin, quand il n'auroit point d'amour, cette démarche n'est-elle pas en elle-même imprudente et criminelle? Non, je me rétracterai, je lui ferai comprendre que je ne puis tenir une promesse que le devoir me défendoit de faire.

Ces réflexions ne servirent qu'à rendre plus inexcusable la foiblesse qui m'empêcha d'exécuter une résolution si simple. Le comte avoit sur moi un ascendant suprême : je fus retenue par la crainte extrême de le choquer, de le blesser, et sur-tout de lui paroître inconséquente et légère. S'il m'eût laissé voir la moindre inquiétude sur l'engagement que j'avois pris, j'aurois eu, sans balancer le courage de me dédire; mais, quand il revint le lendemain, il enchaîna ma volonté en me montrant une sécurité parfaite et une entière confiance dans ce qu'il appeloit l'invariabilité de mon caractère et la sû-

reté de ma parole. O combien, en nous égarant, la vanité nous trompe! elle me faisoit manquer à mes principes, et en même temps elle me rendoit la dupe et le jouet du plus artificieux de tous les hommes! Je fus distraite et rêveuse toute la journée, et le comte, malgré tout l'agrément de sa conversation, ne put dissiper le mal-aise et le mécontentement intérieur qui me donnoient un peu d'humeur contre lui. Sur les cinq heures du soir, il me proposa une promenade dans le bois : comme nous allions sortir du château, Tompson accourut pour nous dire qu'un paysan du village où demeuroit le comte, étoit envoyé par ses gens pour l'avertir que le feu avoit tout-à-coup pris à la maison du comte, que l'incendie étoit considérable, et que James et les autres domestiques du comte restoient dans la maison afin de tâcher de sauver ses effets. A cette nouvelle, le comte pâlit, et, se retournant vers moi: Pardonnez, me dit-il, j'ai dans cette maison des

papiers importans, il faut que j'y aille sans délai. En disant ces paroles, il me quitta brusquement, descendit dans la cour, et, n'ayant pas là ses chevaux, il prit le cheval du paysan et partit aussitôt. Une petite demi-heure après son départ, Tompson revint m'annoncer l'arrivée de James, qui n'avoit pas rencontré le comte, parce qu'il étoit venu par un autre chemin; j'ordonnai qu'on le fît entrer, et, en jetant les yeux sur lui, je fus effrayée de sa figure; ses cheveux étoient entièrement brûlés, ses habits déchirés et couverts de boue, et il pouvoit à peine se soutenir sur ses jambes. Il me conta qu'étant venu à travers le bois, son cheval s'étoit abattu, et en tombant sur lui l'avoit blessé à la jambe; mais, du moins poursuivit-il, j'ai sauvé et j'apporte la chose la plus précieuse à mon maître, sa cassette qui ne le quitte jamais. Tandis que son valet de chambre et son cocher descendoient ses malles, je me suis ressouvenu de

cette cassette qu'ils avoient laissée la chambre étoit tout en feu, n'importe, je m'élance, je vais prendre la cassette qui se trouvoit près de la fenêtre ouverte, et, pensant qu'elle me gênera trop en descendant l'escalier qui commençoit à s'embraser, je jette la cassette par la fenêtre, ensuite je franchis d'un saut l'escalier, je vais dans la rue reprendre la cassette, qui étoit un peu fendue de la chute, je cours à l'écurie chercher mon cheval, et je viens ici pour tranquilliser M. le comte, qui, j'en suis sûr, n'est allé au village que pour cette cassette : il sera bien content quand on lui dira qu'elle est ici. La voilà, milady, continua James en ouvrant le pan de redingotte dans lequel cette cassette étoit entortillée. Allez vous coucher et vous reposer jusqu'à demain, mon pauvre James, lui dis-je, j'instruirai votre maître du zèle et du courage que vous avez montrés dans cette occasion. A ces mots, James posa la cassette sur une table et sortit. Je

regardai cette cassette, où j'aperçus plusieurs fentes, mais elle ne me parut cependant pas aussi brisée qu'elle l'étoit. Comme elle me gênoit sur ma table, je voulus la porter sur une commode; je me levai, et saisissant une anse d'acier qui se trouvoit sur le dessus de cette boîte, le couvercle se détacha et resta seul dans ma main, de sorte que je vis à découvert l'intérieur de la cassette. Mais à peine mes regards y sont tombés, que je frémis; il me semble que la circulation de mon sang s'arrête et qu'il vient de se glacer dans mes veines..... je reconnois mon portrait en miniature, copié d'après le grand tableau qu'avoit eu lord Clarendon; je doute si je veille; je veux prendre ce portrait, et, en le soulevant, je découvre deux autres miniatures; c'étoient mes deux copies des gouaches d'Ophélia!..... La pensée la plus rapide à l'instant m'éclaire et me dévoile tout.... un cri terrible s'échappe du fond de mon ame, je tombe à genoux, et le-

vant les yeux vers le ciel, grand Dieu! m'écriai-je, c'est vous seul qui me sauvez !..... ô Dieu, protecteur de la crédule innocence ! c'est toi qui me délivres ; c'est ta main puissante qui met sous mes yeux les preuves de la trahison de ce perfide séducteur ! O mon époux ! tu n'as donc pu connoître mon amour, et tu m'as dû croire infidelle !.... En parlant ainsi, des ruisseaux de larmes inondoient mon visage. Dans ces premiers momens, je ne sentis que la joie de trouver lord Clarendon excusable, et de pouvoir me justifier ; pénétrée de reconnoissance pour la Providence qui m'éclairoit d'une manière si miraculeuse ; je ne m'occupois que de ses bienfaits, et je ne songeois point à mes fautes ; mais, au bout de quelques instans je me retraçai avec amertume l'imprudence de ma conduite ; je frissonnai en pensant au fatal rendez-vous que j'avois donné ..... Mon repentir augmenta la violence de mon juste ressen-

timent. Je me consolois en me répétant que du moins ma vengeance seroit complète, et que j'allois accabler des plus sanglans reproches le véritable auteur de toutes les peines de ma vie. Je l'attendois avec impatience, et jamais le temps ne m'a paru s'écouler plus lentement. Enfin, sur les neuf heures du soir, il arriva. Avant de le voir je l'entendis parler sur l'escalier; le son de sa voix me fit tressaillir, et en même temps m'inspira une sorte d'effroi. Je m'approchai machinalement d'un cordon de sonnette qui étoit auprès d'une cheminée, je pris une chaise, et je m'assis à cette place dans l'intention de ne la point quitter. Dans ce moment la porte s'ouvre et se referme, et je me trouve tête à tête avec l'objet d'une si juste indignation. Je le regarde, et je reste immobile comme lui. Malgré les sujets les mieux fondés de haine et de mépris, il y a dans les traits et dans la figure d'une personne qu'on a long-temps révérée, quelque

chose qui touche et qui en impose, du moins à son premier abord. La vue du comte humilié, anéanti, me fit éprouver un sentiment pénible; je baissai les yeux, et il me fut impossible d'articuler une parole. Il avoit aperçu en entrant la cassette ouverte, et les tableaux épars sur la table. Après quelques instans de silence, il jeta les yeux sur moi, et ne voyant sur mon visage que l'expression d'un embarras douloureux, il conçut rapidement le fol espoir de m'abuser encore, et s'approchant de moi : Eh bien, madame, me dit-il, m'avez-vous jugé sans m'entendre? Cette étrange question me rendit toute la véhémence de ma colère : Perfide! m'écriai-je, lâche imposteur! osez-vous encore m'interroger?..... oserez-vous démentir ces témoins muets, mais irrécusables, de la plus noire des trahisons? Pouvez-vous soutenir les regards de la victime infortunée de vos détestables artifices?.... repos, bonheur, réputation, j'ai tout

perdu ! et voilà votre ouvrage !.... Rendez-moi compte aujourd'hui des intérêts chers et sacrés que l'amitié crédule vous commit autrefois. Avez-vous rempli les devoirs d'un médiateur vertueux, et d'un ami fidèle ?... Barbare ! je déposois dans votre sein mes secrets et mes douleurs, votre main essuyoit mes larmes, et c'est vous qui les faisiez couler ! vous, qui, dès ce temps, sous le voile imposant de la vertu, nourrissiez au fond du cœur une passion adultère, et pour la femme de votre ami !... Pendant ce discours, le comte, debout devant moi, m'écoutoit en me regardant d'un air égaré. Quand j'eus cessé de parler, il s'éloigna, fut s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre, en disant : il suffit, mon sort est rempli. Il étoit pâle et tremblant, et je crus qu'il alloit s'évanouir. Il mit ses deux mains sur son visage, et resta quelques minutes dans cette attitude ; ensuite, se relevant impétueusement et revenant à moi,

n'accusez que vous seule de tous vos malheurs, me dit-il ; oui, ne les attribuez qu'à votre inexpérience. Non, je ne vous ai point trahie; tant que j'ai pu croire que lord Clarendon vous aimoit, j'ai desiré vous réunir ; tout ce qui l'entouroit vouloit lui donner une maîtresse; moi seul j'ai condamné son inclination naissante pour Ophélia, et quand il a formé cette honteuse chaîne, je vous l'ai caché ; dans aucun temps je n'ai cherché à vous aigrir contre lui.... Vous imaginiez que je pouvois vous rendre son cœur, vous vous trompiez ; et enfin vous ne m'avez jamais chargé directement de lui parler.... O ciel ! interrompis-je, et ces deux tableaux qui sont là sous vos yeux, comment se trouvent-ils entre vos mains ? Eh bien, répondit-il, ce ne sont point ceux que vous me chargeâtes de remettre à lord Clarendon. Et croyez-vous, repris-je, qu'il me soit difficile d'imaginer que, par un artifice que j'ignore, vous avez trouvé le moyen de

replacer dans le cabinet de lord Clarendon, les originaux faits par Ophélia, et de vous emparer de mes copies, sans vous acquitter de la commission que je vous avois donnée, et par conséquent sans me justifier aux yeux de lord Clarendon ? Enfin, ne devez-vous pas penser que j'éclaircirai ce mystère, et qu'il est inutile maintenant d'employer de nouvelles impostures. Non, non, s'écria-t-il, je ne prétends point nier mon seul crime; il est vrai, j'ai su remettre à leur place les ouvrages d'une vile courtisane, et j'ai su conquérir les vôtres que lord Clarendon n'étoit pas digne de posséder; il ne vous aimoit plus... Du moins, interrompis-je, en connoissant ma fidélité, il m'auroit rendu son estime..... mais ce bien si précieux, je saurai le recouvrer; il saura tout, et je trouverai le moyen, en lui cachant vos crimes, de le convaincre de mon innocence et de regagner son cœur..... A ces mots, la physionomie du comte prit une ex-

pression insultante que je n'avois jamais vue sur son visage, et qui m'effraya : c'étoit un mélange de dédain, d'ironie cruelle et de fureur concentrée..... Il s'assit près de moi, et me regardant fixement : Vous daignerez, dit-il, lui *cacher mes crimes*, sans doute afin de me dérober à son ressentiment !... Vous pouvez savoir que sa vie est un de mes bienfaits.... Cette épée, qui sauva deux fois ses jours, sait également défendre l'amitié et servir la vengeance ! Ne vous épouvantez point, poursuivit-il, voyant que je frissonnois ; je ne veux que vous rassurer sur les périls que vous semblez redouter pour moi. J'irois tout à l'heure percer le cœur de lord Clarendon, s'il pouvoit vous rendre l'illusion que vous avez perdue ; mais je veux qu'il vive pour me venger, pour que vous puissiez comparer ses sentimens aux miens..... Malgré mes crimes, le souvenir de mon amour vous poursuivra.... Il est vrai, vous n'avez

point été séduite, mais vous étiez subjuguée. Oserez-vous me nier que, sans l'incident fatal qui me perd, vous étiez à moi?..... Vous direz tout à lord Clarendon ? tenez, remettez-lui donc cette clef que j'ai reçue de votre main.... A ce reproche outrageant et terrible, la colère l'emportant dans mon cœur sur l'humiliation : Non, m'écriai-je, cette clef ne vous fut point remise, car j'ai cru la confier à la vertu..... Vous étiez à moi, répéta-t-il; je le sais, vous ne vous seriez jamais pardonné votre propre égarement, et moi-même j'en eusse gémi avec vous; mais je vous associois à ma destinée, j'identifiois votre ame avec la mienne; vous auriez partagé mes remords, mon tourment, mon amour. Enfin, tout est dit!..... tout est fini pour moi! je ne dois plus m'occuper que du soin de remplir un devoir, sacré sans doute!..... celui d'être équitable envers vous; c'est moi, madame, qui vous justifierai aux yeux de lord Clarendon; votre seul témoi-

gnage pourroit ne pas suffire, et d'ailleurs les ménagemens que vous emploieriez, obscurciroient cette explication. Je vous écrirai une lettre, faite pour être montrée à lord Clarendon, et vous l'aurez après demain au soir..... après demain, *mercredi, à onze heures du soir!*..... Le comte prononça ces dernieres paroles avec affectation, afin de me rappeler que je lui avois promis la veille de le recevoir le mercredi à onze heures du soir.... Je baissai les yeux et ne répondis rien; il y eut un moment de silence. Ce jour, désigné par vous, madame, reprit-il, devoit décider de mon sort.... et en effet.... il le fixera.... Mais il est temps de vous délivrer de la vue d'un objet odieux..... ce triste objet de votre haine étoit, il y a quelques heures, votre unique ami!.... Ici, il s'arrêta, et ses larmes coulèrent. Je me sentis attendrie, et, pour le lui cacher, je détournai la tête. Ah! poursuivit-il, mon cœur seul ne peut changer, vos mé-

pris ne sauroient en affoiblir l'immuable sentiment, et votre amour même n'auroit pu le rendre plus passionné!... Adieu, madame, adieu.... pour jamais!... qu'un tel aveu désarme votre colère!..... pardonnez des égaremens que je vais expier!.... En disant ces paroles, il tomba à mes genoux.... J'éprouvai en même temps beaucoup d'émotion et un peu de frayeur; je me levai, il me retint par ma robe, et me força de me rasseoir. Ah! laissez-moi, s'écria-t-il, laissez-moi jouir un moment du bonheur de me trouver à vos pieds. Accordez au repentir ce que l'amour n'osa jamais risquer... Oh! jetez les yeux sur un infortuné qui vous adore et qui va s'en punir. Ne me refusez pas un dernier regard.... Croyez, repris-je d'une voix tremblante, que je vous pardonne et que je vous plains. A ces mots, il saisit ma main qu'il baigna de ses larmes, et moi-même je ne pus retenir les miennes.... Dans cet instant, nous entendîmes du bruit à la

porte, et la voix de Tompson. Le comte se releva précipitamment, pressa ma main contre son cœur, en levant les yeux au ciel, ensuite s'arrachant brusquement d'auprès de moi, il disparut. Je restai absorbée dans une confusion de pensées et de sentimens qu'il m'étoit impossible de définir et de débrouiller. Je ne savois plus si j'étois affligée ou satisfaite, si je regrettois un ami coupable, si je le méprisois ou si j'admirois l'énergie de son caractère et la sensibilité de son ame; mais du moins j'étois certaine de ne le plus haïr. On ne pardonne que trop facilement les égaremens dont on est l'objet, et les femmes ont moins d'indulgence pour les écarts légers, causés par un sentiment ordinaire, que pour les excès les plus condamnables, produits par une passion violente.

Cependant, écartant de mon imagination le souvenir du comte, je ramenai toutes mes idées sur moi-même, afin de réfléchir mûrement à ma situa-

tion. Je pensois avec délices, que lord Clarendon étoit mille fois moins coupable que je ne l'avois cru, et je ne doutois pas de la possibilité de regagner son amour, si je pouvois me justifier pleinement. Mais, outragé par le comte d'une manière si sensible, ne se croiroit-il pas obligé de se venger avec éclat? cette idée me faisoit frémir. Le comte devoit m'envoyer une lettre dont la sincérité ne laisseroit aucun nuage sur ma conduite; mais comment seroit conçue cette lettre? oserois-je la montrer à lord Clarendon, sans craindre de l'irriter mortellement contre un ami perfide, qui, sans doute, feroit de tels aveux avec une extrême fierté, et peut-être avec quelques expressions insultantes pour lord Clarendon? J'imaginois que le comte avoit maintenant un dessein réel de s'expatrier pour toujours; en même temps j'étois certaine qu'il ne partiroit pas avant de savoir si lord Clarendon desiroit une vengeance particulière.

Ces

Ces réflexions m'accabloient; enfin je résolus d'attendre la lettre du comte, en faisant toujours tous les préparatifs nécessaires pour mon départ. Que l'on reprend facilement un sentiment formé par la sympathie, par cet attrait indéfinissable qui, indépendamment de toute réflexion, entraîne vers un objet, et le fait préférer à tout autre! l'amour étouffé, ou, pour mieux dire, concentré dans mon cœur, n'avoit jamais pu s'y éteindre; parvenue à ne plus m'occuper de lord Clarendon, je n'avois jamais cessé de penser et de sentir que nul objet ne pourroit me plaire et m'attacher autant que lui; et au milieu d'un tel abandon, conserver une telle idée, c'est aimer toujours. De justes inquiétudes corrompoient toute la joie que me donnoit l'espérance de reparoître aux yeux de lord Clarendon, avec les preuves de mon innocence, et j'attendois la lettre du comte avec crainte, et cependant avec une impatience inexprimable. Ce jour

si désiré arriva enfin. Je ne pensai pas sans trouble que, sans l'événement de la cassette, j'aurois vraisemblablement commis la plus inexcusable imprudence sur la fin de ce jour. Le comte m'avoit prévenue que je ne recevrois sa lettre qu'à l'heure qui avoit été fixée pour le rendez-vous; en effet, à dix heures, on vint me dire qu'un homme à cheval envoyé par lui, demandoit à me parler, et un instant après, je vis paroître son valet de chambre qui me remit une lettre. Je pris cette lettre en tremblant, et n'osant l'ouvrir en présence du courrier, je lui dis d'aller attendre la réponse. — Mon maître, m'a dit, reprit-il, qu'il n'y auroit point de réponse. — Point de réponse? — Non, milady. — Où avez-vous laissé le comte? — A quatre-vingt-dix milles d'ici (*). — Si loin!.... A quelle heure êtes vous parti? — A midi et demi. — Et.... le comte se portoit bien? — Je

(*) Trente lieues.

le crois. — Quoi ! ne l'avez-vous pas vu en partant ? — Il étoit enfermé dans sa chambre, il n'a fait qu'entr'ouvrir la porte pour me donner la lettre; j'avois reçu tous ses ordres hier au soir. — Allez-vous le retrouver ? — Non, milady, il m'a ordonné de me rendre à Londres aussitôt que je vous aurois remis cette lettre, et je vais partir sans délai, si milady n'a rien à me commander. — A ces mots, je congédiai le domestique, et, me trouvant seule, je repris la lettre que j'avois posée sur une table : mon sort, dis-je, dépend donc de ce papier !... Mais cet homme dangereux, dont le caractère est si violent et les passions si impétueuses, aura-t-il écrit comme je dois le desirer ?... En parlant ainsi, je considérois cette lettre fatale que je n'avois pas le courage d'ouvrir; je remarquai que l'écriture de l'adresse étoit à peine lisible, et je tombai dans une sombre rêverie. De funestes idées se présentèrent confusément à mon esprit, et

bientôt devinrent plus distinctes et plus effrayantes ; elles me frappèrent tellement que je ne pus concevoir de ne les avoir pas eues plutôt... Enfin, voulant éclaircir le plus horrible doute, je romps le cachet ; mais à peine eus-je lu quelques lignes, que mes yeux se couvrirent d'un voile épais, et je tombai dans un profond évanouissement. Quelques minutes après, le hasard fit entrer une de mes femmes dans ma chambre ; on me donna les secours nécessaires, je repris ma connoissance ; je craignois de me trouver seule, et je voulois être sans témoins : j'ordonnai qu'on se tînt dans la chambre voisine ; et, lorsqu'on fut sorti de ma chambre, je repris cet écrit terrible, que je baignai de larmes, et malgré ma douleur extrême et ma terreur, je le lus tout entier : voici ce qu'il contenoit ;

[*Lettre du comte d'*Elby *à lady* Clarendon.

Ce mercredi, à neuf heures du matin.

« Vous êtes vengée, madame, je vous « l'avois promis ! Un poison actif et « sûr va, dans quelques instans, me « délivrer du fardeau de la vie !... poi- « son moins brûlant, moins dévorant « que celui que l'amour fit couler dans « mes veines !..... Voulant conserver « toutes mes facultés pour vous écrire, « je ne prendrai ce breuvage qu'en ter- « minant cette lettre... mais le vase qui « le contient est sur ma table et sous « mes yeux, et c'est en fixant la mort « que je vais vous parler pour la der- « nière fois !.... Oui, je vous adorai, « oui, votre premier regard, semblable « au feu pur et céleste qui produit « d'affreux ravages, m'embrasa d'une « funeste ardeur ! il eût fallu vous

« fuir ; mais j'osai compter sur la vertu,
« après avoir perdu la raison !..... Je
« trouvai dans l'événement qui me
« fit connoître le crime secret de la
« comtesse d'Elby, un motif d'espé-
« rance qui acheva de m'égarer ; je sen-
« tis que j'allois enchaîner d'une ma-
« nière puissante toutes les volontés de
« lord Clarendon à votre égard, en lui
« montrant les lettres qui prouvent in-
« contestablement la naissance illégi-
« time de l'enfant qui porte mon nom...
« Lord Clarendon n'éprouva pas peut-
« être la passion violente que vous avez
« pour lui ; mais il vous chérissoit, il
« n'a jamais aimé que vous. La dureté
« que vous avez pu trouver dans sa
« conduite, ne venoit que de l'indigna-
« tion causée par l'apparente fausseté
« de la vôtre : il a dit mille fois à lord
« Selden, qu'avec de la sincérité et
« quelques marques de repentir, vous
« auriez obtenu de lui un pardon illi-
« mité. Vous êtes toujours présente à
« son souvenir ; lady Clarendon, infi-

« delle et perfide, est encore pour lui « un phénomène monstrueux qui n'a « pu le guérir, parce que sa raison « s'anéantit devant cette idée, et qu'il « ne peut la concevoir; et sans doute « son cœur l'eût toujours rejetée, sans « l'odieuse conspiration de sa famille « entière réunie contre vous : ses avi- « des parens n'ont que trop secondé « mes coupables desseins. L'espoir de « se ressaisir de l'immense héritage de « lord Clarendon, et leur haine contre « vous, les ont portés à des atrocités « que la passion n'auroit pu me faire « commettre. Ils ont épié vos démarches « secrètes pour les interpréter au gré « de leur vile fureur; ils ont produit « contre vous le témoignage de vos « femmes et de vos domestiques; ils « ont attiré la dangereuse Ophélia chez « lord Clarendon, qui n'a cherché dans « cette intrigue qu'une distraction qu'il « n'a pas même trouvée. Il est faux que « cette courtisane l'ait quitté, c'est « lui qui a rompu avec elle, parce

« qu'elle osa un jour lui parler de vous,
« et lui conseiller le divorce. Enfin,
« quand vous quittâtes Londres, quoi-
« que lord Clarendon vous crût la plus
« coupable des femmes, il fut dans un
« état affreux; il montra de telles in-
« quiétudes sur votre santé, que l'on
« craignit qu'il ne prît un jour le parti
« de vous aller trouver dans le Der-
« byshire; alors on inventa de nou-
« velles calomnies pour le détourner
« de ce dessein. Mais ce fut lui qui,
« dans ce temps, envoya secrètement
« à Matlock ce médecin célèbre qui y
« passa trois mois, et qui vous écrivit
« plusieurs fois pour vous dire que,
« sachant que vous étiez malade, il
« offroit ses services et vous conjuroit
« de le recevoir : vous lui répondîtes
« sèchement que vous vous portiez
« bien; vous vous obstinâtes à refuser
« ses visites, et il n'agissoit que par les
« ordres de lord Clarendon.... Je vous
« ai dit, madame, que je serois équi-
« table envers vous; le seul moyen de

« l'être à vos yeux est de rendre jus-
« tice à lord Clarendon, vous voyez si
« j'ai tenu ma promesse : oui, telle a
« été sa conduite, tels sont ses senti-
« mens.... Je vous abusai l'un et l'autre,
« et toujours par des artifices imper-
« ceptibles, sans explication, sans pa-
« roître chercher à vous désunir. Je
« vis naître sa jalousie, je mis tous mes
« soins à l'accroître ; je jouis de ses
« inquiétudes, j'anéantis sa félicité et
« la vôtre ; je vous conduisis sur le bord
« de la tombe, mais j'étois prêt à vous
« y suivre !... Quand vous me chargeâ-
« tes de lui porter les preuves de votre
« amour et de votre innocence, je ne
« m'occupai que du soin de retirer de
« ses mains les copies que vous aviez
« faites de ces tableaux : un peintre, ga-
« gné par moi, fut trouver Ophélia,
« et la conjura de lui faire prêter, pour
« une heure, ces deux gouaches, pour
« les montrer, lui dit-il, à un célèbre
« artiste étranger : Ophélia donna à ce
« peintre un billet pour lord Claren-

« don, et les tableaux me furent appor-
« tés. Je substituai dans les cadres les
« originaux que je renvoyai sur-le-
« champ, et je gardai vos copies. Le
« même peintre, en l'absence de lord
« Clarendon, me fit une copie en mi-
« niature de votre grand portrait, con-
« servé et placé dans votre apparte-
« ment. Avant de partir pour la France,
« j'écrivis à lord Clarendon que si, en
« se séparant de vous, il ne vous ren-
« doit pas une entière liberté, j'étois
« décidé à déshonorer sa sœur, en pu-
« bliant sa lettre au chevalier Barle-
« ton. Je ne proposai point au lord
« Clarendon de lui faire raison des outra-
« ges qu'il croyoit avoir reçus ; son cou-
« rage si brillant est au-dessus de tout
« soupçon, et, de sa part, l'oubli d'une
« injure ne pourra jamais être attri-
« bué qu'à des motifs respectables. Je
« connoissois assez ses principes et son
« caractère, pour être certain que rien
« ne le décideroit à verser le sang d'un
« ancien ami et d'un beau-frère, je

« partageois ses sentimens; d'ailleurs,
« ne savois-je pas que le meurtrier de
« lord Clarendon ne seroit plus pour
« vous que l'objet d'une éternelle hor-
« reur ! ainsi, un duel entre nous
« étoit impossible. Je quittai l'Angle-
« terre, je fus à Paris, mais je n'y res-
« tai que trois mois; je revins secrète-
« tement dans les lieux que vous habi-
« tez, et tandis que mes lettres, datées de
« France, vous persuadoient que nous
« étions séparés par la mer, j'errois
« autour de vous, je vous suivois et je
« vous voyois ..... Voilà tous mes cri-
« mes..... Le croirez-vous, qu'au mi-
« lieu de ce délire, causant et parta-
« geant vos douleurs, déchiré de re-
« mords, trahissant l'honneur et l'a-
« mitié, il existât pour moi quelqu'om-
« bre de bonheur ?... Eh bien, dans le
« temps même où, près de vous, à
« Londres, je recevois vos dangereu-
« ses confidences, il fut des instans où
« je trouvois des charmes jusques dans
« votre désespoir!... J'étudiois les mou-

« vemens de votre ame, je vous voyois
« éprouver tout ce que je ressentois ;
« je m'enivrois de l'amour dont vous
« brûliez pour un autre ; malgré le
« tourment de la jalousie, il m'étoit
« doux de retrouver en vous toute la
« violence de la passion qui me consu-
« moit ; nos cœurs savoient aimer avec
« la même énergie ; ce rapport, en me
« flattant d'un espoir insensé, étouf-
« foit et calmoit mes remords ; j'osois
« me dire : Lady Clarendon à ma place
« eût-elle conservé sa vertu ?... Quand
« on s'étonnoit du changement de votre
« figure, oh, combien vous étiez embel-
« lie à mes yeux ! quel caractère su-
« blime votre visage angélique donnoit
« à la douleur ! qui ne vous a pas vue
« pâle, languissante, et répandant des
« larmes, n'a pas l'idée de la beauté !...
« Les plus doux momens de ma vie
« furent ceux que j'ai passés dans le
« Derbyshire, même avant d'y paroî-
« tre à vos yeux !.... Pendant l'hiver
« vous ne sortîtes point ; mais je respi-

« rois près de vous, tantôt habitant un
« village, tantôt caché dans une chau-
« mière isolée... toujours seul, et tou-
« jours déguisé, je me rendois, au dé-
« clin du jour, dans l'allée des peupliers,
« là, j'avois la vue du château, mes re-
« gards pouvoient se fixer sur les murs
« qui vous renfermoient !.... Un soir,
« j'osai pénétrer dans la grande cour,
« je savois que j'y verrois les fenêtres
« de votre appartement; j'éprouvai un
« mouvement de joie inexprimable en
« remarquant que les volets de votre
« cabinet n'étoient pas fermés; et quoi-
« que les fenêtres fussent infiniment
« trop hautes pour qu'il me fût possi-
« ble de regarder dans l'intérieur, j'ai-
« mois à penser que vous n'étiez sépa-
« rée de moi que par une vitre trans-
« parente : je distinguois parfaitement
« la lanterne de cristal suspendue au
« milieu du cabinet, je la reconnois-
« sois avec émotion; je regardois fixe-
« ment les cinq bougies qui vous éclai-
« roient, quand tout-à-coup j'aperçus

« au plafond l'ombre de votre tête.....
« c'étoit vous en effet, je voyois vos
« longs cheveux, vos boucles flottan-
« tes !... Oh! qui pourroit concevoir ce
« que je ressentis dans cet instant !...
« Non, la vue de votre visage adoré n'au-
« roit pu me faire une impression plus
« vive.... vous marchiez lentement.....
« de temps en temps cette ombre ché-
« rie s'évanouissoit, mais elle repa-
« roissoit presqu'aussitôt ; quelquefois
« vous vous arrêtiez, l'ombre alors
« étoit immobile, je la contemplois
« avec ravissement, elle sembloit m'ex-
« primer tout ce que vous éprouviez ;
« je pénétrois vos pensées, je croyois
« entendre vos soupirs, je pleurois
« avec vous, ne songeant qu'au senti-
« ment qui vous animoit, oubliant qu'un
« autre en étoit l'objet : ne voyant en
« vous qu'une victime touchante de l'a-
« mour, je joignois mes gémissemens
« à vos regrets, je m'unissois à vous
« par les mêmes desirs et les mêmes
« tourmens, et je m'égarois avec vous

« dans une rêverie mélancolique et dé-
« licieuse ! .... Oh ! qui sut aimer
« ainsi, devoit-il s'avilir par l'impos-
« ture et par la perfidie !... Insensé !...
« que j'ai peu connu mon cœur et
« mal rempli ma destinée ! Le bonheur
« de vous adorer auroit pu me suffire...
« qu'ai-je voulu ?... vous égarer ?... ah!
« la perte de votre innocence m'eût
« causé plus de remords que celle de
« ma vertu !.... Réflexions tardives et
« superflues ; il faut mourir ! il faut
« vous quitter pour jamais ! Il ne m'é-
« toit possible de vous justifier qu'à
« ce prix !.... Après avoir fait de tels
« aveux, si je pouvois supporter la vie,
« je ne serois désormais à vos yeux que
« l'objet du plus juste mépris. Mais
« quand je m'immole pour vous, je suis
« certain de ne vous laisser que le sou-
« venir d'un dévouement généreux.
« Adieu. L'heure est arrivée !... je con-
« nois l'effet de ce poison qui va glacer
« mon sang.... ma vie ne s'éteindra qu'à
« la fin du jour.... c'est *à dix ou onze*

« *heures du soir* que je rendrai les « derniers soupirs. C'est ce que j'ai cal- « culé, ce que j'ai voulu, et c'est à « cette heure fatale que vous lirez cet « écrit !... Adieu, ma main tremble !.. « Hélas ! je ne puis regretter de la vie « que des émotions déchirantes, qu'un « délire affreux !.. enfin, que des tour- « mens inexprimables !.... mais je les « souffrois pour vous, ils m'étoient « chers !..... . . . . .

« . . . . . .

« C'en est fait.... la mort est dans mes « veines, ainsi que dans mon cœur !... « Ange adoré ! c'est moi maintenant « qui suis ta victime !... Oh ! songe que « dans l'instant où tes yeux se fixeront « sur ce papier, les miens seront prêts « à se fermer pour jamais !.... Qu'un « même sentiment t'unisse encore à « moi dans ce dernier moment ! oh ! lève « vers le ciel tes mains innocentes, « implore à genoux la grâce d'un cou- « pable ; demande à l'Être suprême « que, dans l'éternité, mon ame encore

« puisse rencontrer la tienne !... pros-
« terné comme toi, je prononcerai la
« même prière en expirant !.... »

En achevant de lire cet écrit déchirant et terrible, je sentis une sueur froide inonder mon visage, et mes cheveux se dresser sur ma tête. La terreur arrêta tout-à-coup mes larmes..... je crus voir sous mes yeux le malheureux comte dans les dernières angoisses de la plus douloureuse agonie..... Je me jetai à genoux en m'écriant : ô mon Dieu ! faites grâce à cet infortuné !..... Comme je prononçois ces mots, j'entendis l'horloge du château sonner *onze heures*... Je frémis ; mon imagination frappée égarant ma raison, je crus à l'instant même entendre près de moi de sourds gémissemens..... Je poussai un cri lamentable, et mes femmes accoururent aussitôt.... Je leur ordonnai de ne me point quitter ; mais je restai à genoux, et mes pleurs alors recommencèrent à couler. Au bout de quel-

ques minutes, reprenant la faculté de réfléchir, je pensai qu'il n'étoit pas impossible que l'effet du poison eût été infiniment plus lent que ne l'avoit imaginé le malheureux comte, et que si j'envoyois sans délai à son secours, je pourrois peut-être lui sauver la vie. Quoique cette idée fût bien peu vraisemblable, je la saisis avec transport, je me relevai précipitamment, j'écrivis à la hâte deux lignes, je donnai ce billet à Tompson, et je le fis partir sur-le-champ, en lui recommandant la plus extrême diligence. Je ne me couchai point, je passai la nuit entière et le jour qui la suivit, à prier Dieu, et à pleurer l'infortuné dont je causois la mort. Nulle autre pensée, durant tout ce temps, ne vint se mêler à celle qui me peignoit le comte expirant, rien n'eût le droit de me distraire de cette idée cruelle. J'oubliai que cet événement alloit changer mon sort, je m'oubliai moi-même pour ne m'occuper que de l'objet déplorable, victime d'une

passion dont j'avois trop connu la violence pour ne pas plaindre et concevoir peut-être les excès affreux dans lesquels elle put l'entraîner. Enfin, au bout de vingt-six heures, Tompson revint. J'avois attendu son retour sans espérance, et cependant il me déchira l'ame en m'apprenant que le malheureux comte d'Elby n'existoit plus. Il étoit mort la veille de l'arrivée de Tompson, à minuit un quart. J'appris de Tompson les détails les plus déchirans sur cette horrible catastrophe. Le jour qui termina sa vie, l'infortuné comte resta renfermé jusqu'à huit heures du soir; alors il ouvrit la porte et il sonna; on vint, et on le trouva tout habillé, couché sur son lit, et tenant sa montre : il demanda le maître de la maison et quelques témoins. Quand ces personnes furent rassemblées autour de lui, il dit qu'étant atteint depuis long-temps d'un mal incurable, il se trouvait depuis quelques heures dans un tel abattement qu'il

croyoit toucher aux derniers instans de sa vie, et qu'il faisoit cette déclaration afin que sa mort, qui paroîtroit subite, ne pût causer à personne de l'inquiétude ou de l'effroi. En achevant ces paroles, il donna au maître de la maison une bourse qui contenoit 50 guinées; il en donna autant à un de ses gens, le seul qu'il eût gardé auprès de lui; et, lui montrant une table, vous trouverez dans ce tiroir, lui dit-il, l'argent que j'ai réservé pour les dépenses funèbres qu'il faudra faire demain; quand cette cérémonie sera finie, vous irez à Londres, chez lord Selden, auquel j'ai envoyé un testament dans lequel je n'ai oublié aucun de ceux qui m'ont servi. Après ce discours, il se retourna, reprit sa montre, attacha fixement ses yeux sur l'aiguille, et cessa de parler. Son domestique et tous les témoins fondoient en larmes. On lui proposa d'envoyer chercher un médecin et un prêtre, il ne répondit point; mais il fit un léger signe qui exprimoit qu'il

ne s'opposoit à rien de ce qu'on pouvoit desirer. L'ecclésiastique arriva une demi-heure après, il s'approcha du lit; le comte se souleva un peu comme pour le saluer, et parut écouter ses exhortations avec respect. Il avoit toujours les yeux fixés sur sa montre, et quand l'aiguille marqua *dix heures*, il tressaillit, et au moment même, s'arrachant avec effort de son lit, il se jeta à genoux sur le plancher. Sa pâleur se dissipa, il eut l'air de se ranimer; il joignit ses mains, et, levant les yeux au ciel, on le vit prier avec la plus touchante ferveur!... Hélas! dans cet affreux moment, j'étois présente à sa pensée; il croyoit prier avec moi!... Il resta dans cette attitude près d'une heure. Le médecin vint, et après lui avoir tâté le pouls, il déclara qu'il n'y avoit plus de remède. Cependant on lui proposa de prendre une potion, ce qu'il accepta. Mais à onze heures, toutes ses forces l'abandonnèrent. Il se pencha sur le bord de son lit, et tomba

dans un assoupissement léthargique. On le remit sur son lit; il ne donna plus aucun signe de connoissance, et il expira au bout de cinq quarts-d'heure. Ce récit pathétique mit le comble à ma douleur, et ma santé en fut tellement affectée, que j'eus pendant trois jours une fièvre brûlante qui me força de passer tout ce temps dans mon lit. Enfin, après avoir payé ce juste tribut de regrets à la mémoire du plus infortuné des hommes, je commençai à ramener ma sensibilité sur moi-même : l'idée de reparoître aux yeux de lord Clarendon innocente et justifiée, vint dissiper la sombre agitation de mon ame, et cette pensée si douce effaça bientôt toutes les autres. Je ne conservois qu'un souvenir très-confus de ce que j'avois vu dans la lettre du comte relativement à la conduite de lord Clarendon; je me rappelois seulement que cet article contenoit des détails touchans; je les avois lus dans un moment où la terreur et la com-

passion étouffoient en moi tout autre sentiment. Je repris en frémissant cette lettre funeste, j'y cherchai cette page, et je la relus plusieurs fois de suite avec autant d'attendrissement que de reconnoissance. Non-seulement cette explication justifiait lord Clarendon, mais elle m'apprenoit encore à connoître toute la générosité de son caractère, et elle me donnoit la certitude qu'il n'avoit jamais cessé de m'aimer, même dans le temps où il avoit dû me croire le plus coupable.

Ayant terminé toutes mes affaires, je ne songeai plus qu'à partir. Je me voyois au moment de retrouver tout ce que j'avois perdu, mes transports redoubloient à chaque réflexion. Les préparatifs nécessaires à mon départ me retinrent encore deux jours, je les passai dans le cabinet, dont toutes les peintures me retraçoient le bonheur des premiers temps de mon mariage: avec quel ravissement je revoyois les images si chères d'une félicité qui m'alloit être

rendue ! j'en jouissois déja par les souvenirs délicieux dont je m'étois volontairement privée pendant si long-temps, je les rappelois tous avec autant de joie que j'avois éprouvé de douleur en cherchant à les écarter. Il me sembloit qu'en me ressaisissant ainsi du passé, je rajoutois à ma vie toutes les années de bonheur qui s'étoient écoulées : mon imagination s'exaltoit d'une manière si extraordinaire, que l'idée de l'infortuné comte ne s'y offroit presque plus ; il m'étoit si facile de la repousser en pensant à lord Clarendon !.... Enfin, rien ne m'arrêtant plus dans le Derbyshire, j'en partis un matin à la pointe du jour. Enivrée des plus flatteuses espérances et des plus doux projets, le voyage me parut d'une longueur extrême; à mesure que je me rapprochois de Londres, mon impatience redoubloit. Je m'étois peint de tant de manières le bonheur dont j'allois jouir, je m'en étois fait de si délicieuses idées, que j'aurois donné la moitié

de

de ma vie pour l'avancer de quelques heures. Je me figurois la surprise de lord Clarendon en me voyant paroître; je me plaisois même à me représenter l'embarras, la contrainte et le dédain de son premier accueil; je jouissois d'avance de l'étonnement que lui causeroient la joie et la sérénité répandues sur mon visage; je le voyois m'examiner en silence, et lire dans mes yeux, baignés de larmes, ma justification et notre bonheur. Enfin je me représentois le moment décisif et touchant où je pourrois lui dire en me précipitant dans ses bras: *Innocente, proscrite et justifiée, je vous aime encore plus que jamais!* Telles furent les idées qui m'occupèrent sans cesse pendant ma route..... Hélas! que j'étois loin de pressentir le malheur qui m'attendoit!....

Cependant j'approche de Londres, je le découvre, mes yeux se remplissent de larmes; je suis agitée d'un frissonnement universel, je crie, je pleure,

je presse les postillons, j'arrive; je traverse cette ville autrefois abhorrée, témoin de mes outrages et de mes malheurs, et maintenant l'objet, le but de mes desirs. Tous les souvenirs qu'elle me rappelle, loin de m'attrister redoublent ma joie. Je l'ai quittée mourante, accablée de honte et de douleur; je compare ma fuite à mon retour, et j'en apprécie mieux encore le changement inespéré de mon sort. Appuyée sur la portière, je nomme à haute voix avec emphase la maison de lord Clarendon; j'appelle mes gens, je leur défends de me précéder, je veux m'annoncer moi-même. Je me montre, je desire que tout ce qui passe, tout ce qui me rencontre, me reconnoisse; il me semble que mon triomphe est écrit sur mon visage, et qu'en me laissant voir je me justifie..... Enfin j'aperçois ma rue..... ma maison !..... A cette vue, hors de moi, je veux ouvrir la portière, descendre, courir, me précipiter....., Une joie si vive, des mouvemens si vio-

lens surpassent mes forces et les épuisent, la respiration me manque, mes jambes tremblantes ne peuvent me soutenir, et je retombe dans ma voiture.... Quelle douleur, et quel effroi alloient succéder à des transports si doux!.... je m'étonne encore d'avoir pu supporter sans mourir une révolution si cruelle!... En entrant chez moi, je vis la cour remplie de monde et de voitures, je descends, et sûre de trouver lord Clarendon, je vole à son appartement, avec l'intention de le faire demander dans son cabinet. Je rencontre sur le perron un vieux valet de chambre qui l'avoit élevé, je lui dis de me conduire, il me regarde, me reconnoît et s'écrie : *Ah! milady! vous arrivez trop tard! mylord est expirant!* A ces funestes mots, tout mon sang se glace, et je tombe évanouie sur les marches du perron.... De cruels secours me rappellent à la vie; j'ouvre les yeux, je me trouve dans ma chambre entourée de mes femmes, et je re-

connois lady Névil au chevet de mon lit. Dois-je mourir enfin, m'écriai-je, lord Clarendon?.... Il vit encore, dit lady Névil..... Eh bien ! repris-je, qu'on me conduise près de lui !... Non, madame, répondit froidement lady Névil d'un air froid et dédaigneux, vous ne le verrez point. Je ne le verrai point ! interrompis-je avec emportement; et qui peut m'en empêcher ? je ne reçois d'ordre ici que de lord Clarendon, et lui seul a le droit de m'en prescrire. A ces mots, je me lève précipitamment pour sortir, mais lady Névil me retint; et prenant un ton plus doux : Vous êtes la maîtresse de voir mon neveu, me dit-elle; mais, madame, il est mourant, et la surprise que lui causera votre présence, peut avancer encore ses derniers momens. Je me rendis à cette réflexion, que l'égarement de la douleur m'avoit empêché de faire. Oui, m'écriai-je, oui, je dois me cacher et soustraire à sa vue, mais je dois être auprès de lui, et le

soigner, le veiller sans qu'il le sache.... Alors, sans laisser à lady Névil le temps de répliquer, je m'échappai de ses mains, et je courus chez lord Clarendon; je m'arrêtai dans son antichambre, je parlai à ses gens avec une fermeté qui leur en imposa, et je sus me faire obéir. Je demandai son médecin, je le questionnai; il acheva de me percer le cœur, en me disant que lord Clarendon, au septième jour d'une fièvre putride, étoit à toute extrémité. Cette confirmation de mon malheur me fut presqu'aussi douloureuse que m'en avoit été la première nouvelle. Au désespoir, et pouvant à peine retenir des gémissemens et des sanglots qui s'échappoient malgré moi, je suivis le médecin, qui me conduisit dans la chambre de lord Clarendon; les rideaux de son lit étoient tirés, de manière que je pouvois entrer sans être aperçue. On me donna un fauteuil près de la porte, et je restai là près d'une heure les yeux fixement attachés sur le

lit, dans un saisissement qui me rendoit immobile et stupide. Cette funeste contemplation m'absorboit toute entière, et j'étois absolument hors d'état de voir et d'entendre ce qui se passoit autour de moi. Je fus enfin tirée de ma léthargie par le médecin, qui vint me dire que *le pouls étoit un peu moins mauvais.* Ces seuls mots me ranimèrent. Ce rayon d'espoir releva mon courage, et me rendit à moi-même. Je sortis de l'anéantissement où la douleur m'avait plongée. Je commençai à porter mes regards sur ce qui m'environnoit, je vis que la chambre étoit remplie des parens et des amis de lord Clarendon, et personne ne s'étoit approché de moi et ne m'avoit parlé. Ce mépris si marqué me toucha peu d'abord et n'excita que ma surprise. Cependant tous les yeux étoient fixés sur moi; on m'examinoit avec l'expression insultante de la plus vive indignation, on se parloit à l'oreille; lady Névil, d'un air hypocrite et réservé, écoutoit les confiden-

ces, et sans répondre haussoit les épaules en soupirant et me regardant dédaigneusement. Je supportai cet examen avec patience, et j'opposai sans peine l'indifférence et la froideur, à la méchanceté et à l'affectation. Enfin, sur le soir, le médecin parla tout bas à lady Névil; alors elle le prit sous le bras d'un air affairé, se leva tout à coup et l'emmena dans l'antichambre où tout le monde la suivit. Cette fuite soudaine me causa un effroi inexprimable; j'avois seulement compris qu'il s'agissoit de lord Clarendon, et l'idée la plus funeste vint à l'instant s'offrir à mon esprit. Glacée de crainte, je n'osois éclaircir ce doute affreux, lorsque j'entendis lord Clarendon se retourner, s'agiter dans son lit et se plaindre. Hélas! il souffroit, mais il respiroit encore, et après avoir envisagé le comble du malheur, je me trouvai trop heureuse dans cet instant, et je bénis le ciel comme s'il venoit de me le rendre. Cependant lady Névil ne revenant

point, j'envoyai chercher le médecin, et je lui demandai l'explication de ce qui venoit de se passer. C'est, me répondit-il, que j'ai proposé de faire saigner mylord ; lady Névil n'est pas de cet avis, toutes ces dames s'y opposent, et je n'ose rien prendre sur moi. Ce discours me fit éprouver le mouvement de colère le plus violent que j'aye jamais eu dans ma vie. Je pris mon parti sur-le-champ. Vous devez, monsieur, répondis-je, ne consulter ici que moi. Seule, j'y suis maîtresse et j'y puis ordonner. A ces mots, je me levai, je fus dans l'antichambre, et m'adressant à lady Névil, il est temps, madame, lui dis-je, que je rentre dans mes droits ; l'égarement d'une juste douleur me les a fait négliger jusqu'ici ; mais enfin je vous déclare que j'aurai désormais le courage de les soutenir. La femme de lord Clarendon, après l'accueil qu'elle a reçu, ne voit ici que des étrangers ; elle ne veut point qu'ils partagent avec elles les soins sacrés

auxquels elle se consacre. Quand lord Clarendon aura repris sa connoissance, il décidera entre nous; mais jusque-là sa chambre est mon asyle, et je ne souffrirai pas qu'on vienne m'y troubler. En achevant ces mots, je rentrai et fermai sur moi la porte à double tour. Alors j'envoyai chercher les deux plus habiles médecins de Londres, afin d'avoir une consultation. Ils arrivèrent, furent d'avis de la saignée, et on la fit à l'instant même. Pendant cet intervalle, lady Névil furieuse, sortit de la maison, suivie de toutes les personnes que j'avois reléguées dans l'antichambre avec elle. On répandit dans le monde que j'étois revenue avec l'espérance de saisir un moment de foiblesse de lord Clarendon pour lui faire signer un testament en ma faveur (*), s'il re-

(*) En Angleterre un mari peut donner par testament tout son bien à sa femme, et même déshériter ses enfans pour elle.

prenoit un instant de connoissance. C'est ainsi que toutes les actions les plus innocentes de ma vie devoient être interprétées ! c'est ainsi que juge le monde sur des apparences incertaines et trompeuses. Nul de nous ne voudroit condamner juridiquement à une flétrissure infamante le dernier des citoyens dont le crime ne seroit pas incontestablement prouvé ; la seule idée d'un jugement inique dans ce genre, fait horreur à l'homme le moins délicat ; et tous les jours nous nous réunissons d'un commun accord pour déshonorer des objets que les liens de la société et souvent même ceux du sang devroient nous rendre intéressans et chers. Sur de simples conjectures, de légers indices, nous leur ravissons sans scrupule l'honneur, ce premier des biens après la vertu, et sans lequel la vie n'est qu'une chaîne honteuse que l'innocence ne peut supporter qu'au fond d'un désert, loin des regards qui la méconnoissent.

Cependant la saignée faite à lord Clarendon ne produisit d'abord que l'effet le plus effrayant. Son délire redoubla, je l'entendis plusieurs fois prononcer mon nom, et tour à tour m'accuser et me demander. Chacune de ses paroles retentissoit jusqu'au fond de mon ame, et me causoit des tressaillemens et des palpitations de cœur d'une violence inexprimable. La nuit fut encore plus cruelle : il cessa de parler et de s'agiter ; mais son pouls s'affoiblit, et le médecin ne me cacha pas qu'il craignoit tout de cet accablement léthargique. Eh quoi ! lui dis-je, n'y a-t-il plus d'espérance ? Il baissa la tête et ne répondit rien.... O ciel ! m'écriai-je, il n'est plus, peut-être ! En achevant ces mots, je m'élançai au chevet du lit, j'entr'ouvris le rideau, et je revis lord Clarendon pour la première fois depuis plus d'un an .... mais, grand Dieu ! dans quel état ! pâle, défiguré, les yeux fermés.... sans mouvement, sans connoissance !... Une de ses mains

étoit étendue sur le lit... je la touchai, et la sentant humide et glacée, je le crus mort. Je tombai à genoux, le visage appuyé sur cette main que j'inondois de pleurs : c'est donc ainsi, m'écriai-je que tu m'es rendu et que je devois te revoir!... tu meurs, et ta femme infortunée n'a pu se justifier et recevoir ton dernier soupir!... tu m'emportes ma gloire, mon innocence! Que m'importe la vaine opinion d'un monde que je vais fuir pour jamais! la tienne seule pouvoit changer ma destinée!... honneur, repos, bonheur, je perds tout avec toi!... Comme j'achevois ces mots, je sentis tout-à-coup la froide main que je tenois dans les miennes, faire un léger mouvement, et dans l'instant même lord Clarendon dit d'une voix foible ces paroles mal articulées : *Ah! c'est elle, qu'elle vienne.* Ce son de voix, ces mots si chers, me causèrent une révolution qui pensa m'être funeste : mon premier mouvement fut de me jeter dans ses bras; mais, voulant

me soulever, mes forces m'abandonnèrent, je glissai, et je tombai assez rudement, de manière que mon visage portant sur le bois de lit, je reçus du coup une contusion très-forte à la tête. Je ne pus retenir un cri que la douleur m'arracha, au moment même on accourut à mon secours; on me releva, et l'on m'entraîna promptement dans un cabinet voisin. Le médecin m'y suivit et me conjura de ne rentrer dans la chambre de lord Clarendon que lorsque je le pourrois sans danger pour lui; enfin, ajouta-t-il, nous l'avons vu mort, et il vit; il sort d'un sommeil léthargique qui, prolongé quelques instans encore, devenoit éternel. Vous avez réveillé son ame, il a reconnu votre voix, il a parlé, c'est beaucoup, c'en est assez même pour espérer; mais ne lui donnons point de nouvelles secousses qu'il n'auroit pas la force de supporter. La nature, l'amour viennent de faire un miracle, il faut que la prudence et la sagesse en retirent le fruit.

Ah Dieu! m'écriai-je avec transport, vous me rendez l'espérance et la vie, disposez de moi, guidez-moi, je m'abandonne entièrement à vous. Comme j'achevois ces mots, un valet de chambre vint nous dire que lord Clarendon s'agitoit, répétoit mon nom, et paroissoit me chercher autour de lui. Le médecin me quitta pour aller le trouver; n'ayant pas la permission de le suivre, je m'approchai de la porte, et l'entr'ouvrant, je me plaçai de manière que je pouvois voir tout ce qui se passoit dans la chambre. Le médecin s'avança vers le lit, et après avoir tâté le pouls du malade, il s'assit au chevet du lit, et lui dit: Grâce au ciel, mylord, vous ne nous donnerez plus d'inquiétudes, vous voilà ressuscité, et je réponds de vous à présent. Je ne sais comment, en écoutant ce discours, je pus résister au desir d'aller me jeter aux pieds de celui qui venoit de prononcer un oracle si cher! Je n'eus d'autre moyen d'échapper à cette tentation, que de fuir

au fond du cabinet; là, fondant en larmes, je me prosternai et j'adressai à l'Être suprême, qui seul dispose de nos destins, la prière la plus ardente que la reconnoissance puisse inspirer jamais. Je revins ensuite à la porte, j'entendis la voix chérie de lord Clarendon, j'écoutai en tressaillant : il demandoit ce qu'étoient devenues ses sœurs et lady Névil; le médecin répondit que, fatiguées d'avoir passé plusieurs nuits, elles étoient allées se reposer. Lord Clarendon ne dit plus rien et garda le silence pendant plus d'un quart-d'heure; enfin, reprenant la parole avec un ton plus foible, lady Clarendon est ici, dit-il, où se tient-elle? Oui, mylord, reprit le médecin, elle est ici; mais je vous conjure de ne la revoir que demain : vous n'êtes pas encore en état de soutenir une longue conversation, et il est temps de finir celle-ci. A ces mots, il s'éloigna et fut s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre. Une demi-heure après, lord Cla-

rendon le rappela, et lui dit avec une voix tremblante qui me pénétra: Elle ne doit rien craindre, vous pouvez l'assurer de ma part que je la reverrai sans peine, et..... il n'acheva pas, un profond soupir lui coupa la parole. Le médecin lui répondit, oui, mylord, demain; et il retourna à sa place.

Cependant j'écrivis à lady Névil que son neveu étoit hors de danger et qu'il desiroit la voir. Elle ne me fit pas de réponse et ne revint point. Sur le soir, lord Clarendon appela encore le médecin, et lui parla de moi à plusieurs reprises: Avouez, lui dit-il, qu'elle m'a cru mort; je ne me rappelle que le cri perçant qu'elle a fait au moment où j'ai repris ma connoissance .... dans son premier mouvement, ajouta-t-il en levant les yeux au ciel, elle n'a ressenti que de l'effroi..... Vous lui rendrez plus de justice, interrompit le médecin, quand vous saurez les détails de sa conduite. Ah! reprit vivement lord Clarendon, vous ne la connoissez pas!

Non, répondit le médecin, mais j'ai des yeux, et je crois ce que j'ai vu; il y a toujours dans les sentimens qu'on affecte quelque mal-adresse qui décèle leur fausseté, et croyez que j'ai là-dessus assez d'expérience pour ne m'y pas tromper. Lord Clarendon secoua la tête, ne dit plus rien, et la conversation finit là.

La nuit fut calme et décisive. Je me couchai vers les cinq heures; à midi, le médecin entra dans ma chambre, en me disant que lord Clarendon étoit parfaitement bien, qu'il m'avoit demandée plusieurs fois, et qu'il étoit décidé que je le verrois, mais un moment, et à condition que nous ne nous parlerions ni l'un ni l'autre. Je vous supplie, ajouta le médecin, de ne vous point attendrir; je voudrois que votre vue le satisfît sans lui causer une émotion dangereuse; ainsi, madame, faites-vous violence, et songez qu'il y va peut-être de sa vie. Il suffit, repris-je, soyez sûr de moi; alors je me levai, je passai

promptement une robe, et je descendis, guidée par le médecin. Il me fit attendre un moment à la porte pour aller prévenir lord Clarendon; ensuite il vint me dire d'entrer. Le médecin s'avança, me prit par la main et me conduisit auprès du lit. Je restai debout sans proférer une parole, avec un trouble et un saisissement impossibles à décrire, et qu'augmentoit encore la contrainte. Lord Clarendon étoit assis dans son lit, le corps penché et incliné de mon côté, d'une main il s'appuyoit pour se soutenir dans cette position gênante, et de l'autre il écartoit son rideau. Il me considéra d'abord avec attendrissement, ensuite il pâlit, et tout à coup il se retourna brusquement de l'autre côté, avec une expression de douleur et une exclamation qui me percèrent l'ame. Le médecin ferma son rideau et m'entraîna hors de la chambre. Il me fut sans doute infiniment pénible de revoir lord Clarendon sans oser lui parler ni me jus-

tifier; mais quelles douces consolations s'offroient à moi pour me consoler ! il étoit hors de danger, il m'aimoit encore; me croyant coupable, il venoit de me donner les preuves les plus touchantes d'une sensibilité qui fut son premier mouvement en revenant à la vie ; à mesure que ses idées se débrouilloient, il se la reprochoit davantage et cherchoit à l'éteindre, ou du moins à la cacher; mais j'étois au fond de son cœur, il ne me falloit qu'un mot pour y reprendre tous mes droits!... Oui, puisque je suis encore aimée, me disois-je, quand j'aurai parlé, quand il apprendra tout ce que j'ai souffert, la reconnoissance et la pitié, s'unissant à l'amour, le rendront sans doute plus délicat et plus tendre qu'il ne fut jamais; il lui falloit peut-être cette réunion de sentimens pour savoir aimer comme moi. Le seul souvenir de ses injustices et de mes peines suffiroit pour me rendre à jamais intéressante et chère à ses yeux; enfin notre

union va devenir mille fois plus solide et plus fortunée qu'elle ne le fut jadis, dans ce temps heureux et court qui précéda une chaîne si longue de tourmens et de douleurs. C'est ainsi que je m'enivrois des charmes d'un avenir chimérique dont je ne devois jamais jouir..... Foible condition que celle de l'homme ! sa prévoyance la plus sage n'est presque toujours qu'un vain songe, détruit par l'événement. Son imagination le trompe et l'égare, elle lui peint des maux ou des plaisirs qui ne se réaliseront jamais. Qui n'écriroit de l'histoire d'un homme que les événemens de sa vie, n'apprendroit pas en général s'il fut heureux ou malheureux. C'est, indépendamment de nos sentimens, l'enchaînement de nos idées et de nos réflexions qui fait notre destinée. Si le bonheur présent paroît peu solide, quoiqu'il pût durer toujours, nous ne jouissons de rien, et nous sommes à plaindre. Qu'on ne laisse dans la vie que le bonheur réel et les

maux qui vous arrivent, et l'on en retranchera presque toujours nos plaisirs les plus doux et nos peines les plus insupportables.

Cependant chaque instant sembloit raffermir la santé de lord Clarendon; lady Névil revint; et je remontai dans ma chambre, décidée à n'en sortir que le jour où je pourrois avoir un entretien particulier avec lord Clarendon. Cette époque fixée par le médecin fut remise à la huitaine. On me donna le soir un paquet sous enveloppe à mon adresse, je n'y trouvai qu'une gazette imprimée; je la lus, elle contenoit l'article suivant : « Le malheureux « comte d'Elby, qu'un attachement trop « connu retenoit depuis un an caché « dans le Derbyshire, vient, à trente-« quatre ans, de terminer sa brillante « carrière, dans le petit village obs-« cur de **** Celle qui lui avoit fait « tant de sacrifices, a fini par le sacri-« fier lui-même à une nouvelle pas-« sion, inspirée, dit-on, par un jeune

« lord fixé depuis six mois dans son « voisinage : le comte qui, malgré ses « lumières et toute l'étendue de son « esprit, avoit compté sur la constance « d'une femme sans mœurs, n'a pu « supporter un tel revers..... Il quitta « le château de*** un mardi, et le « jour suivant il n'existoit plus !..... Il « laisse un fils unique et une veuve in- « consolable dont les vertus méritoient « un meilleur sort. Elle est mourante « de douleur, et quoiqu'elle soit la plus « tendre des mères, son fils n'est pas « dans ces premiers momens une con- « solation pour elle ; on a même été « obligé de l'en séparer, parce qu'elle « est trop vivement affectée de la res- « semblance qu'elle lui trouve avec son « infortuné père. »

Il ne me fut pas difficile de deviner la main qui m'avoit envoyé ce libelle ; et je ne fus pas insensible à l'idée que cet écrit circuloit dans Londres. Ce fut alors que, pour la première fois, je songeai avec chagrin que je ne pour-

rois jamais être pleinement justifiée qu'aux yeux de lord Clarendon, puisqu'il étoit absolument impossible de montrer d'ailleurs à qui que ce fût, la lettre du malheureux comte; mon seul respect pour sa mémoire m'en aurait empêché, quand cet écrit n'auroit pas contenu le détail du crime de la comtesse d'Elby, et en outre des faits si injurieux à toute la famille de lord Clarendon. Je me consolai en pensant que le seul témoignage de lord Clarendon suffiroit pour détruire les plus fortes préventions contre moi, et que notre conduite à l'un et à l'autre acheveroit de confondre mes ennemis et mes accusateurs. Le médecin venoit me voir plusieurs fois par jour pour me donner des nouvelles de lord Clarendon; je lui parlai de la comtesse d'Elby, et il me confirma l'étrange fait que j'avois lu dans le libelle qu'on m'avoit envoyé. La comtesse, en effet, prétendoit retrouver en son fils les traits de son malheureux époux; et elle paroissoit

si attendrie de cette ressemblance, qu'on avoit soustrait l'enfant à sa vue. Cette femme si criminelle, sans remords, et si fausse sans necessité, excitoit un intérêt général et la plus vive admiration, et j'étois universellement regardée comme un monstre!....

Lady Névil, revenue près de lord Clarendon, me peignit des plus noires couleurs; et le jour même où je devois le revoir, lui ayant fait demander une audience particulière, j'essuyai le refus le plus formel, et l'ordre positif de retourner sans délai dans ma solitude: le médecin me l'annonça les larmes aux yeux; il fut très-étonné de me trouver aussi peu sensible à cet arrêt. Je lui dis simplement: Est-il en état d'écouter une explication qui lui causera autant de surprise que d'attendrissement, peut-il enfin supporter une émotion très-violente?.... Oui, reprit le médecin, si elle ne l'afflige pas. Eh bien, interrompis-je avec transport, embrassez-donc celle qui sera dans un

un quart-d'heure la plus heureuse femme d'Angleterre. Je vous dois la vie de lord Clarendon, la mienne; mon bonheur est votre ouvrage, soyez le premier à l'apprendre. A ces mots, je tirai d'une cassette mes deux copies des gouaches d'Ophélia; j'avois un grand manteau noir sous lequel je les cachai, et je volai à l'appartement de lord Clarendon. Je passai dans un cabinet, et je lui fis dire que je le priois instamment de m'accorder un moment d'entretien. On me fit attendre assez longtemps; enfin le valet de chambre revint et me donna un billet; il étoit de lady Névil, et contenoit ces mots :

« Mon neveu me charge de vous « dire, madame, qu'il est irrévocable- « ment décidé à ne point vous voir; et « qu'il compte que vous ne prolonge- « rez pas davantage votre séjour à « Londres. »

Après avoir lu ce billet, je me levai précipitamment; le valet de chambre, soupçonnant mon dessein, s'avança,

et me dit que je ne pouvois entrer. Je ne daignai pas lui répondre : il n'osa insister ; je sortis, je traversai un second cabinet, j'arrivai sans obstacle à la chambre de lord Clarendon dont je trouvai la porte ouverte, et tout-à-coup je m'offris à ses regards. Cette subite apparition le rendit immobile d'étonnement, ainsi que tous ceux qui l'entouroient. Je m'arrêtai, et je considérai un moment cette assemblée nombreuse, composée de mes ennemis, qui triomphoient de mes malheurs et de mon humiliation. Je sentis, je l'avoue, pour la première fois de ma vie, un mouvement secret d'orgueil et de vanité, qui rendit ma joie plus vive, et qui domina peut-être un instant sur les autres sentimens de mon cœur. Tous les yeux se fixèrent sur moi ; l'assurance, la fierté, le bonheur se peignoient à la fois sur mon visage, et confondoient les observateurs. Il y eut un moment de silence, produit par la surprise, pendant lequel je rassasiai mes

regards d'un spectacle si doux. Enfin, les ramenant sur lord Clarendon, j'oubliai ce vain triomphe et ne m'occupai plus que du seul objet digne de m'intéresser. A quelques pas du reste de la compagnie, il étoit assis dans l'embrasure d'une fenêtre avec lady Névil. Je m'approchai de lui, et je lui dis : Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez accordé un moment d'entretien; quand vous m'aurez écouté, je partirai si vous voulez, et pour toujours. L'air serein et le ton de confiance avec lequel je prononçai ces paroles, redoublèrent son étonnement; il se leva, et se tournant du côté de lady Névil : attendez-moi, lui dit-il, je ne tarderai pas. Lady Névil fit un sourire amer et dédaigneux; ensuite elle lui parla bas; il répondit vivement tout haut, vous verrez si je suis foible. A ces mots, il passa devant moi avec l'air le plus sévère : il me proposa de le suivre, et nous sortîmes ensemble. Quand il se trouva seul avec moi dans le premier

cabinet, je vis qu'il se troubloit ; il s'arrêta, s'appuya contre une chaise, et me dit : Eh bien, madame, expliquez-vous....., Non, repris-je, avec une émotion qui me permettoit à peine de parler, on pourroit nous entendre ici... Nous passâmes dans la seconde pièce. Je le quittai un instant pour fermer toutes les portes ; alors, parvenue enfin au plus beau moment de ma vie, je ne suivis plus que les mouvemens de mon cœur ; je courus me précipiter à ses pieds avec un transport et une véhémence qui lui arrachèrent des larmes malgré lui. L'excès de la joie et du bonheur, un saisissement inconcevable et délicieux m'ôtoient absolument l'usage de la parole ; mes regards seuls parloient à lord Clarendon, et je ne pouvois que pleurer, en serrant avec ardeur ses genoux tremblans, qu'il vouloit en vain dégager de mes bras. Il se laissa tomber dans un fauteuil, et me tendant la main pour me relever : Cessez, me dit-il, cessez ces éclats

superflus.... Ah ! si la dernière fois que je vous vis, avant votre départ de Londres, vous eussiez employé de telles armes, j'aurois pu alors tout oublier ; maintenant il n'est plus temps.... Vous avez fait le malheur de ma vie, n'attentez point du moins au repos qui m'est rendu. Ces mots, prononcés du ton le plus doux et le plus tendre, me pénétrèrent jusqu'au fond de l'ame ; et saisissant la main qu'il me tendoit, je la baignai de larmes, et je sentis les siennes tomber sur mon visage. Ah ! reprit-il, avec une voix entrecoupée, qu'espérez-vous d'un repentir si tardif ?..... et quand vous venez d'ajouter encore aux égaremens qui vous ont perdue ..... ignorez-vous donc le nouvel opprobre que répand sur vous la mort de votre infortuné séducteur !.... Que voulez-vous ? continua-t-il d'un ton plus ferme ; laissez-moi ..... Je ne puis ni ne dois vous pardonner. Me pardonner ! m'écriai-je enfin ; et me verriez-vous, si j'étois coupable ? Quoi

donc, interrompit-il, auriez-vous l'audace de prétendre vous justifier ?..... Quelles que soient vos fautes, je l'avoue, votre jeunesse, vos larmes et vos remords auroient le droit de me toucher; mais l'imposture !.... Oh ! regarde-moi bien, m'écriai-je, regarde-moi !..... l'expression que tu verras sur mon visage ne peut être celle d'une criminelle ou d'une suppliante ! Vois dans mes yeux le triomphe de l'innocence et la joie la plus pure !..... A ces mots, lord Clarendon pâlit, en me regardant avec une extrême surprise. Les deux tableaux que j'avois sous mon manteau venoient de tomber; je détachai aussitôt mon manteau, que je jetai promptement sur ces miniatures pour les cacher. Lord Clarendon, pétrifié, m'examinoit toujours en silence. Oui, poursuivis-je, oui, je suis innocente; oui, toi seul fus coupable, et c'est moi qui viens t'absoudre. En disant ces paroles, je me relevai, et je me jetai dans ses bras. Son émotion fut

si violente que je crus qu'il allait se trouver mal ; mais sa pâleur se dissipant, il me dit : Au nom du ciel, expliquez-vous..... Ah ! repris-je, daigne me croire avant que j'aye produit la preuve.... Une preuve ! interrompit-il en me regardant fixement avec la plus vive agitation. — Oui, une preuve sans réplique, et qui explique tout... — Eh quoi !... avant de mourir vous a-t-il écrit ?... Je ne répondis rien. Nos yeux se rencontrèrent, et il s'écria : Vous seriez innocente !... vous !... Nos pleurs redoublèrent et se confondirent, il me serra contre son sein, et me dit : Je te crois. Si tu m'abuses, tu seras la plus à plaindre. Rien ne manque donc à mon bonheur, m'écriai-je ; je ne l'attendois que de l'équité et de la raison, et je le dois tout entier à l'amour !.... Alors découvrant les deux gouaches de mon ouvrage : Regardez ces copies, lui dis-je, les reconnoissez-vous ?... — Je crois voir les tableaux qui sont dans mon cabinet. — Non, vous n'en voyez

que les copies. — Qui les a peint? — C'est moi. — Dans quel temps? — Pendant votre séjour à Bath. Je les venois prendre la nuit, et c'étoit ce qui me faisoit descendre dans le salon. — Est-il possible! mais quel étoit votre dessein, et pourquoi ne m'avoir pas instruit?... Ici, je l'interrompis, pour lui conter en peu de mots tous les détails qui pouvoient motiver et éclaircir ce fait. Ensuite je lui rendis compte du hasard qui avoit fait tomber entre mes mains la cassette du comte; et enfin, tirant d'un porte-feuille la lettre de cet infortuné, je la lui donnai. Lord Clarendon, hors de lui, l'ouvrit d'une main tremblante; mais à peine eut-il jeté les yeux sur les six premières lignes, que, tombant tout-à-coup à mes pieds, il s'écria, en versant un torrent de larmes :..... Et tu pourrois me pardonner?....

O souvenir immortel!.... souvenir touchant et pur, le seul que je puisse me retracer encore sans amertume ou

sans danger!.... mon cœur ne pouvoit suffire aux mouvemens qui l'agitoient : lord Clarendon, dans un état aussi violent, me disoit tout ce que l'amour, la reconnoissance et les remords peuvent inspirer de plus passionné. Il s'arrachoit de mes bras pour se précipiter à mes genoux et les arroser de larmes; je ne l'avois jamais vu si tendre; enfin il sembloit que mon ame eût passé dans la sienne, et qu'elle lui communiquât toute l'ardeur et toute l'énergie de ses sentimens. Quand la violence de ces premiers transports fut un peu calmée, je conjurai lord Clarendon, et je le forçai de lire la lettre toute entière. Après cette lecture, il essuya les pleurs dont son visage étoit inondé; il se leva brusquement, et me prenant par la main : Il est temps, me dit-il, que la vertu reçoive enfin l'hommage dont elle est digne. Venez; ma famille rassemblée m'attend sans doute encore; venez triompher à ses yeux..... Arrêtez, interrompis-je, arrêtez, je ne puis

être justifiée qu'aux vôtres. Vous ne pouvez montrer cette lettre, sans déshonorer votre sœur, et sans hasarder l'état de son enfant; d'ailleurs, nous devons respecter la mémoire d'un infortuné qui fut votre ami!.... Il s'immola pour moi, pour mon repos, mon bonheur et ma gloire; ses derniers sentimens, sa fin déplorable expient et réparent assez les maux qu'il nous a faits;.... dérobons à tous les yeux cette odieuse et triste connoissance..... On dira que je vous ai séduit, que vous êtes aussi foible que je suis artificieuse; que m'importe? le ciel, vous et mon cœur, voilà les témoins et les juges de mon innocence, ils me suffisent; je n'en veux point d'autres. Ame pure et sublime! s'écria lord Clarendon; dirige désormais toutes les actions de ma vie; sois mon guide, éclaire et conduis un malheureux égaré depuis si long-temps.... Mais, continua-t-il, sans cette preuve fatale que l'honneur nous défend de produire, on rendra

justice à la vertu; mon respect, mon admiration, mon idolatrie pour toi, sauront ouvrir tous les yeux, et tu seras justifiée dès qu'on nous aura vus ensemble : alors, n'écoutant plus que son empressement, il me conjura de le suivre, et nous nous trouvâmes bientôt à la porte de sa chambre; il l'ouvrit précipitamment; et en entrant nous vîmes que tout le monde nous avoit attendus. Lady Névil s'avança avec un air d'inquiétude, et recula de surprise en apercevant lord Clarendon qui, aussitôt que nous fûmes dans la chambre, se jeta à mes genoux : cette action, à laquelle je ne m'attendois pas, m'étonna; je pensai dans l'instant, que, ne pouvant me justifier par des preuves évidentes et claires, lord Clarendon ne paroissoit aux yeux des spectateurs qu'un homme avili au dernier excès par la séduction et l'artifice. Cette idée me causa l'embarras le plus cruel; je sentis que je rougissois; j'en fus plus déconcertée encore,

et tout alors, dans mon maintien, dut peindre la confusion, la honte, et la plus pénible contrainte. Cependant un profond silence régnoit autour de nous; et lord Clarendon, après s'être un peu remis du trouble intérieur qu'il éprouvoit lui-même, s'adressant à lady Névil : Vous avez reçu mes plaintes, madame, lui dit-il, soyez aujourd'hui témoin de l'authentique aveu que je fais de leur injustice;..... c'est aux pieds de ma femme, devant ma famille et la sienne que je dois expier des égaremens que je ne me pardonnerai jamais. J'ai la preuve la plus convainquante et la plus positive de l'innocence et de l'incomparable vertu de lady Clarendon; c'est avec transport que j'en fais le serment au milieu de mes parens et de mes amis; s'ils balançoient à me croire, je ne verrois plus en eux que les ennemis de mon repos, de mon honneur et de la vérité.

Pendant ce discours, que mon embarras me fit trouver d'une longueur

extrême, je hasardai de jeter quelques coups-d'œil à la dérobée sur lady Névil et deux ou trois autres personnes, et je vis clairement que toute cette scène leur parut du plus grand ridicule. On se mordoit les lèvres pour s'empêcher de sourire; on se poussoit mutuellement, on se regardoit en dessous; enfin, le mépris, la moquerie, et la plus insultante pitié pour lord Clarendon, se manifestoient sur tous les visages, et particulièrement sur celui de lady Névil, que je surpris plus d'une fois haussant les épaules et faisant différens signes d'indignation. Quand lord Clarendon parla de mon *incomparable vertu*, cette expression excita un mouvement dans toute l'assemblée, qui me fit tressaillir; je crus qu'on alloit l'interrompre; je baissai les yeux, et je sentis que j'étois prête à me trouver mal;.... ensuite, en réfléchissant que ma pâleur et mon abattement sembloient déceler une conscience coupable, mon trouble s'accrut

encore, et j'achevai de perdre toute contenance. Cependant on avoit repris un maintien plus tranquille; mais plusieurs personnes feignant de se moucher, se cachoient le visage avec leurs mouchoirs, et les deux filles de lady Névil s'étant retirées du cercle, se tenoient derrière leur mère et leur tante, de manière à ne pouvoir être vues. Lady Névil étoit appuyée sur le bras de sa nièce lady Bolton; et toutes deux tenant leurs éventails déployés, s'en couvroient la moitié du visage. Ces cruelles observations me percèrent le cœur. On peut braver l'opinion publique lorsqu'elle n'attaque que soi, l'innocence alors console de l'injustice; il y a même de la grandeur et de l'héroïsme à n'aimer la vertu que pour elle, l'approbation la paye, et qui sait se passer de cette récompense n'en est que plus estimable, et ne s'en apprécie que mieux. Mais quel courage opposer au malheur affreux de voir mépriser ce qu'on aime, et d'en être la

cause? Quand on donneroit sa vie pour augmenter sa gloire, comment supporter l'infortune de l'avilir et de le rendre l'objet de la risée et de la censure du public? Toutes ces réflexions, qui ne s'étoient jamais présentées à mon esprit, vinrent en foule m'assaillir à la fois dans le court espace d'un demi-quart d'heure..... Enfin lord Clarendon ayant cessé de parler, se releva, et regardant lady Névil, attendit sa réponse. Après un moment de silence, elle lui dit d'un air ironique : Je suis charmée que vous soyez content, c'est tout ce que l'on pouvoit desirer. A ces mots, se retournant, elle appela ses filles et sortit précipitamment avec elles. Les autres personnes se croyant obligées à plus de ménagemens et de bienséance, s'approchèrent avec embarras de lord Clarendon et de moi, et nous balbutièrent à l'un et à l'autre quelques froids complimens d'assez mauvaise grâce. Lord Clarendon commençoit à ne pouvoir

plus dissimuler son mécontentement et sa colère; voyant qu'il étoit au moment d'éclater, j'affectai un air riant et serein; je parlai à tout le monde; on songeoit déja à s'en aller; je retins par des questions auxquelles on fut forcé de répondre; la conversation devint générale et moins languissante; la curiosité de savoir comment je la soutiendrois, engagea à rester un temps assez raisonnable : c'étoit tout ce que je voulois; enfin, tout le cercle se leva à la fois pour s'en aller; alors, je m'approchai des femmes qui étoient rassemblées, je leur fis beaucoup de complimens sur le plaisir que j'aurois à les revoir, à les recevoir chez moi, et à cultiver leur amitié. On me répondit entre les dents quelques phrases que je n'entendis point; j'eus l'air d'être charmée, comme si l'on m'eût dit les choses les plus honnêtes, et j'embrassai même celle avec qui je savois que lord Clarendon seroit le plus fâché de se brouiller; elle s'y prêta avec peu de

grâce, et sûrement fut très-affligée que je l'eusse mise dans le cas d'être citée pour avoir mérité cette préférence ; mais je retirai le fruit que j'attendois de cette conduite, qui me coûta infiniment. Lord Clarendon, me voyant contente, se persuada que j'avois lieu de l'être ; il se calma, se radoucit, et j'évitai une scène qui auroit sans doute été aussi violente que désagréable.

Lorsque nous nous retrouvâmes seuls, lord Clarendon et moi, je connus facilement qu'il me cachoit une partie de son chagrin pour ne pas m'en causer ; il ne me parla que de lady Névil, et me dit qu'il ne la reverroit de sa vie. A l'égard des autres, ajouta-t-il, vous les ramenerez facilement. Je l'espère, repris-je ; mais, continuai-je, si l'opinion du public vous étoit aussi indifférente qu'elle me l'est !..... L'opinion de ses amis et de ses parens, interrompit-il en soupirant, ne peut jamais être indifférente..... Ce peu de mots me fit connoître la situation secrète de son

cœur, et m'affligea sensiblement. Je le trouvai le reste du jour moins passionné, moins tendre; il fut rêveur et distrait : sur le soir, il eut un peu de fièvre, et me causa les plus vives inquiétudes. Il ne voulut pas me permettre de le veiller; je me retirai dans ma chambre, où je ne trouvai ni le sommeil, ni le repos. Ce bonheur, dont je m'étois fait une si délicieuse idée, et dont j'avois joui quelques instans, venoit de disparoître presqu'entièrement à mes yeux. Je vis que des événemens extraordinaires peuvent émouvoir les caractères froids et foibles, mais non les changer. Ces secousses violentes produisent des mouvemens vifs et passionnés; mais quand le foyer de la chaleur n'existe pas au fond de l'ame, ce feu factice s'éteint bientôt. Ces tristes réflexions m'occupèrent une partie de la nuit: extrême en tout, et ne pouvant modérer l'impétueuse ardeur de mon imagination, je m'exagérai des maux, si supportables en

comparaison de ceux que j'avois soufferts, et je me creusai la tête pour me trouver presqu'aussi à plaindre que je l'avois jamais été. C'est ainsi que l'expérience des peines les plus cruelles n'endurcit point sur les moins considérables qu'on peut éprouver par la suite : une excessive sensibilité retardera toujours en nous les fruits de la raison et les progrès de la sagesse.

Aussitôt que le jour parut, je descendis chez lord Clarendon; je le trouvai réveillé, fort abattu, fort changé, mais sans fièvre. Il me dit que son projet étoit de rassembler toute sa famille, à l'exception de lady Névil, et de la comtesse d'Elby (que son deuil retenoit chez elle), et de lui donner à souper; il fit faire les billets d'invitation en son nom et au mien, et les envoya sur-le-champ. Il avoit fixé un jour fort éloigné, afin d'ôter tout prétexte de refus. Malgré cette précaution, je prévis l'événement, et je m'en affligeai d'avance. Les réponses furent ce

qu'elles devoient être; on ne pouvoit se dispenser d'accepter; mais je n'en espérai pas davantage. Lord Clarendon se flatta du contraire, et en reprit un peu plus de gaîté. Quoique sa santé fût encore bien chancelante, il se pressa de sortir afin d'aller voir la comtesse d'Elby; il revint de chez elle si ému et indigné, que je n'osai l'interroger sur ce qui s'étoit passé entr'eux; il me dit seulement qu'il étoit brouillé sans retour avec elle; et il me parut beaucoup plus irrité qu'affligé, car l'excès de sa colère ne lui permettoit aucun regret à cet égard. Cependant sa santé toujours languissante, ne se rétablissoit point; loin de reprendre ses forces, il maigrissoit et s'affoiblissoit chaque jour; je consultai sur son état, et l'on me tranquillisa en m'assurant qu'il n'avoit point de fièvre, et que sa foiblesse étoit la suite inévitable d'une longue et dangereuse maladie. Il me témoignoit une tendresse et une reconnoissance qui auroient peut-être pu satisfaire toute

autre que moi, mais je ne le retrouvois plus ce qu'il m'avoit paru d'abord; il n'étoit pas heureux comme je l'avois espéré. J'entrevoyois dans l'avenir mille nouveaux sujets de mécontentement et de chagrin, et toutes ces idées remplissoient mon cœur d'amertume. Lord Clarendon me parloit souvent de ses injustices passées, et des cruels artifices du comte d'Elby. Ce fut, me dit-il, à l'époque de votre grande maladie que j'achevai de me confirmer dans mes soupçons; je vous gardai, je vis clairement que le comte d'Elby vous adoroit : il ne me cacha ni ses pleurs, ni son désespoir, et je ne doutai plus de votre intelligence. J'attribuai les premiers mots que vous prononçâtes en parlant de moi, aux remords et à l'aversion, enfin tout concourut à m'abuser. Lady Névil sut m'arracher la triste confidence de mes peines; alors elle produisit contre vous le témoignage de vos propres femmes, mes gens confirmèrent cette délation;

vous savez le reste, et le parti que je pris, il me coûta infiniment : vous me fîtes une extrême pitié ; ce mouvement l'emporta, dans mon cœur, sur un ressentiment que je croyois si juste ; et je pleurai sur vos malheurs autant que sur les miens. Ce récit me peignoit et me retraçoit toutes les peines que j'avois éprouvées moi-même. Mais qu'il me parut froid, et qu'il me fit clairement connoître l'extrême et cruelle différence de ma manière de sentir à celle de lord Clarendon ! Dans ces momens affreux qu'il me rappeloit, je me voyois au désespoir et mourante, abhorrant la vie, baignée dans les larmes, renonçant à la société et à l'univers, pour ne m'occuper que de ma douleur et d'un amour funeste, que ni l'injustice, ni les outrages et l'ingratitude, ne pouvoient détruire, ni même affoiblir. Et, d'un autre côté, je voyois l'objet d'un sentiment si tendre et si profond, dans une situation à peu près semblable, mais plus violente encore,

se livrer au tumulte, à la vaine dissipation, étouffer de foibles regrets dans le sein des plaisirs; rechercher le monde, s'y distraire, s'y amuser et se flatter, en m'oubliant, d'avoir connu l'amour et d'être encore sensible. C'est ainsi que chaque entretien, chaque réflexion anéantissoit peu à peu mon bonheur. J'avois repris des sentimens qui me sembloient autorisés par la raison même, et bientôt je connus, mais trop tard, qu'il m'étoit plus facile de triompher entièrement d'un penchant si violent et si cher, que d'en modérer l'excès. Pour un effort extrême on emploie toute sa force, et comme elle est proportionnée à l'énergie de nos passions, il est toujours possible de se vaincre. Mais on en manque souvent dans les occasions qui demandent moins de courage, et la victoire qui promet le plus de gloire, est presque toujours la plus facile et la plus sûre.

Cependant lord Clarendon, toujours uniquement occupé du desir de me jus-

tifier, fit plusieurs visites à quelques hommes de ses amis, pour leur conter tout ce qu'il étoit possible de dire ; il n'omit pas l'histoire des gouaches, et se permit même de confier l'infidélité du comte d'Elby à cet égard. Mais il ne pouvoit montrer sa lettre que j'avois retirée de ses mains, et tous ces récits ne firent pas la moindre impression.

Le temps s'écouloit, et nous arrivâmes enfin au jour si desiré par lord Clarendon, et désigné pour le grand souper. Dans le cours de la journée, nous reçûmes quelques billets d'excuses, mais contenant des raisons et des prétextes si plausibles que lord Clarendon crut parfaitement à leur sincérité. Vers les neuf heures, deux ou trois hommes arrivèrent; ils furent reçus avec transport : d'autres survinrent encore successivement; mais point de femmes, et je m'aperçus que lord Clarendon commençoit à s'agiter et à s'inquiéter vivement. Il ne fut pas

long-temps

long-temps dans cette incertitude; dans l'espace d'une demi-heure on nous apporta quinze billets de femmes priées, qui toutes s'excusoient, et de la manière la moins vraisemblable et la moins polie. J'éprouvai dans cette occasion à quel point les petites choses peuvent être sensibles par l'importance qu'on y met; je n'y en attachois aucune pour moi personnellement, mais l'état où je vis lord Clarendon me causa un chagrin inexprimable. Il fallut se mettre à table, où il se trouva quinze ou seize couverts de trop. Lord Clarendon étoit pâle et tremblant; il lui fut impossible de dire un seul mot et de dissimuler l'excès de sa colère; les témoins d'une scène si ridicule laissèrent plus d'une fois échapper, malgré eux, les signes d'une gaîté maligne qui me découvrirent assez l'espèce de part qu'ils prenoient à cet événement. Je fis presque seule tous les frais de la conversation; j'abrégeai le souper autant qu'il me fut possible. Un nouvel inci-

dent plus frivole encore que les autres, vint achever de déconcerter entièrement lord Clarendon. Il avoit l'usage, lorsqu'il donnoit de grands soupers à toute sa société, de faire mettre dans le salon, sur la table de jeu, une énorme corbeille dans laquelle chaque dame trouvoit un superbe bouquet entortillé d'un petit papier sur lequel étoit écrit son nom. Dans son trouble, il avoit oublié de contremander cette galanterie si superflue, de sorte qu'après le souper, en entrant dans le salon, cette fatale corbeille fut le premier objet qui frappa nos regards. Lord Clarendon pâlit et rougit successivement; son embarras fut si cruel, qu'il auroit dû n'exciter que la compassion, et je vis ceux qu'il appeloit ses amis, saisir les prétextes les plus mal-adroits pour excuser les rires indécens qu'il leur fut impossible de retenir. L'indignation vint me délivrer de l'espèce de confusion qui m'avoit un moment gagnée malgré moi; et me tour-

nant vers lord Clarendon, vous croyiez ce matin, lui dis-je, avoir des parens honnêtes et sensibles et des amis fidèles; ce jour vous désabuse, et cette épreuve, si triste du moins, vous a fait connoître sur qui vous devez compter. Songez à présent que les mauvais procédés n'avilissent que ceux qui les ont, et non l'objet qui les éprouve, et ne vous en vengez que par l'indifférence et l'oubli.... Oui, reprit-il, avec des yeux enflammés de colère, je méprise des femmes guidées par la haine et l'envie; mais s'il existe un homme, quel qu'il soit, qui ose attaquer la réputation du seul objet que je doive aimer, honorer et respecter, qu'il se nomme, qu'il se déclare, ou je le dénonce d'avance à la société, comme un imposteur timide et lâche qui craint la juste vengeance que l'honneur et la vérité me forceroient à tirer de lui. L'un des hommes prit la parole pour dire qu'assurément ceux qui s'étoient rendus à mon invitation avec exactitude et em-

pressement, ne pouvoient pas imaginer qu'on les comprît dans la classe des personnes dont on croyoit avoir à se plaindre. Lord Clarendon ne répondit que par un regard plein de mépris, et me prenant par la main, il sortit impétueusement en m'entraînant avec lui. Aussitôt que nous fûmes tête à tête, il cessa tout-à-fait de se contraindre, et me laissa voir, sans aucun déguisement, à quel point il étoit affecté. Il me parla même de la lettre du comte d'Elby, et me témoigna le plus vif regret de ne pouvoir la montrer. Quand vous le pourriez, lui dis-je, à quoi vous serviroit une telle confiance avec des gens qui vous abandonnent et qui me détestent; ils garderoient sans doute un secret qui me justifie; mais que pourriez-vous gagner à le trahir? d'augmenter peut-être la haine qu'on a pour moi, en détruisant tout ce qui l'excuse, ou du moins le prétexte dont on la colore. Si vous aviez un ami véritable, si vous pouviez m'en nommer un seul,

je vous la remettrois cette lettre fatale, et je vous dirois : Allez me justifier dans un cœur digne de vous ; déposez-y mon innocence et nos secrets, et que l'amitié, en partageant notre bonheur, l'augmente encore s'il est possible. Mais, continuai-je, vous n'avez d'ami que moi, vous n'êtes aimé que par moi seule ; si mes sentimens vous suffisent, que nous serons heureux ; mais, hélas ! nous ne pouvons l'être qu'à ce prix ! Ces dernières paroles l'émurent et le touchèrent ; il me répondit avec le charme et la douceur qui accompagnoient naturellement ses discours. Il m'attendrit, me calma, mais il ne me satisfit point. Le voile étoit enfin déchiré ; l'aimant peut-être autant que jamais, je le connoissois trop parfaitement pour que les protestations de sa tendresse et les assurances d'un sentiment égal au mien eussent encore le droit de me persuader ; je l'écoutois avec plaisir ; des mots si doux flattoient mon oreille ; mais ayant

perdu l'illusion qui me les rendoit si chers autrefois, je les entendois sans transport.

Deux jours après cet entretien, un matin que nous déjeûnions ensemble, on nous apporta la feuille des nouvelles; pendant que je faisois le thé, lord Clarendon la prit et la lut tout bas; tout-à-coup il se leva et sortit de la chambre; au bout de quelques instans, ne le voyant pas revenir, je fus le chercher; je le trouvai dans son cabinet lisant encore la feuille qu'il avoit emportée. En jetant les yeux sur son visage, je devinai au moment même une partie de la vérité. Quand il m'aperçut, il voulut me cacher le papier; mais je m'en saisis, et le regardant: Je sais, lui dis-je, ce que contient cet écrit; il est inutile de m'en faire un mystère; on y compte l'histoire de notre réunion, celle du souper n'y est pas oubliée; on cherche à vous y couvrir des plus grands ridicules; on m'y représente sous les traits le plus odieux, et l'on

ajoute qu'après vous avoir trahi, j'ai fini par vous séduire et vous brouiller avec toutes les personnes qui auroient pu vous éclairer et me perdre. Vous n'avez pas tout deviné, reprit lord Clarendon; tenez, puisque vous le voulez, lisez cette absurde calomnie. En disant ces mots, il me donna la feuille en m'indiquant l'article : c'étoit celui du souper. Après avoir dit que de dix-huit femmes et d'autant d'hommes priés, il n'étoit venu que cinq ou six hommes; on ajoutoit qu'ayant arrangé une fête que j'avois oublié de contremander, tout-à-coup, comme on servoit le fruit, les portes de la salle s'ouvrant avec bruit, avoient découvert une galerie illuminée, décorée de guirlandes de fleurs; et qu'au même moment la musique la plus mélodieuse et la plus brillante s'étoit fait entendre. On ajouteit plusieurs réflexions sur l'*indécence atroce* d'avoir préparé *un bal* deux mois après la mort de l'infortuné comte; et tandis que *sa respec-*

table veuve, noyée dans les larmes, étoit encore entourée de tout l'*appareil lugubre du deuil le plus profond.*

Voilà un récit tout simple, dis-je à lord Clarendon; j'aurois dû l'imaginer, car c'est ainsi que dans le monde les faits se rapportent et se dénaturent. Mais, poursuivis-je, est-il possible que vous receviez une impression si vive de ces nouvelles dont vous connoissez depuis si long-temps la licence et l'imposture? Elles sont presque toujours dictées par la vengeance et la haine; et il suffit d'avoir un ennemi à Londres, pour être ainsi indignement noirci et calomnié. Mais, poursuivis-je, puisque vous ne pouvez pas vaincre à cet égard une sensibilité qui vous rend malheureux, il faut du moins, pour quelque temps, quitter un séjour où rien ne doit vous attacher.... Oui, reprit-il en se levant et se promenant avec agitation, je veux voyager; Londres m'est devenu odieux; je veux le fuir, et peut-être à jamais.

Je l'encourageai dans ce dessein, et il fut décidé que nous partirions sous quinze jours pour la France. On vint interrompre cet entretien pour me dire que lord Selden, arrivant de l'Irlande, demandoit à me voir en particulier. Je n'entendis pas prononcer sans émotion le nom de l'ami intime du malheureux comte d'Elby; je me rendis dans mon appartement, où il fut sur-le-champ introduit. Je viens, madame, me dit-il, m'acquitter d'un devoir, en vous communiquant la lettre touchante d'un infortuné qui, dans ses derniers momens, ne s'est occupé que de vous!.... L'homme qu'il avoit chargé de me la remettre, vint d'abord me chercher à Londres où je n'étois point; ensuite, sur de fausses indications, il se rendit chez mon oncle, dans le Yorkshire; enfin il n'a pu me trouver qu'après deux mois de recherches; alors j'ai tout quitté pour venir sans délai à Londres exécuter avec exactitude et zèle les dernières volontés d'un ami qui me

fût si cher. En disant ces paroles, il me remit la lettre de l'infortuné comte. Je l'ouvris d'une main tremblante; elle était datée du jour de sa mort; j'y lus ce qui suit :

« Mon digne ami,

« Vous savez que, depuis long-temps, « ma santé est totalement détruite..., « Atteint d'un mal incurable, et sen- « tant tout-à-coup des douleurs insup- « portables, j'ai pris une potion qui « m'a paru devoir être le seul remède « à mes maux.... Mon état semble em- « pirer, et je crois toucher à mes der- « niers momens.... Si je ne m'abuse « point, ma mort, qui paroîtra subite, « donnera lieu sans doute à beaucoup « de fables, et peut-être que l'envie et « la méchanceté essayeront d'en tirer « parti pour noircir la réputation de « la femme la plus intéressante et la « plus respectable; vous imaginez bien « que je veux parler de lady Claren- « don. S'il est ainsi, c'est vous, mon

« ami, que je charge du soin de réfuter « les calomnies dont elle sera l'objet. « Je déclare, sur le bord de la tombe, « que cette femme angélique, fidelle à « son époux et à tous ses devoirs, est « restée pure et irréprochable, malgré « les injustices de sa famille et du « monde!.... Vertueux Selden, soyez « son défenseur, publiez cette lettre, « répandez-en des copies, soyez le « protecteur, et, s'il le faut, le ven- « geur de l'innocence outragée et de la « vertu la plus sublime, persécutée par « la haine. Voilà ce que j'attends de « vous, et l'espoir qui me console.

« Je vous envoie mon épée, elle a « bien servi la patrie et l'amitié, et je « crois l'honorer davantage encore en « la remettant dans vos mains. Adieu!... « conservez, cher Selden, cette raison « qui vous a toujours préservé des « écarts dangereux produits par une « imagination exaltée..... La sagesse et « le bonheur sont les fruits précieux « de la modération..... Un violent en-

« thousiasme prolongé, quel qu'il soit, « est un état contre nature, dont il ne « peut résulter que des égaremens ou « des résolutions désespérées....

« Depuis quatre ans mon testament « est entre vos mains; s'il en est be- « soin, vous n'oublierez pas d'appeler « les quatre témoins qui me l'ont vu « signer. »

Je lus cette lettre deux fois, car mon trouble et mes larmes m'avoient empêché d'abord de la comprendre. Lord Selden me dit qu'il l'avoit déjà fait mettre dans les papiers publics, et qu'il en répandroit des copies avec profusion. Ensuite il me parla du testament du comte d'Elby. Il ne peut être contesté, me dit-il, car il est fait depuis plusieurs années; le comte l'écrivit peu de temps après la mort du chevalier Barleton. Il m'a nommé son exécuteur testamentaire, et c'est une tâche pénible à remplir. Ce testament sera trouvé fort bizarre, et l'est en

effet. Le comte, pour ainsi dire, y déshérite son fils unique, du moins il le frustre de tout ce qu'il peut lui ôter; par d'anciens arrangemens de famille, il ne peut le dépouiller de la belle terre du comté de Suffolk, il lui ôte tout le reste, ce qui fait plus de la moitié de cette grande fortune, et pour donner cet immense héritage à un parent éloigné qu'il n'aimoit ni n'estimoit, et dont il avoit même à se plaindre. Ce parent, repris-je, n'eût-il pas été l'héritier naturel de ces biens, si le comte n'avoit point eu d'enfans? Il est vrai, répondit lord Selden; mais le comte laisse un fils, et un fils enfant qui ne peut avoir démérité..... Ah! monsieur, interrompis-je, sur des choses qui nous sont inconnues, n'accusons point les morts, qui ne peuvent nous répondre et se défendre. Le comte avoit des principes et de la probité; soyons persuadés qu'il a cru faire une action équitable. C'en étoit une en effet; mais, comme lord Selden l'avoit prévu, ce

testament indigna tout le monde : on s'attendrit sur le sort de la *vertueuse mère*, de *l'intéressant enfant*, et le malheureux comte fut universellement accusé d'avoir été le père le plus dénaturé, ainsi que le plus ingrat de tous les maris.

Lord Selden me laissa une copie de la lettre du comte, et je la portai à lord Clarendon, auquel cet écrit causa la joie la plus vive, car il ne douta point qu'il ne fût suffisant pour mon entière justification. Il se trompa; la lettre venoit trop tard, et ne détruisit point les premières impressions produites par la calomnie. Quand on croit faire honneur à ses principes en se déchaînant contre des infortunés qui ne sont accusés que sur des *ouï-dire*, on n'abjure pas facilement ses préventions; car au lieu de se glorifier d'une vertueuse indignation, il faudroit convenir qu'on a eu tort et qu'on a été injuste. Ainsi la lettre du comte ne changea l'opinion que d'un très-petit nom-

bre de personnes; toutes les autres prétendirent qu'elle ne prouvoit que l'inconcevable excès de la passion que le comte avoit eue pour moi, et sa générosité à mon égard. Beaucoup de gens soutinrent que la lettre étoit supposée et fabriquée entre lord Selden, lord Clarendon et moi. Lord Selden se conduisit avec autant de zèle que de droiture, et n'épargna rien pour me justifier; tout ce qui en résulta, fut qu'en sa présence on n'osa plus me déchirer; mais d'ailleurs mes ennemis personnels, outrés du testament du comte et de sa dernière lettre si honorable pour moi, n'en devinrent que plus envenimés et plus ardens à me nuire. Lord Clarendon, forcé de renoncer à une espérance qu'il avoit embrassée avec transport, retomba dans un chagrin qui me fit faire de nouvelles réflexions, et toujours du genre le plus affligeant. Il étoit sans doute naturel qu'il fût vivement affecté du mépris qu'on me témoignoit, j'avois éprouvé

ce sentiment pour lui, ainsi je devois le concevoir; mais je n'avois que trop de raisons de penser qu'il étoit encore plus sensible aux ridicules personnels qu'on répandoit sur lui, et à la perte d'une société agréable, quoiqu'il n'eût jamais véritablement aimé aucune des personnes qui la composoient. Il m'avoit perdu sans désespoir, sans même que sa santé s'en ressentît, et je lui voyois l'affliction la plus vive et la plus profonde dans une circonstance infiniment moins douloureuse. D'après ce point de comparaison, il m'étoit impossible de ne pas attribuer à la vanité, des mouvemens dont il m'eût été si doux d'être la seule cause. On dit communément que les personnes froides sont les plus heureuses, parce qu'elles ne peuvent éprouver les peines les plus cruelles de toutes, qui sont celles que produit la sensibilité; c'est une erreur. Plus nous sommes incapables de nous attacher, plus nous sommes personnels, et l'amour-propre

nous prépare des maux cuisans qu'aucune consolation humaine ne peut adoucir. Il fait rougir celui qu'il afflige, il lui ravit jusqu'à cette dernière ressource des infortunés, celle de confier sa peine et de l'alléger en la communiquant. Pour ses jouissances, quelque brillantes qu'elles puissent être, quel est le cœur qu'elles ont jamais satisfait? Insatiable autant qu'insensé, il desire, il envie encore, au milieu de ses plus éclatans succès, tandis qu'un seul instant peut payer à l'ame sensible des années entières de souffrances.

Cependant je m'occupois vivement des préparatifs de notre départ, et je les hâtois avec ardeur, lorsque tout-à-coup lord Clarendon parut s'en dégoûter, et me dit qu'il ne croyoit pas que sa santé pût lui permettre de faire un aussi long voyage; en effet, il étoit d'un changement affreux et d'une foiblesse excessive : mes inquiétudes se ranimèrent, hélas! elles n'étoient que trop bien fondées!.... Je rappelai

son médecin qu'il avoit, malgré moi, cessé de voir depuis quelque temps; cette nouvelle consultation me remplit d'effroi, et laissa dans le fond de mon ame un cruel pressentiment qui ne me quitta plus. Le médecin que j'interrogeai secrètement, me répondit avec embarras d'abord, et d'une manière obscure; enfin, vivement pressé, il m'avoua que lord Clarendon avoit les commencemens d'une fièvre lente, et qu'il craignoit pour sa poitrine : il ajouta qu'il n'y avoit d'autres remèdes à lui prescrire qu'un régime doux et suivi, et l'air de la campagne. C'étoit m'en dire assez; je ne me flattai pas un moment. Je vis lord Clarendon attaqué d'une maladie mortelle. Je me livrai à tout le désespoir que devoit m'inspirer cette affreuse certitude, et la nécessité de cacher une si juste douleur, la rendoit, s'il étoit possible, plus déchirante et plus insupportable encore. On avoit décidé que nous irions nous établir dans la maison de cam-

pagne de lord Clarendon; mais la veille du jour fixé pour le départ, il me déclara qu'il desiroit s'éloigner davantage de Londres, et qu'il vouloit aller dans le Derbishyre. Je combattis ce projet avec force, mais rien ne put l'en détourner. Alors je ne m'occupai plus que des moyens d'engager secrétement son médecin à nous suivre : j'y réussis; et comme lord Clarendon ne se croyoit point assez malade pour en avoir besoin, nous imaginâmes différens prétextes pour lui ôter toute inquiétude à cet égard. Nous arrivâmes dans le Derbyshire au commencement d'avril. Lord Clarendon, malgré son abattement et sa langueur, parut se retrouver avec plaisir dans un lieu qui lui fut cher autrefois. Il s'attendrit en revoyant ce cabinet, monument touchant de l'amour et du bonheur. Il voulut, malgré sa foiblesse, aller au petit pavillon du bois : nous y fûmes seuls. Plus d'une fois, pendant le chemin, je le vis pâlir et changer de visage; il

pouvoit à peine se soutenir ; je le conjurai vainement de retourner au château ; il s'appuya sur mon bras, et ne pouvant aller jusqu'au pavillon, nous nous arrêtâmes à moitié chemin, et nous nous assîmes sous un arbre, sur lequel j'avois écrit ces vers de Shakespeare :

. . . . Y feet within me
A peace above all earthly dignities
A still and quiet conscience. (1)

Lord Clarendon lut ces vers ; ensuite me regardant avec attendrissement : C'est ici, me dit-il, que vous retrouvâtes enfin la tranquillité ; c'est ici que je fus oublié !.... Cette espèce de reproche si délicat et si doux me toucha d'une manière extraordinaire. Je sentis que je l'aimois dans cet instant plus que jamais. A ce mouvement passionné

(1) Je jouis d'un bien préférable à toutes les dignités de la terre, la paix, que donne une conscience pure.

se joignit l'idée terrible qui me le rendoit plus cher encore, que je touchois peut-être au moment affreux de le perdre pour toujours..... Le courage, la raison m'abandonnèrent entièrement; je ne pus me contraindre, ni répondre, et je fondis en larmes. Sa surprise fut extrême. Je cherchai des prétextes; mais j'avois si peu ma tête, que tout, jusqu'aux raisons que j'inventois, déceloient mon égarement et mon désespoir. Lord Clarendon n'avoit que trop appris à me connoître pour qu'il me fût aisé de l'abuser. Il vit que mon ame étoit profondément affectée; il savoit qu'un seul objet pouvoit l'occuper vivement; l'attendrissement venoit de trahir la douleur; il se rappela mille circonstances qui ne l'avoient pas frappé d'abord, et ce premier trait de lumière lui découvrit presqu'entièrement l'accablante et fatale vérité. Cependant il dissimula, parut me croire et changea d'entretien. Tandis qu'il parloit, je remarquai tout-

à coup que le temps s'obscurcissoit, et que la pluie commençoit à tomber ; nous voulûmes reprendre le chemin du château, mais le vent redoublant avec impétuosité, força lord Clarendon de s'arrêter au bout de cinquante pas ; il s'assit sur un tertre de gazon au pied d'un chêne. Les arbres nous garantirent de la pluie pendant quelques minutes ; mais bientôt l'eau tomba par torrens des branches agitées, et le froid excessif du vent nous pénétroit et nous glaçoit..... Je ne puis me rappeler sans frémir tout ce que je souffris dans cette situation affreuse qui réunissoit tout ce qu'il y avoit de plus dangereux pour l'état de lord Clarendon ; peut-être avançoit-elle le terme de sa vie !.... Egarée, désespérée, je le couvrois de mon manteau, de ma robe, et le serrant dans mes bras, la tête penchée sur son épaule, je cherchois à lui cacher mon visage inondé de pleurs. Il souffroit, et n'osoit se plaindre ! Je sentois contre mon

cœur les mouvemens précipités de sa poitrine ; son corps étoit agité d'un frisson universel ; il me dit d'une voix foible : Ce moment a des charmes ; il seroit doux de mourir ainsi !.... Je ne répondis que par des sanglots qu'il me fut impossible d'étouffer.... Enfin l'orage se calma, et en même temps le médecin, dans une voiture, vint à notre secours. Lord Clarendon, en arrivant au château, se trouva si mal qu'il fut obligé de se mettre au lit. Cependant, vers le soir, il parut être mieux, et le lendemain il se leva comme à son ordinaire.

Depuis ce jour funeste, chaque instant augmenta son danger, et je connus facilement, aux discours du médecin, qu'il ne me restoit plus d'espérance. Lord Clarendon me fit sentir plus d'une fois, qu'il étoit éclairé sur son état ; cette découverte acheva de me déchirer l'ame. Je voyois qu'il évitoit les occasions de s'attendrir ; l'infortuné redoutoit des adieux trop ten-

dres, et qui eussent sans doute redoublé ses regrets. Je ne pouvois lui parler des choses même les plus indifférentes, sans que les larmes ne me vinssent aux yeux : quand il le remarquoit, il soupiroit et gardoit le silence. Je dévorois mes pleurs, je me taisois ; mais ma douleur éclatoit malgré moi, et l'idée qu'elle ajoutoit à ses peines, y mettoit le comble. Un soir que j'étois seule avec lui, il me dit, après quelques instans d'une rêverie profonde, j'ai une grâce à vous demander ; il faut que j'obtienne de vous une promesse nécessaire à ma tranquillité. Décidée à ne point faire usage de la lettre du comte d'Elby, vous avez été plus d'une fois tentée de la brûler, je vous en ai empêché. Donnez-moi votre parole, poursuivit-il, que quelqu'événement qui puisse arriver, vous la garderez toujours : je vous connois, ajouta-t-il, en prenant une de mes mains, et la pressant dans les siennes, je sais trop où peut vous porter le dégoût du monde

monde, et le projet que vous formerez peut-être un jour d'y renoncer à jamais. Détruisez donc une inquiétude qui me tourmente; il me sera doux de penser que vous conserverez toujours le précieux témoignage de votre innocence et de votre vertu, qu'il vous survivra même; et que, si vous avez dédaigné d'en faire usage, il pourra du moins justifier votre mémoire, et lui mériter l'admiration que vous êtes si digne d'inspirer. A ces mots, sentant que je ne pourrois répondre sans verser un torrent de larmes, je me contentai de lui serrer la main. Me voilà tranquille, reprit-il; croyez que le soin de votre bonheur est sur-tout ce qui m'anime. Vous êtes bien jeune, votre ame est trop sensible pour ne pas chercher un jour les douces consolations de l'amitié, je vous laisse de quoi justifier celle que vous inspirerez sans doute. Ah! m'écriai-je enfin, en laissant tomber mon visage sur le sien, et le baignant de larmes, quels funestes

discours ! vous déchirez mon cœur..... ce cœur infortuné, que nul autre jamais ne remplira que vous.... Oui, reprit-il, d'une voix foible et tremblante, je n'ai pas assez connu mon bonheur; je n'ai pas fait le tien.... ce regret est affreux !.... Hélas ! interrompis-je, vous me faites mourir..... Je n'en pus dire davantage, mes forces épuisées m'abandonnèrent; je tombai sans connoissance dans ses bras..... J'étois condamnée à revoir la lumière, à supporter la vie; mais du moins je perdis, pour quelques instans, le sentiment pénible d'une existence odieuse. Quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai dans ma chambre, je demandai lord Clarendon, je voulus l'aller rejoindre; on me retint, en me disant qu'il reposoit, et que le médecin avoit ordonné que personne n'entrât chez lui. Une heure après, le médecin vint me retrouver. Je fus frappée de l'altération que je remarquai sur son visage; je m'avançai vers lui en tremblant et n'osant

le questionner ; mes regards égarés, inquiets, lui peignirent assez le trouble de mon ame, et le doute affreux qui l'agitoit... Il gardoit toujours le silence : enfin j'osai dire d'une voix timide : Eh bien, lord Clarendon ?.... Il est mal, reprit-il ; milady, ne vous flattez pas, il est fort mal.... Quoi donc, interrompis-je, tout est-il fini pour moi !.... Il respire encore, répondit-il, il vit, soyez-en sûre ; mais.... C'en est assez, m'écriai-je, hélas ! je vous entends, je vois mon sort !.... demain, demain, sans doute, cette nuit peut-être.... tout mon bonheur sera détruit, anéanti ! il ne m'en restera que l'éternel et désespérant souvenir !.... Après avoir exhalé ma douleur par tout ce qu'elle peut inspirer de plus violent, je voulus aller chez lord Clarendon : le médecin s'y opposa avec fermeté ; mais voyant qu'il ne pouvoit me persuader, eh bien, me dit-il, vous me forcez à vous percer le cœur ; je vous le répète, lord Clarendon existe encore, mais il n'a que peu

d'heures à vivre; sentant son état, et craignant sa foiblesse, il a tracé dans cet écrit, qu'il m'a chargé de vous remettre.... O ciel! interrompis-je, il m'écrit! lui!.... A ces mots, je pris ce billet funeste et si touchant, et je me jetai à genoux pour le lire... Ce billet, que je porte toujours avec moi, et qui, placé pour jamais sur mon cœur, me suivra dans la tombe, contient ces mots :

« Laisse-moi mourir avec courage, « s'il est possible!... ne viens point... je « t'en conjure..... je l'exige!.... ta pré- « sence chérie ne peut qu'irriter mes « regrets.... il faut renoncer à la vie... « au bonheur, à toi!... que je te plains! « voilà mon dernier sentiment!....» En retraçant cet écrit, ma main tremble, mes yeux s'obscurcissent, mon cœur est déchiré!.... Et j'ai pu le recevoir sans mourir!.... Respectant des volontés sacrées pour moi, je consentis à ne point entrer dans la chambre de lord Clarendon, mais je voulois passer

la nuit dans un cabinet voisin, le médecin m'en empêcha. Songez, me dit-il, qu'il a toute sa connoissance; si près de lui, saurez vous contraindre une douleur qui vous a déja trahie tant de fois? vos pleurs, vos gémissemens involontaires parviendront jusqu'à lui, et vous porterez le trouble et le désespoir dans son ame. Je me rendis à ces cruelles raisons; le médecin retourna chez lord Clarendon, et je restai seule dans ma chambre. Je ne me couchai point, je m'assis dans un fauteuil vis-à-vis le portrait de lord Clarendon, les yeux fixement attachés sur cette image chérie; je passai quelques heures dans cette situation, sans verser une larme, immobile et glacée, également incapable de penser et de réfléchir, mais avec un saisissement et une oppression plus terribles peut-être que cet état de désespoir, où l'on peut du moins se plaindre, gémir et former mille projets violens, mais qui, dictés par la douleur, offrent les seules consolations

qu'elle puisse recevoir. Absorbée, anéantie, l'épuisement de mes forces, la nullité de mes idées, en m'ôtant toute espèce de réflexion, sembloient me livrer plus entière à cette impression douloureuse, à cette blessure profonde qui déchiroit mon ame. Mon imagination éteinte n'agissoit plus; ni le passé, ni l'avenir ne s'offroient à mon esprit; nulle idée ne se mêloit à cette seule pensée, toujours présente, *il se meurt!*.... C'est ainsi que, dans une affreuse agonie, privée de la raison, sans parole et sans mouvement, sans distraction et sans idées, on en sent mieux les maux qui vont ôter la vie, et l'on n'existe plus que pour souffrir.....

Cependant, vers les cinq heures du matin, une triste lampe de nuit, qui seule éclairoit ma chambre, s'éteignit tout-à-coup: la douleur est presque toujours superstitieuse; cet incident si frivole me pénétra de terreur, et, m'arrachant à ma sombre léthargie,

vint remplir mon imagination troublée d'objets fantastiques et funestes. Une sueur froide inondoit mon visage, tandis qu'un feu dévorant sembloit s'allumer dans mes veines; je frissonnois et je brûlois; le battement précipité de mes artères formoit dans ma tête un bruit confus et des sons illusoires, semblables à de sourds gémissemens. A travers l'obscurité profonde qui m'environnoit, mes yeux appesantis et fascinés par la terreur, voyoient tour-à-tour se former et disparoître une suite lugubre d'effrayantes images. Au milieu de ces tableaux vagues, fugitifs et funèbres, un seul, plus cruel que tous les autres, sembloit se fixer près de moi..... Sur un lit de douleur, et livré à la mort, je découvrois les tristes restes de l'objet infortuné de cet affreux délire;... je le contemplois sans mouvement, inanimé, défiguré, j'étois au chevet de son lit, j'y touchois:.... mes cheveux se dressoient sur mon front;... un trait mortel, un poids insuppor-

table, en déchirant, en oppressant mon cœur, m'ôtoient la faculté de m'arracher à ce spectacle horrible; je ne pouvois ni fuir, ni me soulever, ni même appeler à mon secours : situation terrible, semblable à cet état fatigant où, n'étant qu'endormi à moitié, et tourmenté par un rêve sinistre, on lutte en vain contre le sommeil, et l'on fait pour se réveiller de pénibles et d'inutiles efforts. Mais, hélas ! les illusions les plus funestes ne me peignoient que ma destinée, et le réveil devoit être pour moi plus affreux encore que le songe. Les premiers rayons du jour vinrent dissiper ces noirs fantômes de la nuit..... Je me levai de mon fauteuil, j'entr'ouvris la porte de ma chambre, avec l'intention de demander des nouvelles de lord Clarendon, mais une crainte secrète me retint malgré moi; j'allois peut-être acquérir la certitude de l'éternel malheur de ma vie..... Cette idée, quoique confuse, me fit subitement refermer

ma porte, et je rentrai dans ma chambre. Je m'approchai d'une pendule, et je vis qu'il étoit six heures trois quarts. Cette pendule étoit placée à côté du portrait de lord Clarendon; en considérant l'aiguille à secondes, qui tournoit rapidement, j'éprouvai un sentiment impossible à dépeindre; il me sembloit que cette aiguille, dans le cours qu'elle parcouroit, emportoit avec elle une portion de mon existence; à mesure que mon œil suivoit son mouvement prompt et funeste, je me sentois défaillir!..... Enfin, fixant mes yeux sur le portrait, le temps s'écoule et fuit sans retour, m'écriai-je, et peut-être quelques minutes de plus vont emporter pour jamais les foibles restes de mon bonheur et de mes espérances! A ces mots, un déluge de pleurs me coupa la parole; je m'éloignai du portrait, objet trop cher dont je ne pouvois soutenir la vue; j'invoquai le ciel, je me prosternai, j'osai lui demander un miracle: hélas! je ne méritois pas

de l'obtenir; distraite par la douleur, abattue et consternée, je n'avois plus d'espoir, et je priai sans ferveur. Vers les huit heures, j'entendis marcher près de ma chambre; on s'arrêta à ma porte, je tressaillis, mais je gardai le plus profond silence. Je distinguai la voix du médecin qui parloit bas à mes femmes, et après quelques instans, il s'éloigna : au bout d'un quart-d'heure il revint encore et frappa doucement; je ne répondis point, je ne compris que trop ce que signifioient ces différens mouvemens, mais je voulois du moins, pour la dernière fois, chercher encore à m'abuser. Enfin, à neuf heures ma porte s'ouvrit, et je vis paroître le médecin; mon arrêt étoit écrit sur son visage..... mais, par une foiblesse inconcevable, je desirai qu'il cherchât à me tromper encore, et je lui dis, avec une voix éteinte qui démentoit mes paroles : Vous ne venez pas sans doute pour me donner la mort, je ne vous verrois pas, si vous n'aviez plus d'es-

pérance .... Ses yeux se remplirent de pleurs, je détournai la tête pour lui cacher les miens; mais d'affreuses convulsions agitant tout mon corps, décelèrent mon désespoir. Il s'approcha de moi, et me dit : Votre voiture est prête, milady, il faut partir.... Laissez-moi, lui dis-je, en le repoussant avec force, je veux rester ici; rien ne pourra m'en arracher.... A ces mots, il s'écria douloureusement : O ciel! ne m'entendez-vous pas?... vous avez tout perdu, milady, c'en est fait, lord Clarendon n'existe plus!.... Hélas! je le savois, j'en étois sûre, mais ces terribles paroles, *lord Clarendon n'existe plus!* cette sentence formelle, irrévocable, qui frappoit enfin distinctement mon oreille, acheva de m'arracher l'ame. Le temps n'effacera jamais de mon souvenir l'impression affreuse de ces mots funestes, je crois encore les entendre prononcer et retentir autour de moi ..... Je passerai rapidement sur les détails qui me restent à faire : l'his-

toire de ma vie doit finir à cette époque fatale. Le médecin, guidé par l'attachement le plus vrai pour moi, m'arracha d'un séjour où j'aurois sans doute trouvé la mort. Sans connoissance et sans mouvement, je fus portée dans une voiture qui prit aussitôt la route de Londres. A vingt lieues de cette ville, je tombai dangereusement malade, et je restai dans un cabaret pendant trois semaines, entre la vie et la mort; le médecin me veilla, ne me quitta pas; il me retira des portes du tombeau..... et son habileté n'avoit pu sauver lord Clarendon! hélas! elle ne devoit m'être qu'inutile ou funeste. Enfin je revis Londres, mais avec la ferme résolution de n'y rester que le temps nécessaire à l'arrangement de mes affaires, afin d'exécuter ensuite, sans délai, le projet que je méditois déja. Mes ennemis étoient devenus plus ardens que jamais; ils répandoient contre moi les calomnies les plus noires et les plus atroces; les der-

nières volontés de lord Clarendon avoient mis le comble à leur haine ; son testament ne regardoit que moi, ne parloit que de moi. Il contenoit ces mots :

« Je donne tous mes biens et tout « ce que je possède, sans exception, à « la plus respectable de toutes les fem- « mes, à la mienne, à lady Clarendon. « Elle a fait mon bonheur durant ma « vie, et je ne puis rien faire pour le « sien après ma mort. Je ne puis que me « satisfaire par ce dernier et foible té- « moignage d'estime et de reconnois- « sance. »

Il ne fit ce testament que huit jours avant sa mort. Des héritiers avides, frustrés sans retour de leurs espérances, se déchaînèrent avec violence contre moi ; lady Névil et la comtesse d'Elby se mirent à leur tête pour me noircir et me déchirer ; soutenues par leurs amis, elles achevèrent de confirmer le public dans l'opinion que j'étois

un monstre, dont le plus vil intérêt, l'imposture et la perfidie avoient dirigé toutes les actions. Cependant, pressant vivement l'arrangement de mes affaires, je parvins à les terminer. Alors j'écrivis à lady Névil que je la priois de se rendre chez moi le lendemain, et que j'avois les choses du monde les plus importantes à lui communiquer ; j'envoyai une lettre circulaire, conçue dans les mêmes termes, à tous les parens de lord Clarendon, à l'exception de la comtesse d'Elby qui fut la seule que je n'invitai point ; j'en dirai bientôt les raisons. Personne ne manqua au rendez-vous. Quand tout le monde fut rassemblé dans le salon, on vint m'avertir, et je m'y rendis, suivie de mes gens d'affaires et de ce digne et vertueux médecin dont j'ai déja tant parlé. L'agitation que donne toujours une résolution extraordinaire, cette assemblée nombreuse, ces habits lugubres, ce deuil affreux qui m'environnoit, toutes ces circons-

tances me causèrent un trouble et une émotion dont j'eus peine à me remettre. Enfin je m'assis, et posant sur une table plusieurs papiers que je tenois, j'ordonnai qu'on ouvrît les portes de la salle, et que l'on fît entrer tout ce qui avoit appartenu à lord Clarendon; au même instant, tous ses gens parurent et se rangèrent debout derrière nos chaises. Cette scène singulière causa la surprise la plus vive, et l'on attendoit avec impatience et curiosité quel en seroit le dénouement, lorsque je pris la parole à peu près en ces termes : Après la perte que j'ai faite, je n'ai plus qu'un devoir à remplir, et qu'un desir à former, je dois à jamais pleurer mon ami, mon bienfaiteur et mon époux; celui qui sut pour moi braver l'opinion publique, et qui me fit encore de plus grands sacrifices, en brisant les nœuds chéris qui l'attachoient à sa famille. Le seul desir qui me reste est de justifier sa mémoire, et je ne le puis qu'en cherchant à me

justifier moi-même. Accusée par la calomnie, je prouvai mon innocence à lord Clarendon; l'honneur et l'humanité nous défendoient également de produire ce témoignage. Cependant lord Clarendon, par les sermens les plus authentiques, par les prières les plus touchantes, tâcha de me conserver un appui dans sa famille et des défenseurs dans ses amis. On ne l'estima point assez pour le croire, on ne l'aima pas assez pour le plaindre. Il fut abandonné. La méchanceté, la haine, l'exilèrent de Londres; le ressentiment et la douleur ont peut-être avancé le terme de sa vie : il eut assez de courage pour mépriser l'injuste prévention du public, il fut trop sensible pour oublier des ingrats sur lesquels il avoit compté. Seule je lui restai; ses derniers sentimens furent pour moi seule : il m'a fait son unique héritière au préjudice de ses parens; il n'eut qu'à se louer de moi, il n'eut qu'à se plaindre d'eux; peut-être a-t-il cru

les punir en les déshéritant ; mais il m'estima trop pour se flatter que cette vengeance pût me récompenser. Je sais qu'on pense et qu'on publie qu'un sordide intérêt fut l'unique base de ma conduite : en prouvant qu'on me jugea mal sur ce point, c'est presqu'entièrement me justifier sur tous les autres. Méprisant des biens qui me sont inutiles, voici donc l'usage que j'en fais : je ne m'en réserve rien, je me contente de recouvrer la somme modique, foible débris de l'héritage de mon père. Je supplie l'homme vertueux qui lui prodigua tant de soins, et qui fut à la fois son médecin et son seul ami, d'accepter sa maison de campagne près de Londres, et j'abandonne le reste de sa fortune à ses héritiers naturels, à l'exception, toutefois, de la comtesse d'Elby et de son fils, que je ne comprends point dans cette donation. Si mes offres ne sont pas acceptées ce soir, j'ai des acquéreurs tout prêts ; je vends demain les terres de lord Cla-

rendon, et de leur produit j'enrichis les hôpitaux de Londres. Voilà mon irrévocable résolution ; la vanité ne me l'inspira point ; je ne jouirai pas de la réputation qu'elle doit me rendre ; je quitte pour jamais l'Angleterre ; j'abandonne sans regret une patrie où je n'ai trouvai ni parens, ni consolation, ni pitié ; sous un nom supposé, je vais dans une terre étrangère me consacrer à l'obscurité, qui seule convient à ma douleur ; là, j'oublierai Londres et mes ennemis, et je n'y conserverai que le souvenir ineffaçable du meilleur des hommes et du plus chéri des époux.

En finissant ce discours, je me levai, et m'approchant de lady Bolton et de lady Névil : Voilà, leur dis-je, en leur présentant des papiers, les donations de tous mes biens ; elles sont revêtues des formes nécessaires ; je vous les remets et je ne vous demande point de réponse dans cet instant, je ne les recevrai que ce soir, et je me flatte qu'elles ne seront dictées ni par une

fausse fierté, ni par d'anciens ressentimens. A ces mots, je m'éloignai précipitamment; je fus m'enfermer dans ma chambre, et je laissai toute l'assemblée dans un étonnement qui n'avoit permis à personne de m'interrompre ou de me répondre. Après quelques difficultés foibles et légères, on accepta toutes mes offres, en assurant que la seule tendresse maternelle y décidoit. Cet événement fit le plus grand bruit à Londres. On appela mon désintéressement une folie romanesque inspirée par l'orgueil, et l'exclusion que j'avois donnée à la comtesse d'Elby, fut universellement blâmée comme une injustice et l'effet d'une haine criminelle. J'avoue qu'ayant prévu ce jugement, j'avois été bien tentée d'appeler la comtesse au partage des biens de son frère, mais la probité m'en empêcha; je connoissois la naissance illégitime de son fils, et je crus devoir à la mémoire du malheureux comte d'Elby de me conduire,

dans cette occasion, d'après les principes qu'il avoit suivis. Pour achever de rendre compte de tout ce qui est relatif à la comtesse d'Elby, j'ajouterai que cette femme si louée, si prônée, si admirée, perdit tout-à-coup sa considération très-peu de temps après mon départ d'Angleterre. Une grossesse de six mois la força de déclarer son mariage, jusqu'alors secret, avec un jeune homme sans mœurs et sans fortune, qu'elle avoit épousé huit mois après son veuvage; au bout de six semaines, elle accoucha d'un enfant mort, auquel elle ne survécut que peu de jours; et le fils qu'elle a laissé vient de mourir il y a environ trois mois.

Toutes mes affaires étant terminées, je me disposai à quitter pour jamais l'Angleterre, et à congédier mes femmes et tous mes domestiques, à l'exception de Tompson, qui ne voulut pas me quitter; je me décidai à partir secrétement et sans délai. J'en fixe l'instant, et la veille de ce jour je fais

les comptes de tous mes gens et de ceux de lord Clarendon; leurs pleurs et leurs adieux m'émurent extrêmement; ils sortirent tous de ma maison; et je me trouvai seule avec Tompson. Il m'apprêta un souper auquel je ne touchai pas; je me sentois une sorte d'accablement que je n'avois jamais connu, et plus de tristesse que d'attendrissement. A dix heures, je renvoyai Tompson en lui disant de me réveiller avant le jour. Il soupira, et me dit: Et qui vous déshabillera ce soir? moi-même, répondis-je. Ah, dieu! reprit-il en levant les yeux au ciel, lady Clarendon n'avoir pas seulement une femme de chambre pour la servir!..... Tompson, lui dis-je, il n'est plus question de faste et de grandeur..., J'ai renoncé, vous le savez, à toutes ces vaines chimères ..... En prononçant ces dernières paroles, je voulus sourire, et je sentis que mes yeux se remplissoient de larmes. Tompson sortit. Quand je me vis absolument seule,

j'éprouvai une espèce d'effroi qui me rendit immobile un moment ; je regardois avec étonnement ce qui m'environnoit ; la vue de cet appartement si vaste, si somptueux qui ne m'appartenoit plus, et la magnificence de son ameublement faisoit sur moi une impression nouvelle et désagréable. Je me déshabillai lentement et avec distraction. J'avois le cœur serré, oppressé ; mais accoutumée depuis longtemps à la douleur, ces différens mouvemens ne pouvoient ni me surprendre, ni m'inquiéter. Je me couchai assez tard, et à trois heures du matin Tompson entra dans ma chambre et me réveilla. Je me levai, m'habillai à la hâte, et je descendis sur-le-champ, appuyée sur le bras de Tompson qui tenoit une lumière. Je marchois lentement, lorsque je m'aperçus qu'il pleuroit ; je m'arrêtai, et je lui dis avec émotion : Eh bien, Tompson, vous repentez-vous d'avoir voulu me suivre ? restez, vous le pouvez. Hélas ! madame, reprit-il,

cette maison déserte, cette fuite au milieu de la nuit.... ce changement de fortune, tout cela m'étonne, non pour moi, mais vous, milady, ne vous repentirez-vous jamais ?.... Cette dernière question m'interdit : dans l'enthousiasme qui m'avoit guidé, cette idée de repentir ne s'étoit jamais offerte à mon esprit, et, dans ce moment de trouble, ces paroles si simples de Tompson, me causèrent un sentiment inexplicable d'inquiétude et d'amertume : nous étions sur les marches du perron, prêts à descendre dans la cour : Allez, dis-je à Tompson, ouvrir les portes, et faites entrer la voiture, je vous attends ici. A ces mots, il s'éloigne, et je reste seule ; je me retourne, et considérant, à la lueur de la lune, la façade de la maison : dans deux heures, dis je, cet hôtel, maintenant désert, sera rempli des héritiers avides de lord Clarendon !.... de mes ennemis !.... on n'y parlera de moi que pour chercher à diminuer le mérite du sacrifice que

je rejeterois ce honteux sacrifice, ou, pour mieux dire, je suis certaine que vous seriez incapable de le faire. — Vous vous abusez; je ne veux point de votre estime, si elle affoiblit l'idée que vous devez avoir de mes sentimens pour vous; haïssez-moi, méprisez-moi; mais rendez justice à la seule vertu que je possède, la seule dont je puisse m'enorgueillir, celle de vous aimer uniquement et avec excès. Au reste, la cour n'accorde les emplois et les places importantes qu'à ceux qui les sollicitent avec ardeur et persévérance, je ne demanderai rien; ainsi votre supposition est chimérique, et ne se réalisera jamais. — Vous ne pouvez du-moins disconvenir de sa possibilité, et c'en seroit assez pour élever entre nous une barrière insurmontable. Que deviendrois-je alors, si ma destinée étoit unie à la vôtre? il faudroit vous suivre dans un pays qui m'est inconnu, il faudroit y vivre dans une représentation, une contrainte que je n'ai pu supporter

à vingt ans, au milieu de ma famille et dans mon propre pays. Voilà ce que je vous dirois si j'étois libre, et ces raisons seroient invincibles : jugez donc si vous devez conserver une ombre d'espérance, lorsqu'à tant de puissans motifs qui nous séparent, se joint l'engagement solennel et sacré qui m'enchaîne. A ces mots, Sainville désespéré se leva impétueusement : Je le vois, s'écria-t-il, c'en est fait, il faut renoncer à vous !..... ma carrière est finie, n'attendez rien de moi..... bessez de m'offrir une vaine amitié dont je ne suis pas digne..... Je vous fuirai, vous ferez le tourment éternel de ma vie..... mais ne cherchez plus de vains prétextes, je vous importune, je vous déplais, voilà les seuls obstacles qui nous séparent. Ce discours choqua vivement lady Clarendon. Je ne cherche point de prétexte, répondit-elle avec fierté, je n'en ai pas besoin. J'aurois fait à la reconnoissance que je vous dois par tous les sentimens que vous êtes en

droit d'attendre, l'estime, la confiance et l'amitié; n'espérez rien de plus: je vous ai donné des raisons, non pour vous les laisser combattre, mais pour vous convaincre par leur solidité, que ni le temps, ni l'amour, ni la persévérance, n'obtiendront de moi le sacrifice des plus saints des devoirs, et un retour que mon cœur ne peut plus accorder. C'en est assez, reprit Sainville hors de lui; adieu, madame, je vais vous rendre à cette solitude, à cette tranquillité qui vous sont si chères!..... adieu, je vais partir..... j'ignore où j'irai..... mais il faut que je parte.... j'en aurai le courage, il le faut..... Alors il fit quelques pas pour s'éloigner, et revenant vers elle, il lui dit d'un ton plus doux: Du moins, madame, approuvez-vous cette résolution?... conseillez-moi, guidez-moi. Je crois, reprit-elle d'une voix tremblante, qu'une absence de quelques mois,... de quelques mois? interrompit-il vivement: Non, non, si je puis me résoudre à

vous quitter, ce sera pour toujours! Si vous m'ordonnez de fuir; si vous m'exilez..... vous ne me reverrez jamais. — Je ne vous prescris rien. — Ah! parlez : du moins donnez-moi des conseils. — Eh bien, je pense que le parti le plus sage..... Lady Clarendon ne put achever, elle baissa tristement la tête en soupirant, et ce soupir fut perdu pour Sainville; debout, vis-à-vis d'elle, et le désespoir dans le cœur, il étoit hors d'état de réfléchir, d'observer et même de voir; la crainte d'éclater avec trop d'emportement lui faisoit garder un silence que lady Clarendon n'osoit rompre. Enfin, rassemblant toutes ses forces, je vous entends, madame, lui dit-il, et je vous obéirai. Vous desirez mon départ; vous savez, je vous l'ai dit, qu'en me décidant à vous quitter, j'emporterai la ferme résolution de vous délivrer à jamais d'un objet importun, et cependant c'est vous, madame, qui m'ordonnez de partir!.... voilà le prix que vous réserviez à des

sentimens qui, du moins, méritoient votre compassion !.... voilà les preuves de cette amitié dont aujourd'hui même j'ai reçu l'assurance !.... de sang-froid, et sans nécessité, vous me percez le cœur, vous voulez ma mort..... vous me la donnez..... mais je vous fatigue par une plainte inutile..... Adieu, madame, adieu pour la dernière fois. A ces mots, Sainville éperdu, s'élança vers la porte, et disparut. Arrivé au château, il appela Roger et lui dit : Je veux partir dans une heure, que tout soit prêt. A cet ordre, les larmes viennent aux yeux du pauvre Roger, mais il n'ose questionner son maître dont l'air sombre et consterné l'interdit et le glace. Sainville demande le baron, Roger répond tristement qu'il préside aussi, de son côté, aux préparatifs de son départ. Comment ? de son départ ? reprit Sainville ; oui, monsieur, répliqua Roger ; il y a déjà deux heures qu'il a envoyé chercher des chevaux de poste. A ces mots, Sainville, doutant

de la vérité de cette nouvelle inattendue, quitte Roger, et court à l'appartement du baron. Il le trouve en habit de voyage avec un grand chapeau rabattu sur les yeux, se promenant dans sa chambre à pas précipités, et entouré de ses gens, qui font des paquets et des malles. Cette vision surprit infiniment Sainville; il se tint à la porte un moment sans parler; enfin s'avançant près du baron : A ce que je je vois, dit-il, Roger ne s'étoit pas mépris, vous allez partir ? Oui, répondit froidement le baron, je retourne à Paris. Alors, sans donner plus d'explication, il continua sa promenade; Sainville, stupéfait, le considéroit sans rien dire, et le baron ne rompoit le silence que pour gronder et presser ses gens avec autant d'affectation que d'humeur. Seulement, de temps en temps il regardoit en dessous Sainville, afin de remarquer l'effet que cette scène produisoit sur lui. Sainville, impatienté et trop accablé de ses chagrins pour de-

mander des éclaircissemens, sortit de la chambre, et passant dans un cabinet voisin, il s'établit dans un fauteuil pour y rêver en liberté, en attendant qu'il plût au baron de s'expliquer. Au bout d'un demi-quart-d'heure, le baron vint le retrouver, et s'asseyant à l'autre extrémité du cabinet : Mon procédé vous étonne peut-être, lui dit-il ; cependant si vous vouliez un peu vous rappeler nos conventions, vous trouveriez ma conduite fort simple. J'étois amoureux aussi de Constance, et même avant que vous songeassiez à elle ; je vous ai sacrifié cette passion, et je crois qu'un tel effort méritoit quelque reconnoissance ; vous m'aviez promis une confiance entière, j'y comptois, je me suis trompé, je vous gêne, je vous embarrasse ; ainsi, mon cher Sainville, il faut nous quitter. Du moins, malgré votre offensante réserve, comme j'ai d'assez bons yeux, je sais tout ce que vous auriez dû me confier : je sais que vous êtes heureux, je vous félicite

de votre bonheur ; vous vous passerez à merveille d'un témoin tel que moi. Je vous laisse au comble de vos vœux, je vous l'avois prédit, je suis charmé d'avoir deviné si bien. Pendant cette longue tirade, Sainville éprouva des mouvemens d'impatience et de colère qu'il eut beaucoup de peine à réprimer ; et sentant qu'il ne pourroit répondre avec modération, il prit le parti de garder le silence. Il se contenta de hausser les épaules, et s'enfonçant dans son fauteuil, il appuya sa tête sur une de ses mains, et tomba dans la plus profonde et la plus triste rêverie. Le baron, vivement choqué d'un tel dédain, se leva, et lui dit : Il est prudent de se taire, quand on n'a pas de bonnes raisons à donner. En effet, je crois que vous seriez un peu embarrassé de vous justifier... Vous m'avez poussé à bout... et je suis même persuadé que c'étoit votre dessein..... et la manière inconcevable dont vous m'avez quitté tantôt me l'a bien prouvé..... A chaque

phrase, le baron faisoit une pause, espérant toujours une réponse. Enfin, voyant qu'il n'en obtiendroit point, il alloit éclater sans ménagement, lorsque Roger entra dans le cabinet, et, s'adressant à Sainville: Monsieur, dit-il, vos chevaux sont mis, et votre voiture est chargée. Le baron crut d'abord que cet avertissement le regardoit, mais il devint immobile de surprise, lorsqu'il entendit Sainville répondre à Roger: Il suffit; allez dire à M. Renaud que je l'attends. Roger sortit, et le baron, se rapprochant de Sainville, que signifie donc ceci? lui dit-il, votre voiture est chargée, et vous emmenez M. Renaud, vous allez faire un voyage. Oui, répondit Sainville. Ce *oui*, prononcé avec autant de sécheresse que de tristesse et d'humeur, acheva d'interdire tout-à-fait le baron. Mais, reprit-il d'une voix basse, ce ne sera pas un long voyage?..... Sainville ne répondit que par un geste d'impatience, accompagné d'un profond sou-

pir, qui fut un trait de lumière pour le pauvre baron. Il considéra le visage de son ami. La douleur et l'abattement s'y peignoient, et le baron connut enfin que toutes ses conjectures précédentes l'avoient fort éloigné de la vérité. Cette découverte lui faisant sentir à quel point la scène qu'il venoit de faire étoit ridicule et à contre-temps, lui causa l'embarras le plus affligeant et le plus cruel qu'il eût jamais éprouvé. Il ne savoit quel parti prendre, quand tout-à-coup Sainville se leva brusquement et s'avança vers la porte; le baron courut après lui, et l'arrêtant: Nous ne nous séparerons pas ainsi, s'écria-t-il, où allez-vous? quel est votre dessein? Laissez-moi, reprit Sainville, celui qui ne verroit mon bonheur qu'avec dépit, et qui, par conséquent, ne desire que le malheur de ma vie, ne mérite pas que je lui confie mes secrets. Si vous êtes assez ingrat, repartit le baron, pour avoir de mon cœur cette affreuse opinion, partez, je ne vous

demande plus d'éclaircissemens. Sainville fit un mouvement pour sortir; arrêtez, s'écria le baron; Sainville, songez-y, après le reproche qui vient de vous échapper, si vous me quittez, vous ne me reverrez jamais !.... Je puis avoir à réparer une incartade hors de saison, je puis être ridicule et trop susceptible, mais du moins je n'ai pas oublié les droits d'une amitié de quinze ans. A présent, poursuivit-il, sortez si vous l'osez, je ne vous retiens plus. A ces mots, Sainville, sans répondre, fut, avec humeur, reprendre sa première place. Le baron s'assit près de lui, et lui dit : Allons, mon ami, ne boudons plus, et parlons à cœur ouvert. Dans ce moment, M. Renaud entra. Il tenoit un petit paquet sous son bras, croyant qu'on alloit partir sur-le-champ pour Paris, ce qui lui paroissoit tout simple, car n'ayant de sa vie fait une observation étrangère à ses études, il trouvoit bien naturel que Sainville, ne prenant aucun goût

pour la botanique et la chimie, s'ennuyât à la campagne, et voulût retourner à la cour. Il s'avança vers les deux amis en disant qu'il *étoit prêt*, et comme personne ne lui répondoit, il demanda s'il auroit le temps d'aller chercher dans le parc une plante qu'il n'avoit point encore desséchée, et qui ne se trouvoit pas dans les environs de Paris, pas même, ajouta-t-il, *dans la vallée de Montmorency*. Cette question et son air calme et serein, parurent si étranges au baron, qu'il ne put s'empêcher de sourire; et Sainville, prenant la parole, dit à M. Renaud qu'il pouvoit aller herboriser, et qu'il le feroit avertir au moment de monter en voiture. M. Renaud sortit, et le baron reprit l'explication qu'il avoit interrompue; Sainville, enfin appaisé, fit connoître au baron le véritable état de son ame; et après avoir détaillé toutes les raisons de lady Clarendon; vous voyez, poursuivit-il, que mon départ est absolument nécessaire, elle même

l'ordonne, et en effet c'est le seul parti qui me reste.... Quoi qu'il en soit, interrompit le baron, vous ne partirez point ce soir, il sera temps demain d'exécuter un dessein si triste, et je vais, en attendant, renvoyer vos chevaux et les miens. Non, non, dit Sainville, je ne veux pas qu'elle puisse penser que j'aye cherché à l'attendrir par une feinte dont je suis incapable, elle a reçu mes adieux, je partirai..... Sans doute, reprit le baron, nous partirons, mais il fait nuit à présent, les chemins sont mauvais, ainsi, mon ami, je vais donner des ordres pour demain. Sainville fit encore quelques difficultés, et enfin céda à des représentations qui ne s'accordoient que trop avec sa foiblesse et ses desirs secrets. Les deux amis tinrent conseil toute la nuit pour savoir dans quel lieu ils iroient. Le baron avoit d'abord tout simplement proposé Paris, mais Sainville déclara qu'il vouloit voyager. Eh bien, allons en Italie, lui dit le baron; non, répondit-il,

l'Italie n'est pas encore assez éloignée du Languedoc; lorsqu'on prend un parti violent et douloureux, plus il est extrême, moins il coûte. Il y a une certaine gloire attachée aux grands sacrifices, qui du moins satisfait un peu l'amour-propre..... Si je quitte lady Clarendon, si je puis m'arracher d'auprès d'elle, je veux qu'une distance immense nous sépare: quand on renonce au bonheur, quand on est véritablement malheureux, un sentiment indéfinissable nous porte alors à chercher les moyens d'aggraver nos peines; on desire des raisons qui puissent justifier le désespoir où l'on veut se livrer. Je vois, mon ami, interrompit le baron, que nous allons voyager dans le nord? j'y consens, je vous suivrai partout. Ah, ciel! reprit Sainville, à quels projets, à quelles douces chimères il me faut renoncer!.... Je pars, je la quitte pour jamais, et je me flattois il y a deux jours de passer ma vie avec elle! Croyez-vous, poursuivit-il, qu'elle

puisse nous voir partir sans regrets?... elle va se retrouver seule, livrée à ses réflexions!..... elle se repentira peut-être..... Si elle nous rappeloit?..... Je ne lui écrirai point en route, mais arrivés au lieu que nous choisirons, je l'instruirai de l'éloignement affreux où je me serai volontairement condamné. Elle imagine, j'en suis sûr, que j'irai à vingt ou trente lieues d'elle tout au plus.... elle me croit foible et peut-être incapable d'exécuter une résolution extraordinaire, je la désabuserai. Enfin, dit le baron, il faut nous décider; où irons-nous? Ah! répondit Sainville, je ne sais. — Partons pour la Russie? — Volontiers. — Je vous assure qu'elle sera bien surprise quand elle saura que nous sommes en Russie. Oui, je le pense, reprit Sainville, et je vous avoue, ajouta-t-il, qu'en lui écrivant pour la première fois, j'éprouverai un véritable plaisir en datant ma lettre de Pétersbourg. Cette conversation se soutint jusqu'au jour. Enfin Sainville

s'apercevant que le baron, presque tout-à-fait endormi, n'étoit plus en état de la soutenir, se détermina à se coucher. Avant de se quitter, les deux amis décidèrent qu'ils partiroient à dix heures du matin; et le baron fut se mettre dans son lit, bien persuadé que ce prétendu voyage n'auroit pas lieu.

Il y avoit à peine trois heures que le baron étoit couché, lorsque Sainville entra dans sa chambre : il ouvrit son rideau, et s'asseyant sur son lit : Nous restons, mon cher Verceil, lui dit-il; tenez, lisez cette lettre. Alors il prit la lettre de Constance, et lut tout haut ce qui suit :

« J'ai mûrement réfléchi à l'entre-
« tien que nous avons eu hier, et je ne
« crains point de vous avouer, avec la
« franchise qui m'est naturelle, que j'ai
« les plus vives inquiétudes sur le parti
« auquel vous vous êtes arrêté; je vou-
« drois qu'il vous fût inspiré par la rai-
« son, et non par le désespoir. D'ail-

« leurs il ne me paroît pas juste de « vous exiler d'un séjour qui vous est « agréable, et que vous aviez choisi de « préférence à tout autre avant de me « connoître. Si mon estime et la plus « tendre amitié ne suffisent pas à votre « bonheur, ou du moins ne vous of- « frent aucune consolation; si ma pré- « sence trouble votre repos; enfin, si « vous ne pouvez vous guérir d'un « amour insensé qu'en m'oubliant tout- « à-fait, c'est moi qui dois partir..... « confirmez-moi ce que vous m'avez « dit hier; répétez-moi ces cruelles pa- « roles : *Je renonce à votre amitié....* « *je n'en serois pas digne !....* Re- « nouvelez-moi cette assurance au- « jourd'hui que les réflexions ont dû « vous rendre à vous-même, je vous « croirai, et je partirai sans délai. Je « pourrai me dire : *La confiance et* « *l'amitié n'ont point de droits sur* « *son ame, il ne perd en moi que* « *l'objet d'une fantaisie vive et peu* « *durable, un semblable sentiment*

« *est facile à remplacer ; et moi, je* « *n'abandonne point un ami, et je* « *quitte sans regrets une solitude que* « *la paix et l'amitié auroient pu* « *seules me rendre chères.* » Telle se- « roit alors mon opinion. Cependant « je me plais à penser que je ne me suis « point abusée en vous croyant une « sensibilité solide et une ame ver- « tueuse ; et, dans ce cas, je l'ose dire, « mon amitié doit vous dédommager « de la perte de vos premières espé- « rances. Ainsi le projet d'une absence « éternelle seroit aussi extravagant « qu'affligeant et cruel. Quittons-nous « pour un temps, je vous l'ai conseillé, « mais je n'aurai point la dureté de « vous le prescrire. L'Amour, impé- « rieux et tyrannique, exige et com- « mande en maître ; l'Amitié, douce et « compatissante, enseigne, exhorte et « tolère la désobéissance. Enfin, si « nous nous séparons, je vous conjure « que ce soit moi qui m'éloigne, ou « du moins fixons un terme à cette ab-

« sence, dont l'amitié, je puis vous le « promettre, comptera tous les mo- « mens. Si vous voulez que nous res- « tions réunis, j'y consens; mais ce- « pendant alors la raison et la bien- « séance m'obligeront à vous imposer « une seule condition : c'est que vous « cessiez de m'entretenir d'une passion « que je ne puis ni ne veux partager ja- « mais. J'exige de vous ce sacrifice, il « est nécessaire à votre tranquillité, et « par conséquent à la mienne. Croyez « qu'on ne triomphe point de l'amour, « quand on se permet d'en parler sans « cesse; en le dépeignant, on l'exalte; « bannissez-le de vos discours, il oc- « cupera moins vos pensées; son nom « seul est dangereux à prononcer..... « qu'il n'en soit plus question entre « nous. Songez qu'il peut nous séparer, « nous désunir, et que, sans lui, nos « cœurs, à jamais liés par la plus in- « time confiance et le plus pur de tous « les sentimens, nous feroient jouir « d'un bonheur que le temps même

« accroît et fortifie, et que nous n'a-
« vons encore goûté ni l'un ni l'autre. »

Quand le baron eut achevé la lecture de cette lettre, il regarda son ami en souriant, et lui dit : Croyez-moi, allons toujours faire un tour en Russie, afin de jouir du *délicieux plaisir* de faire une réponse *datée de Pétersbourg !*..... Ah ! Sainville ! Sainville ! continua-t-il, vous êtes plus heureux que vous ne le pensez et qu'on ne vous le dit !..... Non, non, reprit Sainville, une espérance chimérique ne me séduira plus, lady Clarendon me l'a ravie sans retour ; mais je serois le plus ingrat de tous les hommes, si les sentimens qu'elle m'accorde ne me consoloient pas. Elle m'aime ; elle me le dit, elle me rappelle, me retient ; elle ne craint pas de me prouver que je suis nécessaire au bonheur de sa vie, elle me croit incapable d'abuser des témoignages touchans de son amitié ; elle me rend justice, elle lit dans mon

cœur, ou plutôt elle en dispose à son gré, elle le change, l'épure, et le rendra peut-être un jour semblable au sien. Je saurai respecter ses résolutions, ses sermens et son repos. Sa lettre, mon cher Verceil, cette lettre si tendre, a produit dans mon ame une révolution que je conçois à peine moi-même. Je ne me reconnois plus : jamais je n'eus moins d'espérance, et cependant je suis encouragé, satisfait !... Cette passion, qui me consume, qui fait ma vie, m'agite et me trouble moins, et sans rien perdre de sa violence..... Lady Clarendon m'est devenue plus chère encore s'il est possible!... A présent, je le sens, son bonheur m'est plus précieux que le mien..... Je ne sais si je m'abuse, mais il me semble que si, tout à l'heure, elle me rendoit l'arbitre de sa destinée, et qu'il ne fallût qu'un mot pour la décider à combler tous mes vœux, j'hésiterois à le prononcer ; ses propres craintes viendroient effrayer mon imagination,

et je sacrifierois peut-être à sa tranquillité la félicité de ma vie. Je comprends tout cela, dit le baron; la lettre de Constance vous éclaire sur le véritable état de son ame; chaque mot de cette lettre décèle un sentiment qu'il est peut-être plus facile de vaincre que de dissimuler; enfin vous soupçonnez qu'on vous aime, et déja vous cessez d'être à plaindre. La reconnoissance, la joie, vous rendent plus sensible, plus délicat; le bonheur de lady Clarendon devient votre premier objet. On ne s'occupe que de soi, on n'est que personnel, quand on doute du cœur de ce qu'on aime; mais lorsqu'on peut se flatter d'être aimé, on s'oublie pour un intérêt plus cher, et l'on devient généreux sans effort. Ah! reprit Sainville, si j'étois aimé, lady Clarendon auroit-elle tant de prévoyance, de raison et d'empire sur elle-même? l'amour sait-il ainsi craindre et calculer?..... Oui, sans doute, répondit le baron, quand il est précédé

par une longue et funeste expérience.

Cette conversation dura presque jusqu'au dîner ; Sainville apprit à son ami qu'il avoit sur-le-champ répondu à lady Clarendon, en lui témoignant la reconnoissance dont il étoit pénétré, et en l'assurant qu'il renonçoit avec transport au sacrifice affreux qu'il avoit projeté, et qu'il se soumettoit sans murmure à toutes les conditions qu'elle lui imposoit.

FIN DU TOME SECOND.